This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

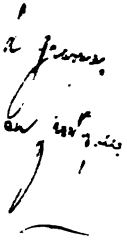
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vet. Fr. III B. 2276



FARVILLE.

FARVILLE.

DE L'IMPRIMERIE DE LEFEBVRE,
RUE DE BOURBON, N°. 11.

En m'appercevant elle pousse un cri, et laisse tomber son arme.

FARVILLE

OU

BLANC, NOIR

ET

COULEUR DE ROSE,

PAR Mr. RAB***.

Amour ! amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu prudence.
LAFONTAINE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LOCARD et DAVI, Libraires, quai des Augustins, nº. 3, à la descente du Pont Saint-Michel.

1819.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 8 MAR 1961
OF OXFORD
LIBRARY

PETITE SUPPLIQUE

DE L'AUTEUR

AU PUBLIC.

C'est au souverain arbitre dont trop souvent on accuse les caprices et l'humeur légère, que j'ose soumettre cet essai trop informe sans doute, quoique bien convaincu que ses arrêts sont ordinairement sans appel.

J'expose à l'œil clairvoyant de la critique le tableau des premières étourderies de ma jeunesse ; j'ai retrouvé mes plus

douces illusions en le traçant. Cet aveu portera-t-il à l'indulgence? Je l'ignore.

Qu'on ne s'attende donc pas à trouver dans cet ouvrage de vieilles abbayes, des châteaux abandonnés ou quelque souterrain mystérieux; je laisse à de plus habiles ces sublimes conceptions, trop au-dessus de mon faible génie; mais si un peu d'amour, beaucoup de folie, et toute la gaîté qui peut inspirer un Français de vingt-deux ans, parviennent à plaire à mes lecteurs, et à les distraire un instant des graves discussions politiques qui les occupent, j'aurai atteint le but que je me suis proposé. Quant à la morale, je supplie le censeur atrabilaire de la chercher avec

soin; et si, par hasard, il n'en trouvait pas une dose assez forte, de la faire à mes dépens: je lui promets d'en conserver une éternelle reconnaissance.

R.

FARVILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Je pourrais très-facilement me donner une généalogie brillante, et me faire descendre en droite ligne de quelque potentat ; mais comme il faudrait, pour cela, faire violence à la vérité, que je me propose de respecter dans cet ouvrage, et que d'ailleurs je prise peu de pareilles recommandations, je vous dirai, cher lecteur, que la ville de Rouen m'a vu naître, et que je dois le jour à un avocat nommé Farville. Je suis le second de trois enfans, dont deux garçons et une fille. Mon père fit tout son possible pour donner

En m'appercevant elle pousse un cri, et laisse tomber son arme.

FARVILLE

OU

BLANC, NOIR

ET

COULEUR DE ROSE.

Par Mr. RAB***.

Amour ! amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu prudence.
LAFONTAINE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LOCARD et DAVI, Libraires, quai des Augustins, nº. 3, à la descente du Pont Saint-Michel.

1819.

jeune personne de la plus grande beauté. A cette vue, j'éprouvai un sentiment qui jusqu'alors m'avait été inconnu : mon sang bouillait... Je voulais parler, et la parole expirait sur mes lèvres; enfin, hors de moi, et ne sachant quelle contenance faire, je pris congé d'elles, emportant dans mon cœur le trait de feu qui l'avait percé, ou, pour parler sans figures, passionnément amoureux de la charmante compagne de ma sœur. Dès-lors le repos fut banni de mon âme : je passais les nuits à rêver à ma déesse, et la société de mes camarades m'était devenue insupportable. Enfin, après quinze jours d'un supplice qu'il faut avoir éprouvé pour s'en faire une juste idée, je me décidai à faire ma confidente de ma sœur. L'ayant été voir à cet effet : ma chère Éléonore, lui dis-je, j'ai un grand secret à te confier;

depuis que j'ai vu ta belle compagne, le repos a fui loin de moi, rien ne me distrait, ma pensée se reporte continuellement vers elle, et le feu secret qui me dévore ne pourrait manquer de me faire mourir bientôt; mais, c'est sur toi, c'est sur les conseils de ton amitié que je fonde l'espoir de ma guérison : tu es..... A cet endroit Eléonore m'interrompit par un grand éclat de rire, que la surprise qu'il me causa ne fit qu'augmenter; enfin, quand elle se fut bien épanoui la rate: mon bon ami, me dit-elle, ne te fâche pas de ma gaîté; mais félicite-toi plutôt de ton heureuse étoile, puisqu'il n'y a pas un quart-d'heure que la jeune personne qui te tourne si bien la tête, me faisait la même confidence à ton égard. A ces mots, je ne sais laquelle fut plus vive, de ma surprise ou de ma joie; dans mon

transport, je me jetai aux genoux de ma sœur, en lui couvrant les mains de baisers : ô ma bonne amie ! m'écriai-je, tu me rends la vie; mais tu n'as fait que la moitié de l'ouvrage, car elle me serait insupportable si je n'en pouvais passer au moins quelques instans près de celle à qui je veux la consacrer toute entière. — Comment donc ! s'écria-t-elle en riant de nouveau; mais voilà vraiment un commencement de roman, et j'aime trop les aventures pour ne pas pousser celle-ci à bout, d'autant plus qu'elle m'intéresse particulièrement. Cela ne promet pas d'être sans difficultés, et voilà justement le beau de l'affaire; d'abord je n'aurai pas beaucoup de peine à persuader mon amie Constance, puisqu'elle est déjà au moins autant éprise de toi que tu l'es d'elle; mais le plus difficile sera de vous voir sans témoins;

cependant j'y penserai, et ne désespère pas de trouver quelque expédient : en attendant écris à Constance, peins-lui ton amour sous les couleurs les plus fortes, je me charge de te faire avoir une réponse.

A ces mots, je sautai au cou de ma sœur et l'accablai de caresses, en lui jurant de suivre toujours ses conseils, et de la regarder désormais comme mon Mentor, ce qui ne laissait pas que de flatter son amour-propre, à cause des onze mois entiers qui constataient mon droit d'aînesse.

De retour à ma pension, je me mis en devoir d'écrire à la dame de mes pensées, ce que j'eus toutefois beaucoup de peine à faire, tant mes idées étaient confuses; j'aurais voulu créer de nouvelles expressions, et vingt feuilles de papier furent en pièces avant que je parvinsse à tourner une

déclaration à mon gré ; enfin, après l'avoir relue mille fois cette lettre, qui m'avait coûté tant de peines ! j'attendais l'occasion de la faire passer à Eléonore, lorsque le hasard me servit au-delà de mon espoir.

CHAPITRE II.

Faites ce que je vous dis et non ce que je fais. Telle était la maxime de notre professeur de rhétorique, qui, en sa qualité de ci-devant ecclésiastique, nous adressait souvent de petits sermons. Or, le lendemain d'un beau discours qu'il nous avait fait sur les dangers de l'intempérance, il était allé attraper une indigestion chez le curé de l'endroit, dont la cave et la basse-cour étaient des mieux montées, et dont on eut pu prendre l'ordinaire pour celui d'un fermier-général, ou au moins d'un supérieur de cordeliers..... Où diable vais-je m'égarer?... Je disais donc... Ah ! m'y voilà. Je disais, ou je voulais dire que notre

professeur de rhétorique étant malade, je fus chargé d'aller chercher le médecin; arrivé chez le docteur, je ne trouvai qu'un vieux domestique: mon maître, me dit-il, est allé visiter madame de Saint-Martin (c'était le nom d'une des maîtresses de la pension de ma sœur). — Qu'a donc cette dame? — Oh! elle avait un rhumatisme. — *Elle avait!* ton maître l'a donc guérie? — Non pas précisément; mais il y serait infailliblement parvenu au moyen des bains froids, que, par son ordre, elle prenait depuis quinze jours, lorsqu'elle s'avisa *de* tomber malade d'une fluxion de poitrine. — Occasionnée, sans doute, par les bains? — C'est ce que tout le monde prétend; mais mon maître qui a trop d'esprit pour être de l'avis de tout le monde, prétend, lui, que c'est le seul moyen de guérir les rhuma-

tismes : « Ecoute, Basile, me disait-il » encore hier, j'ai toujours reconnu » en toi beaucoup d'esprit naturel, » je te fais mon juge : le rhumatisme » n'est autre chose qu'une humeur » froide qui se fixe entre cuir et chair; » pourquoi cette humeur fait-elle souf- » frir ? parce que sa fraîcheur con- » traste avec la chaleur de la partie du » corps où elle est fixée. Or, il est » prouvé qu'on ne peut l'extraire : » comment donc la guérir ? C'est cette » grande question que je vais résou- » dre : ou il faut donner à l'humeur » le degré de chaleur de la partie du » corps qu'elle occupe, ou il faut don- » ner au corps le degré de froid de l'hu- » meur par laquelle il est occupé. De » même lorsqu'on se brûle le doigt, on » ne ressent de douleur qu'autant que » la partie brûlée a acquis plus de cha- » leur que le reste du doigt ; mais que

» l'on mette cette partie dans l'eau fraî-
» che, on est soulagé à l'instant, et c'est
» ce que je voulais faire, en baignant
» à froid madame de Saint-Martin. »

Dans toute autre occasion je me serais fort diverti de l'humeur bavarde de ce brave homme, qui commençait, sans s'en douter, une satire sur la médecine; mais alors tout ce qui n'avait pas rapport à l'objet de mon amour, m'était d'une telle indifférence, que, sans m'inquiéter davantage des moyens de guérison de ce triste disciple du dieu d'Epidaure, je pars comme un éclair, me dirigeant vers le lieu où se reportaient toutes mes affections.

J'arrive et demande le docteur. Montez au premier, me répond-on, vous le trouverez dans la chambre de la malade. Je cours ou plutôt je vole vers l'endroit désigné; ma trop grande

vivacité me fait tromper de porte : je tourne un bouton ; il résiste, un coup de genou le fait céder, et offre à ma vue le spectacle le plus burlesque : le médecin, le vêtement nécessaire en désordre, descendait de dessus un lit, ou gisait étendue, presque sans connaissance..... la servante de la maison. Comment donc, docteur, m'écriai-je, ce n'est pas assez d'opérer chaque jour des cures brillantes, vous voulez faire des miracles ! L'écriture qui nous apprend que, pour guérir une jeune fille, notre Sauveur imagina de mettre ses pieds, ses mains et sa bouche sur ceux de la malade, ne nous dit pas ce qu'il fit du reste..... Mais il paraît que vous l'avez deviné, et je vous félicite de cette nouvelle découverte. Qui croirait qu'au lieu de s'en tenir à la plaisanterie, seul moyen qui lui restât pour se tirer d'affaire,

ce pauvre homme se jeta sur moi comme un furieux, en faisant tous ses efforts pour me pousser à la porte. Etonné d'abord d'un mouvement auquel j'étais loin de m'attendre, je n'opposai point de résistance; mais bientôt l'étonnement faisant place à la colère, je saisis vigoureusement mon homme, qui, reconnaissant sa faiblesse, alla chercher un refuge dans une vieille armoire qui servait de garde-robe. Il y était à peine, que, le saisissant de nouveau, il tomba, entraînant dans sa chute le meuble où il était blotti, et sous lequel il se trouva pris comme dans une cage. Mu par un sentiment d'humanité, je cherchais à le dégager, lorsque toutes les pensionnaires, qui avaient entendu ce tapage, entrèrent en foule dans la chambre, et le premier objet qui s'offre à leurs regards est le médecin

étendu sans connaissance sur le carreau. Serait-il mort, dit en s'approchant, la moins âgée, qui n'était pas la moins curieuse. Aussitôt sa petite main se promène lentement sur le corps du docteur pour y découvrir le battement de son cœur, et la retirant à regret : je crois, dit-elle tristement, qu'il est mort. Chacune d'elles voulut s'en convaincre, et toutes répétèrent cette petite cérémonie. Cependant, soit que les mains de ces jeunes vierges eussent fait un miracle, soit qu'il dût effectivement en revenir, la dernière des jeunes personnes se retirait en répétant : je crois qu'il est mort, lorsque ma tante entra et voulut s'assurer de ce qu'elle entendait. Mais à peine sa main avait-elle fait la moitié du chemin, qu'elle s'écria : je vous dis, moi, qu'il n'est pas mort..... et qu'au contraire il ne s'est

jamais mieux porté. En effet, le docteur se releva de la meilleure grâce du monde, en cherchant à réparer un reste de désordre dans sa toilette, qui se trouvait, comme vous vous rappelez, dans un état assez critique. Je vous demande pardon, lui dis-je, de vous avoir causé cet embarras; mais votre position paraissant très - alarmante, je vous ai ainsi dépouillé, afin de vous rendre la respiration dont vous paraissiez privé. Ce discours lui faisant connaître qu'on ignorait ce qui venait de se passer entre nous, acheva sa guérison; et comme j'avais eu tout le temps de remettre ma lettre à Eléonore, qui, comme ses compagnes, avait été témoin de la dernière scène de cette farce; je lui dis en deux mots ce qui m'amenait près de lui, et le pressai de me suivre, ce qu'il fit après s'être excusé près de ces dames, qui

voulurent bien croire qu'un coup de sang avait causé son évanouissement.

Nous arrivâmes en peu de temps près du malade, dont l'estomac était parvenu à restituer ce qu'il avait pris de trop, et qui, par cette raison, se trouvait beaucoup mieux : c'était du moins l'avis de tous les assistans ; mais notre homme qui, comme vous savez, avait *trop d'esprit pour être de l'avis de tout le monde*, se garda bien de voir cela du même œil que nous ; il prétendit que la maladie ne provenait pas de la trop grande quantité de nourriture prise par le professeur, mais bien d'un engorgement d'humeurs, lequel tendait à une fièvre putride ; ce qu'il entreprit de nous prouver en débitant une kirielle de termes techniques, de la manière et du ton d'un enfant qui répète son cathéchisme. Il finit pourtant par assurer

que, grâce à la promptitude qu'il avait mise à se rendre près du malade, il répondait de le mettre hors de danger en moins de quinze jours, si l'on suivait ponctuellement ses ordonnances. Cependant, soit l'efficacité des remèdes, soit réellement l'effet de la maladie, dès le cinquième jour ce malheureux était à l'extrémité, et il mourut le sixième, au grand étonnement de l'Esculape, qui soutint et qui soutient encore que l'on a enfreint ses ordres.

Pardon, cher lecteur, si je vous entretiens de ces détails inutiles; je sens que je m'écarte de mon but, qui n'est pas de m'ériger en censeur, non plus que de médire des médecins que je respecte infiniment, et que je crains encore davantage; aussi ferai-je en sorte de retomber le moins possible dans ces embûches, que le diable se plaît à me tendre.

CHAPITRE III.

Oh ! l'heureux moment que celui où l'on jouit pour la première fois du bonheur d'être aimé ! Amour ! amour ! toi seul es un bien suprême ; ta présence fait le bonheur, l'âge te chasse ; mais ton souvenir est encore un bien inestimable, puisqu'il peut nous rajeunir.....

Une gaîté folle avait fait place à ma tristesse ; je me voyais aux pieds de Constance, je la pressais sur mon cœur, un feu nouveau circulait dans mes veines ; enfin, j'étais ivre..... d'illusions, lorsque je reçus de ma sœur quelques livres de piété. Je me doutai bien que ces saints ouvrages renfermaient quelque chose de plus

intéressant pour moi que le martyre de saint Etienne, la tentation de saint Antoine, et tant d'autres traits héroïques que l'on aurait peine à croire s'il était permis de douter du plaisir que l'on fait à Dieu, en se laissant couper les oreilles pour le soutien de la foi..... Encore une digression, cher lecteur :

Chassez le naturel, il revient au galop.

J'ai d'ailleurs promis deux volumes à mon libraire, et pour tout au monde je ne manquerai pas à mes engagemens.

J'ouvre donc, et sur une *prière à la Vierge, pour se préserver des tentations*, se trouvait la lettre suivante :

« Ce serait en vain, monsieur, que » je voudrais dissimuler les senti- » mens que vous avez fait naître dans » mon cœur; le trouble qu'il était

» impossible de ne pas remarquer en
» moi lors de notre première entre-
» vue, vous fit assez connaître quelle
» impression votre présence produi-
» sit sur mes sens, je ne doute même
» pas que ce ne soit ce motif qui vous
» ait donné assez de confiance pour
» hasarder de m'écrire. Cependant,
» quelle que soit la disposition où je
» me trouve de payer de retour l'a-
» mour dont vous me faites un si char-
» mant tableau; accoutumée à tout
» sacrifier à mes devoirs, je ne puis
» penser sans rougir que j'y ai dérogé
» en recevant votre lettre, et plus
» encore en y répondant. Votre sœur,
» qui est sans cesse près de moi,
» m'assure que vous ne sauriez avoir
» que des vues légitimes : elle flatte
» mon amour. Dieu veuille que
» ce ne soit pas aux dépens de la
» vérité ! et puissé-je n'avoir jamais

» à me repentir de la facilité avec la-
» quelle je vous fais l'aveu des senti-
» ment qui seront toujours ceux de
» la fidèle

CONSTANCE. »

O céleste amour ! qui meurt sans t'avoir connu, n'a pas joui de la vie.... Décrirai-je le délire de tout mon être ?... Non, je laisse à ceux qui l'ont éprouvé, le souvenir de leur bonheur : les autres ne me comprendraient pas.....

Comme il était probable que ma sœur s'était servie du même messager pour me faire parvenir quelques renseignemens, je tournai quelques feuillets, et sur un acte de Charité se trouvait le billet suivant :

« Mon frère et bon ami,

» J'ai remis ta lettre à Constance,
» dont j'ai non-seulement obtenu

» une réponse, mais que j'ai même
» fait consentir à t'accorder quelques
» momens d'entretien; j'eus toute-
» fois quelque peine à obtenir ce
» dernier point : elle t'aime, je le
» savais; elle devait céder à mon rai-
» sonnement, qu'elle ne demandait
» pas mieux que de trouver bon, et
» auquel elle finit par se rendre.

» Voilà l'expédient que j'ai ima-
» giné : tu sais que la petite porte de
» notre jardin donne sur la rue aux
» S****, j'ai remarqué que la clé de
» cette porte fait partie d'un trous-
» seau qui se trouve dans la cuisine;
» rien ne me sera plus facile que de
» m'en emparer : ainsi, dès que le
» sommeil aura fermé les yeux des
» argus qui pourraient nous gêner,
» souviens-toi que l'amour t'attend,
» qu'il n'est pas d'obstacle qu'il ne
» puisse lever, et tu peux compter

» sur les bons offices de ta sœur et
» de ta meilleure amie,

ELÉONORE. »

Je vous entends, monsieur le censeur : *Voilà une jeune personne qui en savait bien long à quinze ans.* Eh ! bon dieu ! interrogez les jeunes personnes d'aujourd'hui, et bénissez le ciel s'il vous en fait rencontrer une qui, jusqu'à quinze ans, s'en soit tenue à la théorie : c'est un trésor qu'on peut trouver, mais qu'il faut chercher long-temps, même ailleurs qu'à Paris.

Songe que l'amour t'attend, me disait ma sœur, *et qu'il n'est pas d'obstacle qu'il ne puisse lever.* Cette pensée était sans cesse présente à mon esprit, et cependant je ne voyais pas trop comment ce grand génie s'y prendrait pour me faire sortir la nuit

de ma pension, malgré les verroux et les serrures.

Déjà depuis deux heures la cloche de retraite était sonnée; chacun paraissait plongé dans un profond sommeil, que je n'avais encore imaginé aucun moyen pour m'échapper. Ne sachant à quel saint me recommander, par la raison que pas un de ces messieurs ne s'était déclaré patron des amoureux, je descendis dans la cour, espérant que le grand air me donnerait quelque heureuse inspiration. Après en avoir fait vingt fois le tour, et m'être assuré que la serrure n'était point disposée à céder à mes efforts, je regagnais tristement le dortoir, lorsque je me rappelai que, dans la rue, et tout près de la muraille qui semblait braver toute tentative d'escalade, s'élevait un peuplier dont il me serait facile de saisir les branches.

La difficulté était de parvenir sur le mur. *Nécessité est mère de l'industrie.* Un puits se trouvait dans la cour : j'en décroche la corde et la poulie, je lance cette dernière sur le faîte du mur, et j'ai assez de bonheur pour l'accrocher à l'une des piques de fer qui le garnissaient. Dès-lors mon succès n'était plus douteux, j'entre dans le seau qui était attaché à une extrémité de la corde, puis saisissant l'autre bout je me hisse au comble... de tous mes vœux. En quelques minutes j'arrive dans la rue aux S****, une porte entr'ouverte m'annonce que je suis attendu ; j'entre, ma sœur s'éloigne sous prétexte de faire sentinelle, je tombe aux genoux de Constance !..... Vous peindrai-je, cher lecteur, nos transports et les baisers de feu qui furent échangés ? Non, je confesse mon impuissance, je sais

sentir et cela ne suffit pas pour bien peindre. Un banc de gazon nous invitait à nous asseoir... L'amour était notre maître.... Il nous donna les premières leçons de volupté... et le mystère recueillit nos soupirs.....

Nous étions heureux depuis une heure, lorsque nous entendîmes parler distinctement le jardinier. « Je suis pourtant bien sûr, disait-» il, d'avoir vu entrer quelqu'un, et » il ne peut être sorti, puisque je viens » de retirer la clé de la porte, que » j'avais sans doute oublié de fermer » hier soir ».

Dès les premiers mots de ce monologue, ma sœur, qui s'était rapprochée de nous, nous entraîna dans une serre près de laquelle nous étions. A peine fûmes-nous blottis derrière plusieurs caisses d'arbustes, qu'il entra tenant une lanterne d'une main

et un fusil de l'autre. « Puisque je » ne puis le trouver, continua-t-il, » il ne sortira pas d'ici sans ma per- » mission, je vais monter la garde » jusqu'au jour.

Voilà qui tourne le mieux du monde, nous dit Eléonore, aussitôt qu'il fût sorti : des amours, des visites nocturnes, des contrariétés, ô le beau sujet de roman ! — Tu en parles bien à ton aise, repris-je avec humeur, je trouve, moi, que cela prend une très-vilaine tournure. — En vérité, mon ami, on dirait que tu n'as jamais lu ; ne sais-tu pas que les contrariétés font le mérite d'un roman, que sans cela il manquerait d'intérêt et serait insipide ? — Je sais fort bien tout cela, mais tes héros de roman finissent toujours par se tirer d'affaire, et je suis pris au trébuchet, sans espoir d'en sortir autrement

qu'avec les étrivières. — Voilà donc tout ce qui t'embarrasse : demain dans la matinée je m'empare de la clé, j'ouvre la petite porte, et te voilà rendu à la liberté ; tes maîtres voudront savoir qui t'a forcé à escalader la muraille. Une affaire d'honneur ou une partie de bains avec quelques jeunes gens de la ville, et tu en seras quitte pour une pénitence que tu supporteras facilement, en songeant aux plaisirs de la nuit. Adieu, pense toujours à Constance, cela suffira pour te faire affronter tous les dangers.

Ce beau discours n'était pas du tout fait pour me rassurer, et j'avoue que mon amour était considérablement refroidi. Cependant ne voyant aucun autre parti à prendre, je m'étendis sur la paille, afin de chercher dans le sommeil l'oubli momentané de ma disgrâce, en attendant qu'il plût à

la providence de mettre fin à cette aventure.

Il était grand jour lorsque je m'éveillai ; je courus à la petite porte, ô douleur ! elle était fermée à double tour. Peut-être, me dis-je, Eléonore n'est-elle pas levée. Je retournai dans le lieu qui m'avait servi de retraite ; mais ce fut en vain que j'attendis ma sœur toute la journée ; pendant ce temps, j'avais enfanté mille projets, tous plus extravagans les uns que les autres, sans m'être arrêté à aucun d'eux. Enfin la nuit vint, et mon estomac qui parlait plus haut que ma prudence, me força de déguerpir, par la raison, dit un adage plébéien, que la faim chasse le loup hors du bois.

Je vais droit à la maison ; le silence qui y régnait m'apprit que tout le monde dormait, car je n'avais pas oublié que j'étais dans une pension

de femmes..... Criez, mesdames ; criez *haro* sur le pauvre auteur ; mais, pour Dieu, rappelez-vous qu'il se trouvait dans une position qui lui donnait bien le droit d'avoir de l'humeur contre votre sexe! Vous saurez bientôt qu'il prit sa revanche, et me joua dans la suite plus d'un tour.

J'entre dans la cuisine, et à la lueur d'un peu de feu qui restait dans le foyer, je cherchais à satisfaire le besoin le plus pressant, lorsqu'une voix me demanda : « c'est-y toi, ma p'tite » Jeannette ? — Oui, répondis-je » bien bas. — Tu pass' don c'te nuit » auprès d'la malade ? — Oui, pour- » quoi ça ? — Pourquoi, pourquoi, » pas'que mon père y s'est mis dans » la tête qu'il vient des voleux dans » l'jardin, y veut m' faire passer la » nuit à monter la garde, et tu sais » ben que j' la passerions mieux en-

» semble. — C'est vrai ; mais c'est » impossible pour aujourd'hui. — A » d'main don ? — Oui, à d'main. » — Adieu ma p'tite Jeannette. — » Adieu. »

Il était clair que le fils du jardinier partageait avec le docteur les faveurs de Jeannette, et je pouvais tirer bon parti de cette découverte ; mais avant de rien entreprendre, il fallait ranimer mes forces épuisées par l'amour et la faim : ce fut l'affaire d'un instant, grâce aux débris du réfectoire qui me tombèrent sous la main, après quoi me sentant capable de jouer assez passablement le rôle que je me proposais, j'arrive à la chambre de Jeannette. Tourner le bouton, qui cette fois ne résista pas, me dépouiller de mes vêtemens et m'étendre à côté de la princesse, fut l'affaire d'un moment. Tu viens bien tard ce soir,

dit-elle en se retournant. Un baiser fut ma réponse, et bientôt des soupirs multipliés l'empêchèrent d'en dire davantage.....

Je m'attendais bien à ne pas jouer long-temps le rôle du jardinier ; dès que la belle eût recouvré la parole, elle répéta cette question : *Tu viens bien tard ce soir.* Ma bonne amie, lui répondis-je, je ne suis pas celui que tu attendais ; mais bien le fils de M. C..., fabricant de draps ; depuis long-temps je suis amoureux de tes charmes ; ils sont seuls cause que j'ai tout bravé pour m'introduire ici, pourrais-tu m'en vouloir de t'aimer? Elle pleura : je savais que cela devait arriver, et, comme je l'avais encore prévu, son chagrin ne tint pas long-temps contre les consolations que je lui offris.

Fiez-vous aux hommes, diront les

prudes qui liront cet ouvrage; celui-ci adore Constance, et passe les nuits dans les bras de Jeannette. Fiez-vous aux femmes, diront à leur tour les hommes; celle-ci donne les jours à un médecin et les nuits à un jardinier. Eh! de grâce, messieurs et mesdames, soyez donc une fois d'accord, et répétez avec moi ce vieux proverbe de mon pays : *Y-a d' bonnes gins pertout.*

CHAPITRE IV.

C'est à tort, il faut en convenir, que les anciens avaient fait Jupiter le maître des Dieux ; le pouvoir suprême ne saurait, à mon gré, appartenir qu'à l'amour. Quelle force pourrait résister à sa puissance ? Serait-ce ces fiers guerriers qui, le fer à la main, portent partout la terreur et la mort ? soudain l'amour se fait entendre, et ces farouches élèves de Bellone présentent leurs mains aux chaînes de fleurs que ce Dieu leur prépare. L'amour ne rend-il pas un geolier sensible, un avare généreux ? ne donne-t-il pas du courage au poltron, de l'esprit au niais ? Plus d'une fois enfin il rendit les gens d'église chari-

tables.... Que peut-on faire de plus ?.... S'il cause par fois des maux, lui seul peut les réparer : j'avais tout bravé pour lui plaire, et il me tira du mauvais pas où mon zèle pour son culte m'avait jeté.

Les premiers rayons du jour commençaient à percer l'obscurité, lorsque j'offris mon dernier hommage à Jeannette, qui, après m'avoir juré une fidélité à toute épreuve, et avoir reçu de moi les mêmes sermens, me conduisit à la porte de la rue et me rendit la liberté. O liberté chérie ! qui ne brûle pour toi n'est pas homme ! *Si la bonne foi pouvait se perdre*, a dit un profond observateur, *on la retrouverait dans le cœur d'un roi. Si l'amour de la liberté se perdait*, pourrait-on dire avec autant de raison, *c'est dans le cœur d'un Français qu'il faudrait le chercher.*

Je regagnais tristement ma pension : j'avais seize ans, j'étais homme, depuis deux jours mes preuves étaient faites..... Et il fallait me résoudre à être encore regardé et puni comme un enfant : non, non, m'écriai-je tout à coup, saisi par un noble enthousiasme, il n'en sera point ainsi ! Farville prouvera à ces pédans qu'il est digne d'être homme. En parlant de la sorte je me retourne, et sans plus de réflexion me voilà sur la route de Rouen, où j'arrivai le même jour.

Mon père fut très-surpris de mon arrivée ; mais j'avais pendant le voyage arrangé, de la manière la plus vraisemblable, une fable, dans laquelle je m'étendais longuement sur toutes les injustices dont je prétendais avoir été victime, et le bonhomme prit cela pour argent comptant ; d'ailleurs j'avais résolu, quelque chose qu'il

arrivât, de ne point retourner à Louviers; les menaces paternelles n'auraient pu changer ma résolution. Il est vrai que le souvenir de Constance parlait avec force à mon cœur; mais les dégoûts que m'avaient inspiré une demi-douzaine de pédans, et les corrections ignobles inventées par la gent enseignante, l'emportèrent sur mon amour, et je finis par faire observer à mon père, qu'étant en rhétorique depuis six mois, il était temps que j'embrassasse quelque profession. Ces dernières paroles le désarmèrent tout-à-fait. — Mon ami, me dit-il, je ne contraindrai pas ta vocation : trois chemins peuvent également te conduire aux honneurs et à la fortune; si tu te voues à l'état ecclésiastique, l'évêché t'attend au bout de la carrière; si tu prends la robe, tu peux parvenir à la haute magistrature; et

si les armes obtiennent ton suffrage, l'honneur et la victoire te promettent une double couronne : choisis.

Je demandai et obtins facilement jusqu'au lendemain pour réfléchir sur cette proposition. Voici à-peu-près comment je raisonnai : quels sont les avantages de l'état ecclésiastique ? — Il rend respectable aux yeux de la multitude ignorante ; mais il y a long-temps que les gens sensés savent à quoi s'en tenir sur le compte du clergé. Il oblige au célibat, et cela ne s'accorde pas du tout avec mon amour pour Constance. Il est vrai qu'une simple cure vaut quelquefois une place de sénateur (1) ; mais ce

(1) La seule paroisse de Saint-R***, rapporte à son modeste curé une somme annuelle de 40,000 fr. — On assure que ce pasteur a refusé plusieurs évêchés... Quel désintéressement !!!...

n'est qu'un faible dédommagement de tous les dégoûts attachés à la prêtrise.

Le barreau ne me souriait pas davantage. Je me voyais sans cesse obligé de défendre une cause que je saurais être mauvaise, forcé d'opposer le sophisme à l'évidence, et de meubler ma mémoire d'une érudition de chicane insupportable.

D'après toutes ces considérations, la carrière militaire me parut la plus agréable à parcourir. Les dangers, les voyages, la gloire, et par-dessus tout cela un avancement rapide, me semblaient former une perspective admirable, et s'accordaient parfaitement avec mon imagination ardente. En conséquence de ma résolution, que je soumis à mon père, on prépara tout pour mon prochain départ, et deux jours après je fus conduit à

l'école de Saint-Cyr, pour y faire mon éducation militaire. Hélas ! que j'étais loin de prévoir la manière dont je serais traité dans cette maison, et combien le genre de vie qu'on y menait détruirait promptement les illusions dont je m'étais bercé !... Une nourriture composée tout juste du nécessaire, la discipline la plus rigoureuse et une étude qu'on ne suspendait que pour la remplacer par un exercice fatigant ; tout cela, dis-je, dissipa les prestiges dont je m'étais plu à caresser mon imagination.

Cependant je m'y accoutumai peu à peu, et lorsque j'avais consacré quelques feuilles de papier à tracer un plan d'attaque ou de défense, je me donnais l'innocent plaisir de chansonner mes professeurs. Mes couplets, à la vérité, étaient un peu plus que caustiques ; mais n'ayant d'autres lec-

teurs que moi, ils n'étaient pas fort dangereux.

Malheureusement l'un des chefs de cette institution avait une jolie femme, qui ne tarda pas à troubler ma tranquillité, et les beaux yeux de la charmante madame B..., me firent, pendant quelques semaines, oublier ceux de Constance. Mon premier succès en amour m'avait donné beaucoup de hardiesse, ou plutôt de présomption; je m'imaginai qu'il était impossible que la belle n'eût pas distingué de la foule des élèves, un homme qui avait, en deux jours, triomphé de la vertu de Constance, et en cinq minutes de celle de Jeannette; aussi ne balançai-je pas à chanter mon martyre dans quelques romances, que je trouvai moyen de faire parvenir au nouvel objet de mon culte; mais, soit que par hasard cette femme

fût fidèle, soit que j'eusse le malheur de ne lui point plaire, ou qu'elle ne trouvât pas prudent de se livrer à un étourdi de seize ans, elle ne répondit à mes vœux passionnés que par un dédain affecté. Cette conduite froissa mon amour-propre, enflamma ma verve satirique, et changeant de batterie, je chansonnai la prude qui refusait mon hommage, et je confiai mes couplets à un camarade, qui les prêta à un autre, celui-ci à un troisième, etc.; de sorte que l'école en fut inondée en moins de vingt-quatre heures, et que plusieurs copies vinrent s'arrêter dans les mains des professeurs. On remonte à la source, je fus découvert, et le petit plaisir de tourner une femme en ridicule me valut quinze jours de cachot. J'employai le temps de ma captivité à composer un pot-pourri qui renfermait

une critique amère de tous les chefs de l'institution, et qui eut tout le succès que j'en pouvais attendre, c'est-à-dire que je me fis de nombreux amis parmi les élèves; tandis que tous les maîtres, indignés de mon audace, me détestaient et me donnaient de grand cœur à tous les diables. L'un d'eux, plus furieux que ses confrères, m'aborda en sortant de l'exercice, et commença l'explication par un soufflet : j'étais jeune et fluet; mais un Français calcule-t-il sa force lorsqu'il est offensé ?... la voix de l'honneur est la seule qu'il écoute, et le courage est son bouclier. Sans être retenu par aucune considération, je m'élance sur lui, je le provoque, je cherche à faire subir la peine du talion à son auguste visage. Aussitôt une foule d'élèves nous entoure et me dérobe aux orions pé-

dantesques bien plutôt qu'ils ne l'arrachent à mon débile ressentiment. Obligé de céder au nombre, je fends la presse comme un trait, et j'arrive à la porte. Le cerbère se présente : ouvrez, ouvrez, lui criai-je, en l'appercevant : le feu est au château, et je vais chercher les pompiers de Versailles ; à ces mots, la serrure résonne, la porte s'ouvre, je suis libre !.....

Je m'éloignai d'abord rapidement, mais lorsque je crus n'avoir plus rien à craindre, je m'arrêtai, afin d'aviser au parti que j'allais prendre, car, après cette nouvelle escapade, je n'osais plus retourner chez mon père. Eh ! quoi donc ! me dis-je, ne jouirai-je jamais des douceurs de la liberté ? Me faudra-t-il toujours régler ma conduite sur celle de tel pédant, et considérer, avant de me livrer à l'impulsion de mes désirs, si des gens, qui me

sont étrangers, ne verront pas un crime dans une action qui ne sera que naturelle ?... Morbleu ! je veux être libre, et je le serai en dépit de tout ces suppôts d'esclavage !...—Me sentant alors animé d'un noble enthousiasme, je tournai mes pas vers la capitale.

Je marchais depuis quelques minutes d'un pas assez agile, lorsque j'aperçus un jeune homme qui, de temps en temps, s'arrêtait pour faire une pirouette et battre un entre-chat. Comme entre gens de notre âge on ne connaît pas d'étiquette, je l'accostai franchement, en lui demandant d'où il était et à quel endroit il se rendait si gaîment. Je suis de Versailles, me répondit-il ; ma mère, qui est actrice du théâtre de cette ville, m'apprit la danse et la musique ; je vais à Paris faire valoir mes talens.

— Paris est aussi le but de mon voyage. — Vous y portez sans doute quelques talens ? — Le mien consiste en d'assez bonnes études. — Vous savez danser ? — Non. — Chanter ? — Du tout. — Et vous appelez cela de bonnes études ?..... Voilà bien les gens de province ! ils s'imaginent qu'il faut avoir passé les plus belles années de sa vie à déchiffrer Virgile et Cicéron, pour obtenir de l'emploi dans la capitale. Sachez donc, mon bel ami, que ce que vous appelez de bonnes études, ne sert de rien à Paris, et que si vous ne savez point achever un révérence avec grâce, battre un quatre, et faire votre partie dans un concert, vous y mourrez de faim.

Tout en discourant de la sorte le soleil était parvenu à sa plus grande force, ce qui nous obligea de faire halte

sur le bord d'un fossé ombragé par quelques saules. Ce fut là que mon estomac commença à me faire sentir qu'il ne suffisait pas d'avoir soupé la veille. Ayant fait part à mon compagnon de voyage de l'embarras où je me trouvais, il m'avoua qu'il se trouvait dans la même passe que moi : « Mais, ajouta-t-il, croyez-vous que » lorsque Dieu envoya sur la terre » tous les biens que vous voyez, » pommes, poires, raisins, etc., il » spécifia qu'ils appartiendraient à » tel ou tel particulier, et que tel » autre devra mourir de faim plu- » tôt que d'y toucher ? Je pense, » moi, qu'il les envoya pour la con- « servation de chacun de nous, » d'où je conclus que ce serait nous » rendre coupables d'un suicide et » offenser ce Dieu plein de bonté, » que de ne point satisfaire un be-

» soin que lui même nous donna. » Je n'étais pas d'humeur à combattre ce sophisme, et Saint-Ange (c'était le nom de mon compagnon), eut à peine fini sa courte harangue, que nous nous élançâmes tous deux dans le verger qui n'était séparé que par un fossé très-étroit de l'endroit que nous avions choisi pour nous reposer.

Cependant, si cette charmante doctrine avait facilement fait de moi un prosélyte, il n'en fut pas de même du garde-champêtre, qui, paraissant tout à coup, nous invita assez malhonnêtement à le suivre chez le maire de sa commune. Ce fut en vain que Saint-Ange déploya toute son éloquence pour lui faire entendre que les biens de la terre étaient communs à tous les hommes ; cet original, qui n'était pas du tout philosophe, ne voulut rien entendre, et nous signifia pour la

seconde fois de le suivre ; ce qu'ayant refusé de faire, il appela des paysans qui travaillaient près de là, pour l'aider à s'emparer de nous. Mon compagnon voyant l'impossibilité de s'échapper, résolut de se défendre et me cria de l'imiter; aussitôt nous repassâmes le fossé, des tas de pierres furent nos munitions, et là, commença un combat des plus opiniâtres : long-temps le passage du fossé fut tenté et défendu avec la même valeur, une grêle de pierres volait des deux côtés; enfin, la victoire penchait de notre côté, lorsqu'un coup que je reçus au-dessus de l'œil droit, m'étendit aux pieds de mon ami, et nous mit à la discrétion des vainqueurs, honteux d'avoir trouvé tant de résistance dans deux adversaires si faibles en apparence. C'est ainsi qu'après la fatale campagne qui livra

aux étrangers le sol français, lorsqu'une poignée de braves soutint si vaillamment le choc de l'Europe entière, on vit les vaincus plus glorieux que les vainqueurs !

Après nous avoir lié les mains derrière le dos, le garde-champêtre se mit à la tête de sa troupe, et nous conduisit dans cet état chez le maire, que nous ne trouvâmes point ; à défaut de celui-ci, on fit venir le curé et le maître d'école, qui tinrent conseil sur le parti qu'il y avait à prendre dans une occasion aussi délicate. La décision de cet aréopage d'un nouveau genre, fut qu'à défaut de prison l'on nous enfermerait dans une des chambres de la maison du magistrat qui, à son retour, déciderait de notre sort. On nous fit ensuite monter dans cette chambre dont, après nous avoir offert du pain et de

l'eau, on barricada la porte, nous laissant en proie à nos réflexions, qui, pour mon compte, n'étaient pas des plus gaies.

Loin de se laisser abattre, mon compagnon d'infortune commença par réparer ses forces aux dépens du pain qu'on avait eu l'attention de nous laisser, puis ayant mesuré de l'œil la hauteur de la fenêtre, il s'endormit tranquillement, en m'invitant à l'imiter. J'étais loin de prendre les choses avec autant de résignation; cependant vers le milieu de la nuit, mes paupières commençaient à s'appesantir, lorsque je me sentis tirer par le bras : « Pensez-vous, me dit une » voix que je reconnus pour celle de » Saint-Ange, que j'aie l'envie de » rester ici jusqu'à demain ? Com- » ment, morbleu ! quinze pieds au » plus nous séparent de la terre, et

» nous resterions les prisonniers de » ces pécores ! » A peine avait-il fini de parler, que nous étions tous deux dans le jardin. Ayant fait une exacte perquisition, nous restâmes convaincus qu'il n'était pas possible de sortir, sans traverser la maison du maire : « Que craignons-nous ? dit encore » l'intrépide danseur ; le maître de » cette maison est absent, et une » femme seule n'est pas un ennemi » bien dangereux. » Accoutumé à agir sans délibérer long-temps, il s'approche de la porte, lève le loquet, et nous entrons sans difficulté. Nous marchions à tâtons, en cherchant la porte de la rue, lorsque certain meuble de nuit qu'on avait négligé de mettre à sa place, s'embarrassa dans mes pieds, et me fit tomber à la renverse sur un lit près duquel je me trouvais : « Miséricorde ! s'écria

» une voix que nous reconnûmes » pour celle du curé ; ah ! maître » Mathurin ! ne me tuez pas, grâce ! » grâce ! .... — Rassurez-vous, » curé, lui dit Saint-Ange, habile à » saisir les occasions, vous n'avez » pas affaire à maître Mathurin ; » mais à de bons diables de qui » vous n'avez rien à craindre, pourvu » que vous vous conformiez à ce » qu'ils vous prescriront ; levez-vous » d'abord et procurez-nous de la » lumière, après quoi nous nous » expliquerons. » Le curé ne se le fit pas répéter. — « N'allez pas, nous » dit-il, lorsqu'il fut un peu revenu » de sa frayeur, porter, sur de sim- » ples apparences, un jugement té- » méraire ; la charité que notre reli- » gion commande, m'a seule porté à » passer la nuit près de Mathurine, » que votre emprisonnement ici,

» joint à l'absence de son mari, eût
» empêché de reposer tranquille-
» ment. — Je le crois, reprit mon
» ami, et je suis persuadé que c'est
» par un effet de cette même cha-
» rité que vous vous êtes dépouillé
» de vos vêtemens pour couvrir....
» votre prochain. » Le saint homme, qui en effet était nu, balbutia en cherchant son haut-de-chausses: « Ecoutez, interrompit Saint-Ange : » voilà les conditions que je mets au » secret, pour tout ce qui vient de se » passer : vous vous engagez à nous » rendre la liberté, après nous avoir » compté, séance tenante, cent écus » en espèces, laquelle somme nous » promettons de vous remettre le » plutôt qu'il nous sera possible. » — Y pensez-vous, mes amis ? cent » écus ! — Oui, curé, cent écus; si » vous balancez, j'appelle les voisins

» et leur montre leur pasteur plan-
» tant des cornes à Mathurin. »

Le saint homme, appréhendant cette menace, nous compta les espèces, et nous ouvrit la porte. Cet événement nous mettant à même de nous passer de ce que mon compagnon appelait *le bien de tous*, nous arrivâmes sans accident dans la capitale de l'univers.

C'est de ce Paris si renommé, indulgent lecteur, que je vais vous faire connaître la suite de mes aventures. Puissé-je avoir le bonheur de vous égayer! c'est ce que je désire, pour mon profit et celui de mon libraire.

CHAPITRE V.

En arrivant à Paris, mon compagnon de voyage compta notre petit trésor, qui fut aussitôt partagé. Saint-Ange, qui avait des lettres de recommandation pour le directeur d'un théâtre de mélodrames, me quitta, afin de vaquer à ses affaires ; j'appris depuis qu'il avait été engagé à ce théâtre. Quant à moi, muni de mes cent cinquante francs, somme qui me semblait inépuisable, je louai une petite chambre garnie, et résolus de visiter les curiosités de la capitale, avant de chercher de l'emploi.

Le lendemain de mon arrivée, je vole au Musée. Que de chefs-d'œuvre ! Une société nombreuse et choisie s'y

rendait en foule. Cependant, au milieu de tant de merveilles, je ne remarquai pas sans étonnement un homme qui, affublé d'un chapeau dont la crasse empêchait de distinguer la couleur primitive, et les bras croisés sur la poitrine, haussait les épaules chaque fois qu'il entendait faire l'éloge de quelque artiste ; je le regardai attentivement pendant assez long-temps ; enfin, ne pouvant résister à ma vive curiosité, je voulus savoir quel était cet original, et la cause du mépris qu'il manifestait pour tout ce que tant d'autres personnes louaient hautement. — « Monsieur » serait-il artiste ? lui demandai-je » après lui avait fait une profonde » révérence. — Non, monsieur, » je suis antiquaire, et je meurs de » dépit, en entendant porter aux nues » de misérables croûtes qui n'eus-

» sent pas même été dignes de ser-
» vir d'enseignes aux marchands
» d'Athènes. — Vous pensez donc
» que Paris est encore loin de pou-
» voir avec avantage être comparé
» au pays de Diogène ? — Comment,
» monsieur, si je le pense ! trouvez-
» vous à Paris des Socrate, des Praxi-
» tèle, des Pythagore, etc., etc... ?
» Trouvez-vous d'aussi beaux monu-
» mens, des théâtres qui contiennent
» vingt-cinq ou trente mille specta-
» teurs (1) ?.... » Il allait continuer, sans doute sur le même ton, lorsqu'un homme, qu'à sa tournure je

(1) Patience, monsieur l'antiquaire, vous serez bientôt servi selon votre goût, et les théâtres d'Athènes ne seront que de la Saint-Jean : un de nos architectes propose déjà de bâtir une salle d'opéra trois fois plus grande que celle qui existe actuellement !!!

pris aussi pour un *antiquaire*, vint le joindre, et ils disparurent ensemble.

Le même jour je fus aux Français : on donnait le chef-d'œuvre de Racine : je l'admirai ; mais ne trouvant pas de plaisir à pleurer, je cherchai, le jour suivant, quelque divertissement plus conforme à mon caractère. Tivoli eut la préférence : je croyais y trouver la volupté sous les traits les plus séduisans, et mon œil étonné n'y remarqua que des tableaux licencieux, plus propres à éteindre qu'à entretenir le feu de Prométhée.

Le lendemain j'entendis parler avec emphase d'une séance de l'Institut, où l'on devait recevoir un candidat. J'obtins, non sans beaucoup de peines, un billet pour cette cérémonie : lorsque j'arrivai, le nouveau grand homme faisait l'éloge de son

prédécesseur ; mais soit mon peu de goût pour l'éloquence, soit mon défaut d'érudition, je ne pus entendre le tiers de son discours sans bâiller, et je sortis lorsqu'il fut à la moitié, afin de ne pas imiter quelques-uns des auditeurs qui dormaient à poings fermés. En sortant de cet asile soporatif, je courus à l'Opéra, dont j'avais entendu raconter tant de choses étonnantes. Je n'eus garde de manquer le premier coup d'archet : *Cela enlève !* m'avait-on dit cent fois. J'arrive : deux cents musiciens, rangés en bataille, semblaient n'attendre que le signal du combat; soudain leur chef, armé d'un bâton, en frappe son pupitre : un cri de joie part de toutes les bouches et le premier coup d'archet l'accompagne ! ! !..... O triste effet de l'ignorance ! cette musique, l'admiration de tant d'amateurs, ne

frappa mes oreilles que pour les étourdir ! Ne concevant rien à ce tintamarre, capable de faire tomber des murs plus solides que ceux de Jéricho, j'attendais l'apparition des acteurs pour me dédommager. Vain espoir ! à peine le rideau est-il levé, que la gent musicienne, semblable au soldat français, dont la vue de l'ennemi enflamme le courage, redouble d'efforts, et ne me permet pas de saisir un seul mot du poëme : beaucoup de personnes m'ont assuré depuis que je n'avais rien perdu. Je laisse au lecteur le soin de décider cette question. Quant à moi, je gagnai promptement le foyer, afin d'éviter le mal de tête dont je ressentais les approches.

Malgré tout cela, je n'étais pas encore de l'avis de l'original qui, deux jours avant, m'assurait que Paris était bien inférieur à Athènes ; cette der-

nière ville, selon moi, ne pouvait être mieux comparée qu'à Charenton..... J'entends d'ici les prosélytes de mon homme, prononcer anathème sur le pauvre échappé de collége. Mais qu'est-ce, dites moi, messieurs les censeurs, qu'une ville où vous rencontrez à chaque pas un soi-disant philosophe qui préfère loger dans un tonneau plutôt que d'habiter une maison commode ? où, à droite, vous entendez crier, toujours par un philosophe, qu'ici-bas tout est bien, tandis qu'à gauche un second vous assure que tout est mal, et qu'un troisième, peut-être moins fou, prétend qu'il y a sur la terre autant de l'un que de l'autre ? où des époux goûtent les plaisirs de l'amour au milieu d'une rue ou d'une place publique ? Où en serions-nous, bon Dieu ! si Paris renfermait beaucoup

de cette dernière secte de philosophes? Plus de pudeur, plus de désirs ; plus de volupté, plus d'amour ; des sens à satisfaire. Hélas ! la facilité ne fut-elle pas toujours avant-courrière du dégoût !..... Il est vrai que nos promenades, nos jardins publics, les bois des environs, ont vu bien des fois leurs gazons tranformés en autels à Vénus..... Allons, allons, l'antiquaire n'a pas raison ; mais il pourrait bien n'avoir pas un si grand tort que je me l'étais imaginé ; c'est, au surplus, ce que je ne veux pas approfondir :

Glissez mortels, n'appuyez pas,

a dit un charmant auteur, et la philosophie de celui-là en valait bien une autre.

J'en étais là de mes réflexions morales, lorsque le spectacle finit ; ar-

rivé sous le vestibule, je regardais défiler les riches équipages de ceux qui venaient de s'ennuyer par bon ton : un phaéton des plus galans arrive à son tour ; mais à peine la dame à qui il appartenait eut-elle posé un joli soulier de satin blanc sur le marche-pied de la voiture, que les chevaux partirent et la renversèrent sur le pavé ; je vole à son secours, elle avait perdu l'usage de ses sens, je la transporte au café, et là les secours les plus prompts lui furent administrés. C'était une personne d'environ quarante ans qui paraissait avoir été jolie, un air de bonté était répandu sur son visage, enfin elle était femme, ce titre-là lui donnait des droits irrécusables sur un cœur jeune et français. Dès qu'elle fût revenue de son évanouissement, je m'informai de sa demeure : me voilà dans l'apparte-

ment de ma nouvelle connaissance. — Pourrais-je savoir, monsieur, à qui je suis redevable des soins que vous avez eu la bonté de me prodiguer ? — A quelqu'un, madame, qui s'en trouve trop payé par le bonheur d'avoir pu vous être utile. — Cela est très-galant.... Vous vous nommez ? — Mon nom est Farville, mes parens habitent Rouen, et je viens à Paris chercher quelqu'emploi. — Vous sollicitez une place... — De secrétaire. — Vraiment ? j'ai besoin moi-même de quelqu'un qui puisse tenir ma correspondance ; si ma maison pouvait convenir à M. Farville, je serais enchantée de pouvoir lui offrir cette faible marque de ma reconnaissance. — J'accepte avec d'autant plus de plaisir, que cela me mettra à même de prouver tout mon zèle à une personne que mon plus

grand désir serait de servir toute ma vie.

Nos conventions furent bientôt faites : cent louis, la table et un appartement dans l'hôtel furent aussitôt acceptés qu'offerts. Il était tard : on ne voulut point souffrir que je m'exposasse à traverser Paris à une heure de nuit.—Fanie, faites préparer l'appartement du second. Et me voilà installé dans l'hôtel. Eh bien ! monsieur Saint-Ange, où sont donc vos prédictions ? vous savez danser, chanter, où cela vous conduit-il ? sur les tréteaux du boulevard, tandis que moi qui ne sais pas faire la plus petite pirouette, qui suis incapable de distinguer une ronde d'avec une blanche, me voilà possesseur d'une place honorable, habitant d'un hôtel somptueux, et appointé comme un président de province.

Ma joie était si grande, que j'eus beaucoup de peine à m'endormir, ce qui fit que je m'éveillai assez tard. J'avais à peine terminé ma mince toilette, qui contrastait assez avec ma nouvelle dignité, lorsque Fanie, la suivante favorite, vint m'annoncer que madame la comtesse de Clarmont (c'était le nom de ma nouvelle patronne), me priait de passer chez elle. Je me rendis promptement à l'invitation. La comtesse, dans un négligé charmant, ordonna qu'on servit le chocolat, et me fit signe de m'asseoir. Quel âge avez-vous, M. Farville, me dit-elle, lorsque la suivante se fut retirée ? — Seize ans, madame. — Seize ans ! on est bien timide à cet âge ! — Il est vrai que le respect qu'inspire madame..... — Du respect... Vraiment cela est très-galant, *du respect*... Peut-être

ai-je contrarié votre intention, et cette matinée était-elle destinée à quelqu'un qui vous inspire tout autre sentiment que *du respect*?—Ah! madame, avec quelle injustice vous jugez un homme dont le plus grand bonheur serait de pouvoir vous consacrer tous les instans de sa vie... Et j'étais aux genoux de la comtesse qui s'efforçait de rougir... Et un sopha était près de nous... Et... J'entends la maman qui me lit, me défendre d'en dire davantage, tandis que ce jeune tendron me demande l'explication de ces points de silence. Eh bien! ma belle enfant, cela signifie que j'avais seize ans, que depuis trois mois j'étais séparé de Constance et de Jeannette, que la comtesse était femme, et ma foi!..... Me comprenez-vous actuellement?... Non? En ce cas, je vous conseille de vous adresser à votre amant, qui se

Mon premier mouvement après cet exploit, fut de songer à la retraite. Je regagnais promptement mon appartement, lorsque, passant devant la petite chambre de Fanie, je m'aperçus qu'elle était ouverte; il était tard, et sous le prétexte d'une migraine, elle avait obtenu la permision de se coucher. Parbleu, me dis-je, je serais un grand sot de passer tristement cette nuit, tandis qu'il m'est si facile de la rendre agréable; il est d'ailleurs probable que je serai forcé de quitter l'hôtel avant peu.... Elle est charmante cette petite Fanie, et des occasions comme celle-là ne se rencontrent pas tous les jours..... Oui, mais elle se pique peut-être de sagesse, et qui sait à quelles extrémités peut se porter une femme outragée? Lucrèce, par exemple..... Oh! Lucrèce..... Lucrèce..... Il faut que

ces exemples soient bien rares puisque, depuis plus de deux mille ans, on cite toujours le même ; il est bon aussi de remarquer qu'elle ne se poignarda qu'après, ce qui peut faire soupçonner que le violeur n'avait plus de dédommagement à lui offrir. Or, s'il prenait à Fanie l'envie de singer Lucrèce, j'ai quelque raison de croire que je parviendrais à la consoler avant qu'elle ait le temps de jouer du couteau, dénouemuet qui serait bien le plus sot, car cela ne l'empêchera pas d'être une suivante des plus jolies.

J'entre et d'abord un *qui va là ?* se fait entendre. — C'est moi, ma petite Fanie. — Vous, M. Farville ! que venez-vous faire ici ? — Te dire que tu es charmante, que je t'aime, et t'en donner des preuves. — Retirez-vous, je vous en prie, on pourrait vous surprendre. — Comment ! chez toi ! tu

attends donc quelqu'un? — Oui..... Non... Pas précisément... c'est-à-dire que madame pourrait envoyer s'informer de mon état, qui a paru tantôt lui donner beaucoup d'inquiétudes.

Cette hésitation à répondre à la question la plus simple, la porte de cette chambre ouverte, tout cela me semblait renfermer quelque mystère que je résolus d'éclaircir : je sortis, montai quelques marches et soufflai ma bougie, afin de découvrir quel était l'heureux mortel qui avait empêché la suivante d'accepter mes offres de service, qui, soit dit sans vanité, n'étaient pas à dédaigner, c'est du moins ce que plusieurs dames m'ont assuré depuis, et l'on ne saurait disconvenir qu'en pareille matière ce sexe enchanteur a trop de connaissances pour ne pas être un juge équitable.

CHAPITRE VI.

HOMMES perfides ! va s'écrier certaine prude, livrez-vous donc sans réserve à ces scélérats, et bientôt la presse va gémir pour apprendre à l'univers qu'il ont triomphé de votre vertu !!..... Heureux sexe ! dira cette fillette, il jouit sans contrainte des plaisirs les plus doux ; tandis que nous, malheureuses victimes d'un absurde préjugé, sans cesse surveillées par des yeux d'argus, ce n'est qu'en tremblant que nous sacrifions à la déesse de Cythère !.... Pauvres petites ! et vous, mères inexorables, avez-vous pour jamais oublié les tourmens de votre jeune âge ? Et serez-vous toujours insensibles aux maux

que vous avez endurés?—Tout beau ! tout beau ! monsieur l'orateur, comptez-vous pour rien la perte de l'honneur. — L'honneur... l'honneur... C'est sans doute quelque chose de sublime que l'honneur ; mais que le diable emporte celui qui s'est allé nicher dans un pucelage ! qu'il s'y tienne bien, morbleu ! car je sais plus d'un luron disposé à lui faire lâcher prise.

Eternel bavard ! sortirez-vous sans cesse de votre sujet ? — Ma foi, très-impatient lecteur, je suis fâché que vous ne soyez point partisan du système des compensations : je suis persuadé que si cet ouvrage tombe entre les mains de M. Azaïs, il saura me rendre justice, et conviendra que puisque je ne vous entretiens pas du coucher du soleil, du lever de la lune ; que je ne dis pas un mot des

prairies émaillées de fleurs, etc., il est bien juste que cela soit compensé par quelque dissertation *morale*.

Vous vous rappelez que j'étais resté sur l'escalier, et vous avez deviné d'avance que je n'y attendis pas en vain. Eh bien ! vous avez deviné juste. J'y étais depuis à peu près une heure, lorsque j'aperçus une faible lumière et entendis monter doucement. Quel fut mon étonnement, lorsque je reconnus dans un personnage affublé d'une robe-de-chambre et le front ceint d'un bandeau, celui dont, quelques instans auparavant, j'avais bassiné la figure avec un morceau de cristal ! Je pouvais à peine en croire mes yeux : cependant il avance avec précaution, entre chez Fanie, et ferme la porte qui le dérobe à mes regards. Que faire dans cette circons-

tance ?.... Oh ! la bonne idée !..... Au secours ! m'écriai-je ; au secours ! en me cramponnant à la porte, de peur que ma victime ne s'échappât. Aussitôt toute la valetaille arrive, armée de broches et de bâtons : mes amis, leur dis-je, un voleur vient de s'introduire dans cette chambre, je l'ai vu, sa figure est effrayante. Aussitôt la porte est enfoncée, et le paillard, à qui la peur ôte l'usage de la parole, est entraîné sur l'escalier. J'avais eu l'attention, en entrant chez la suivante, d'éteindre la bougie qu'un des domestiques portait, et qui eut déjoué mes projets : frappez, frappez ! mes amis, leur dis-je, dès que je fus sûr qu'ils tenaient mon homme, que ce maraud apprenne qu'on ne se joue pas impunément à des gens tels que vous ; et tandis qu'une grêle de coups tombe sur ce malheureux, je

vole à ma chambre, m'empare de mes effets les plus précieux, d'une douzaine de louis qui me restaient, et me voilà à minuit au milieu de la rue, sans savoir de quel côté tourner mes pas, et malgré cela, très-content de mon expédition; tant il est vrai :

...Que la vengeance est un plaisir des dieux !

Une patrouille passait au moment où je sortais de l'hôtel ; voyant à minuit un homme, un paquet de hardes sous le bras, le commandant, d'une voix de stentor, m'envoie un *qui vive ?* dont je me serais fort bien passé : ami ! répondis-je. — Que faites-vous à cette heure au milieu de la rue et ce paquet sous le bras ? — Ce que je fais ?.... je.... je suis étranger, j'ai perdu l'adresse de l'hôtel où je suis descendu ce matin, et je cherche un asile. — Ah ! vous cherchez un asile,

vous êtes, parbleu, bien tombé : Sans-Chagrin, prenez monsieur sous le bras et conduisez-le au corps-de-garde. Le soldat obéit. En arrivant au poste, le chef m'interroge : Votre nom ? — Farville. — Votre âge ? — Seize ans. — Votre pays ? — Rouen. — Depuis quand êtes vous à Paris ? — Depuis ce matin. — Votre passeport ? — Je l'ai perdu. — En ce cas, je vais vous donner un billet de logement, où vous resterez jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé. Aussitôt deux soldats s'emparent de moi et me conduisent au dépôt des gens suspects. J'habitais cet agréable séjour depuis une demi-heure, lorsqu'il me sembla entendre une voix qui m'était connue : j'approche vers un endroit éclairé par un mauvais réverbère, et d'où cette voix semblait venir ; ô surprise ! je reconnais Saint-Ange, mon compa-

gnon de voyage, et pour la seconde fois celui de ma captivité. Il m'apprit qu'il avait eu beaucoup de succès au théâtre de ****, ce qui l'avait mis en butte à la jalousie de tous les sujets médiocres de ce théâtre; que l'un d'eux avait soudoyé une cabale pour le siffler, qu'ayant été averti de cela, il avait rossé cet envieux ; mais que l'autorité qui ne veut pas qu'on se fasse soi-même une justice qu'elle fait souvent attendre bien long-temps, lui avait fait mettre la main sur le collet, au moment où il mesurait à coups de canne la taille de son ennemi. Lui ayant appris par quelle série d'événemens je me trouvais arrêté : soyez tranquille, me dit-il, mon directeur est trop intéressé à mon élargissement, pour ne pas l'obtenir bientôt, et lorsque je serai libre je saurai bien vous faire sortir d'ici.

Si, pour vos péchés, ami lecteur, vous avez eu quelque chose à démêler avec la police, il est inutile de vous faire la description du lieu où j'étais enfermé ; mais si votre bonne étoile vous a préservé de ce malheur, vous saurez que j'habitais, de société avec une trentaine d'individus, une chambre à peu près carrée, et meublée d'autant de bottes de paille qu'elle contenait de locataires. Dès que le jour fût venu, un cocher de fiacre m'apprit qu'étant le plus ancien détenu, il était président de la société dont j'avais l'honneur de faire partie ; que de temps immémorial un usage établi dans cette société, enjoignait à tout nouveau membre de payer *sa bienvenue*, et finit par me prier de ne pas déroger à cet usage. Comme je me trouvais passablement en fonds, je lui donnai un louis ; cette somme fut

aussitôt remise au concierge qui, sur la demande du président, apporta plusieurs brocs de vin ; ce dernier procéda ensuite à la distribution du liquide avec toute la gravité dont un cocher de fiacre est susceptible ; mais l'un des convives ayant cru apercevoir de la fraude dans cette distribution, osa traiter de *filou* l'honorable chef de cette respectable société ; celui-ci, oubliant sa dignité, tomba à bras raccourcis sur le provocateur, et comme chacun des deux champions comptait, parmi les assistans, un égal nombre d'amis, le combat devint général. Il était difficile de prévoir comment cela se terminerait, lorsqu'un geolier entra, armé d'un gourdin, dont la vue seule rétablit le calme en un instant.

Cependant, comme Saint-Ange l'avait prévu, il fut mis en liberté le jour suivant, et grâce à ses bons

offices, ma captivité ne dura que vingt-quatre heures après son élargissement.

Je louai pour la seconde fois une chambre garnie. La jeune fille chargée du soin de faire mon lit comptait à peine trois lustres et demi; et déjà depuis huit jours, je reposais sur ma couche solitaire, lorsqu'un matin, me disposant à sortir, la jeune enfant entra pour remplir ses fonctions habituelles. Quel âge avez-vous, ma petite Lucie ? — Dix-sept ans, monsieur. —Dix-sept ans ! et la plus jolie figure !.... le plus beau corsage !.... et les démonstrations accompagnaient les paroles.... — Finissez donc, monsieur.... finissez, vous dis-je.... Et la petite reculait.... et le lit se trouva derrière elle.... et un faux pas l'étendit dessus.... un second, un troisième succédèrent au premier..... Et

lorsque la belle enfant me quitta, les lis de son teint avaient fait place aux roses du plaisir. Dès-lors, je cessai de passer les nuits dans la solitude : la charmante Lucie répétait sans difficulté la scène des faux pas dont, j'ai certaine raison pour le croire, je ne lui avais pas donné les premières leçons. Tout allait donc le mieux du monde, à cela près de mes finances qui diminuaient d'une manière sensible.

Dans cet état de choses, le plus sage parti était de chercher de l'occupation. Je ne connaissais à Paris que Saint-Ange ; mais il était probable que, pour la troisième fois, il saurait me tirer d'embarras. La résolution d'aller le trouver fut aussitôt mise à exécution. Je traversais le boulevard pour me rendre à son logement, lorsque je rencontrai Fanie, la

suivante de la bonne comtesse : « Eh bon Dieu ! qu'êtes-vous donc » devenu depuis trois semaines ? » s'écria-t-elle en m'apercevant. » —J'ai toujours habité Paris ; mais, » dites-moi, que s'est-il passé après » mon départ de l'hôtel? — Oh ! bien » des choses que je ne puis vous dire » en plein vent. — En ce cas, tu vas » venir chez moi, nous y serons à » notre aise. »

J'avais, en partant pour me rendre chez mon ami, laissé Lucie occupée à ranger ma chambre dont, depuis notre intimité, elle avait une seconde clé. J'arrive, accompagné de Fanie. Quel spectacle s'offre à nos regards étonnés ! la jeune innocente étendue sur mon lit, recevait de la meilleure grâce du monde l'hommage d'un grenadier dont l'épaisse moustache couvrait presque entièrement la figure

virginale de la donzelle ; transporté de fureur j'apostrophe cette dernière dans les termes les plus énergiques ; le grenadier, qui ignorait toutes les raisons que j'avais de me plaindre, saute sur son briquet, et me crie de me mettre en garde : je n'avais pour arme qu'un jonc assez faible, j'en parai, le mieux que je pus le premier coup que me porta le soldat, qui, relevant son arme, en donna contre une glace et la mit en pièces ; à ce bruit, aux cris des femmes, le propriétaire et quelques voisins accoururent à mon secours. On s'expliqua : Lucie fut chassée, le grenadier désarmé et conduit au corps-de-garde, et le propriétaire en fut pour sa glace. Tout le monde s'étant retiré, je pressai Fanie de me raconter ce qui s'était passé depuis mon départ de l'hôtel de sa maîtresse. « Vous vous rappel-

» lez, me dit-elle, que vous avez
» laissé le frère de madame entre les
» mains des domestiques qui, sur
» votre intention, le rossèrent de
» telle sorte qu'il resta sur la place ;
» cependant l'un d'eux étant allé ral-
» lumer sa bougie, que vous n'aviez
» pas éteinte sans dessein en entrant
» dans ma chambre, quelle fut leur
« surprise, en reconnaissant dans le
» prétendu voleur le frère de leur
» maîtresse ! Ils se jettèrent tous à
» genoux en implorant leur pardon :
» Oui, oui, je vous pardonne, ré-
» pondit-il, d'autant plus volontiers
» que, par vos soins, me voilà revenu
» de mon erreur ; j'ai eu la sottise
» de croire que le monde était de-
» venu meilleur, et j'ai voulu repa-
» raître dans la société, à laquelle
» j'avais renoncé pour toujours ; mais
» grâce à ce jeune présomptueux de

» Farville, et au zèle que vous avez
» mis à lui obéir, je sais maintenant
» à quoi m'en tenir. Je retourne de-
» main dans ma terre, bien fin ce-
» lui qui désormais me la fera quit-
» ter, pour revoir un monde aussi
» corrompu. En effet, continua la
» soubrette, dès que le jour fût venu,
» il envoya chercher des chevaux de
» poste, et partit sans même prendre
» congé de sa sœur. — C'était donc
» là le charmant personnage qui
» t'avait fait rejeter mon hommage?
» — Ma foi, monsieur, je veux
» être franche avec vous, et je vous
» avouerai que ses offres m'avaient
» éblouie : il devait m'emmener
» dans son château, où j'aurais été
» traitée en souveraine : des équi-
» pages élégans, un domestique nom-
» breux eussent été à mes ordres ;
» tout cela pour prix d'un peu de

» complaisance. — Et voilà l'homme
» qui se plaint de la corruption du
» monde !!! — Dès que madame fût
» informée de votre disparition,
» continua Fanie, elle en parut fort
» affectée, et me dit de faire tout
» mon possible pour savoir ce que
» vous étiez devenu; mais toutes mes
» recherches étant infructueuses,
» le cinquième jour, la comtesse
» m'envoya chercher son confesseur,
» qui autrefois ne quittait presque
» pas l'hôtel, et que votre présence
» semblait en avoir chassé pour tou-
» jours. Il paraît que le saint person-
» nage lui persuada que votre éloi-
» gnement était nécessaire pour son
» salut : vous n'ignorez pas que
» l'usage des soubrettes est d'écouter
» aux portes, et quelques jours après,
» le mouvement de certain sopha que
» vous connaissez, m'apprit que le

» confesseur n'épargnait rien pour
» vous faire oublier. — Tu penses
» qu'il serait impossible de supplan-
» ter une seconde fois le saint
» homme ? — Au contraire, je suis
» persuadée qu'avec mon aide vous
» y parviendrez ; mais madame a
» paru trop sensible au scandale que
» votre installation dans l'hôtel a
» fait naître, pour vous offrir de
» nouveau la place que vous occu-
» piez ; quoiqu'il en soit je ne déses-
» père de rien, reposez-vous sur moi
» du soin de cette affaire et vous
» aurez bientôt de mes nouvelles. »
En finissant sa narration, la confi-
dente de la comtesse se leva et
voulut se retirer. — « Tu es bien
» pressée, ma petite Fanie, quelque
» vieux ci-devant t'aurait-il encore
» promis un équipage ? — Je vous
» jure que je ne prêterai jamais

» l'oreille à toutes ces sornettes.
» — A la bonne heure ; mais tu
» n'as pas les mêmes raisons pour
» m'empêcher d'achever le discours
» que tu refusas d'entendre dans ta
» chambre..... — Que vous êtes en-
» fant !.... Je vais me fâcher... (Elle
» n'en eut pas le temps) voyez dans
» quel état vous m'avez mise.... Ose-
» rais-je, après cela, parler de vous
» sans rougir? — Songe que tu ne ser-
» viras point un ingrat : je t'attends
» dans deux jours. »

Fanie fut exacte : j'étais au lit lorsqu'elle arriva. — Eh bien ! quelles nouvelles ? — « Bonnes : la comtesse » est charmée de vous avoir retrou-» vé ; mais comme je l'avais prévu, » elle ne peut se résoudre à chasser » son directeur, attendu que cela por-» terait atteinte à sa réputation de » piété. Voilà ce que je suis chargée

» de vous proposer : vous vous pré-
» sentez demain chez son notaire, qui
» aura ordre de vous recevoir au
» nombre de ses clercs ; par ce moyen,
» madame sera à l'abri de toute cri-
» tique, et pourra sans scandale,
» grâce aux précautions que je pren-
» drai pour vous introduire, vous
» revevoir autant que cela vous con-
» viendra à tous deux. — J'accepte
» sans balancer et j'embrasse mon
» gentil protecteur. — Doucement,
» monsieur, doucement ; finissons
» d'abord cette affaire : voilà vingt-
» cinq louis qu'on vous prie de rece-
» voir à titre de prêt, vu les mo-
» diques appointemens que vous re-
» cevrez chez le notaire. — J'espère
» que Fanie en voudra bien prendre
» la moitié pour ses bons offices ?
» — Non, monsieur, ma maîtresse
» sait récompenser mon zèle et ce

» n'est point par le partage de cet » argent, continua-t-elle, en baissant » les yeux, que je compte être recom- » pensée du service que je vous ai » rendu.... Je te comprends, char- » mante enfant, la comtesse a des » droits à ma reconnaissance ; mais » toi seule tu peux en avoir à mon » amour.... » L'autel était dressé... la victime docile... et la volupté pré- sida au sacrifice.

Dès le lendemain, je me présentai chez le notaire, qui lorsque je lui eus fait part de ce qui m'amenait, m'as- signa une place dans son étude.

Maître Grignon (c'était le nom de mon nouveau patron) était un *bon homme*, dans toute l'étendue du mot; les affaires de son étude employaient tous ses instans, et ne lui laissaient pas même le temps de s'occuper de sa jeune épouse, ce dont je m'aper-

çus facilement, tant j'avais acquis de pénétration. O heureux âge qui ne connaît point de frein au plaisir! J'avais à peine eu le temps de reconnaître le terrain, et déjà un plan de conquête n'attendait que le moment favorable pour être mis à exécution. Je passais presque toutes les nuits chez la comtesse, les matinées près de Fanie, et le jour était employé aux travaux de l'étude. Cependant je parvins à me ménager quelques entrevues avec le nouvel objet de ma flamme : la politesse fit d'abord tous les frais de nos courts entretiens; mais jugeant bientôt la disposition favorable, j'osai glisser dans la main de ma jeune patronne une déclaration des plus passionnées : on n'y répondit point; mais on la garda, cela était d'un heureux augure. Quelques jours après, M. Grignon étant absent, je

me présentai chez sa jeune moitié; elle était seule, je tombe à ses genoux ; elle voulut se défendre, l'amour était pour moi, et ma victoire était certaine, car est-il une femme qui résiste long-temps à l'arme du plaisir ?..... Il fallut bientôt se quitter ; mais ce ne fut pas sans avoir pris les mesures convenables pour se procurer une seconde entrevue ; on voulait la remettre au lendemain ; je savais que le patron devait passer deux jours à la campagne où il était allé ; j'insistai pour obtenir la nuit qui séparait ces deux jours, et elle me fut accordée.

Avec quelle impatience je l'attendis, cette nuit qui devait-être la protectrice de mon amour ! Elle arriva enfin : je vole au rendez-vous, et déjà je partageais la couche où ma jeune amie frémissait de plaisir, lorsque des

coups redoublés se font entendre à la porte de son appartement. Je savais qu'en pareil cas la fenêtre était le chemin que devait prendre un amant: il n'y avait pas à balancer, car déjà l'impatience du mari commençait à s'exprimer en termes assez énergiques: je rassemble mes vêtemens à la hâte et me voilà sur le balcon : là, je voulus me rhabiller... O douleur ! je m'aperçus que ma culotte était restée sur le lit de ma déesse ! Cependant il n'était pas prudent d'attendre long-temps sur le balcon. Heureux hasard ! une corde à nœuds, dont se servaient depuis quelques jours des ouvriers employés à réparer la façade de la maison, et que l'obscurité m'avait d'abord empêché de voir, se présente à mes regards : je la saisis et parviens sans peine sur le toit où elle était attachée. Là, je délibérai sur ma position, et

sur l'expédient le plus sûr pour me tirer de ce mauvais pas : descendre dans la rue eut été le plus simple ; mais qu'y faire sans culotte ? Après m'être assuré qu'aucune lucarne ne pouvait me fournir le moyen de rentrer au logis, je tirai la corde qui m'avait déjà été si utile, la fis descendre dans une cheminée, et me décidai à prendre le même chemin. Je ne savais pas trop où cela me conduirait, mais dans tous les cas je ne craignais pas grand chose : il était probable qu'alors tous les locataires dormaient, à l'exception peut-être de madame Grignon, qui bien certainement ne me savait pas si élevé, et que mon haut-de-chausses pouvait mettre dans un grand embarras, s'il prenait fantaisie à son *bon époux* de savoir d'où lui venait ce nouveau meuble. Or, je pouvais, en me glissant douce-

ment dans la cheminée, reconnaître l'appartement où je me trouverais sans en éveiller le locataire. Je saisis donc de nouveau la corde de salut, et avec beaucoup de précaution je parviens dans une petite chambre que la faible lumière d'une veilleuse semblait éclairer à regret ; le lit est d'abord ce qui frappe mes regards. Dieux ! quel tableau ! une jeune beauté, dont le sein, dégagé de tout voile et plus blanc que l'albâtre, était doucement agité, semblait, dans les bras de Morphée, attendre le réveil de l'amour ! Quel marbre eut été insensible à tant de charmes. O bienheureux saint Antoine ! si Satan, pour te tenter, eût pris des formes aussi voluptueuses, il eut facilement triomphé de ta chasteté ; plongé *in obscœnâ libidine*, tu aurais, malgré ta dévotion, oublié Dieu, diable et

toi-même ! Pour moi, qui ne visai jamais à la canonisation, je ne songeai point à me mettre en garde contre la tentation ; mais bien à y succomber de mon mieux. Je m'approche, et mes lèvres, brûlantes de désirs, couvrent bientôt de baisers de feu ces globes formés par l'amour..... J'allais être heureux, lorsque la nymphe s'éveilla en poussant un cri... de surprise. — « Quoi ! c'est vous, cher » Adolphe ! ce n'est donc pas un » songe ? Un baiser fut ma réponse. » — Mais comment avez-vous pu » pénétrer ici, puisque maman m'y » enferme chaque soir ? O cher » ami ! vous m'aviez bien dit qu'il » n'était pas de serrure capable de » résister à l'amour. » — Il n'était pas prudent de suivre la conversation : je répondis à la seconde question comme j'avais répondu à la pre-

mière et j'obligeai bientôt la belle enfant à n'en plus faire..... Cependant cet état de choses.... ne pouvait toujours durer, et le dénouement était ce qui m'embarrassait le plus. Après y avoir réfléchi un moment, je conclus que la retraite était le plus sage parti, et je m'échappai des bras de la nymphe, avant qu'elle eût repris l'usage de ses sens, qu'un mélange de plaisir et de douleur lui avait fait perdre... emportant avec moi ce que la maman croyait si fort en sûreté.

Me voilà une seconde fois sur la gouttière, et plus embarrassé que jamais, car le jour commençait à poindre, et la longueur de ma corde ne me permettait pas d'aller jusqu'à une autre cheminée. J'avais fait dire à la comtesse que je passais la nuit dans un bal de nôces... Heureuse inspira-

tion ! je descends dans la rue, et, d'une agilité qu'augmentait encore la crainte d'être vu dans mon bizarre équipage, j'arrive à la porte de l'hôtel: je frappe, elle s'ouvre, et avant que le suisse, se frottant les yeux, eût le temps d'achever son *qui fa là ?* j'étais au milieu de l'escalier, où je me dépouillai du reste de mes vêtemens, ne gardant que ma chemise avec laquelle je me présente à la porte de Fanie, qui ouvrit à ma voix. — « Ah! » ma chère Fanie, dans quel état tu » me vois : je quittais, ce matin avant » le jour, le bal où j'ai passé la nuit, » et me rendais près de toi, lorsque » des fripons m'attaquèrent, et, malgré tous mes efforts, me dépouillèrent de mes vêtemens. Je ne peux, » sans m'exposer aux huées du peuple » et aux sarcasmes de mes camarades, » me rendre chez M. Grignon, cou-

» vert seulement d'une chemise; si
» tu ne trouves quelqu'expédient
» pour m'éviter ce ridicule, je ne
» sais plus que faire. »

La soubrette, après s'être recueillie un instant, me dit : « j'ai votre
» affaire; la comtesse, à qui vous
» fîtes savoir hier qu'elle ne vous
» possederait pas cette nuit, a gardé
» son lévite, afin de ne pas trop
» souffrir des maux de l'absence.
» L'abbé ne pourrait sans scandale
» sortir aussi matin de l'hôtel : je vais
» m'introduire doucement dans la
» chambre de madame, dont l'en-
» trée ne m'est jamais interdite : dans
» un instant je vous apporterai le cos-
» tume du directeur, par dessus le-
» quel vous endosserez la grande
» houpelande dont il s'enveloppe
» pour se rendre ici le soir; aussitôt
» votre arrivée chez vous, vous me

» renverrez tout cela, et je me charge » du reste. »

Ce beau projet fut exécuté sur-le-champ : ainsi accoutré, je pris tranquillement le chemin de la maison du notaire. Cependant, chemin faisant, je ne sais quel demon me souffla l'envie de punir monsieur l'abbé, qui conduisait ainsi les douairières en paradis par le chemin du plaisir. Je n'étais pas homme à délibérer longtemps sur pareille matière : « Tiens, » dis-je à un petit savoyard, voilà un » écu, cours à l'hôtel de la comtesse » de Clarmont ; dis, à tous ceux qui » voudront l'entendre, que le feu » a pris cette nuit dans la maison » dont monsieur l'abbé D... occupe » un appartement, et, que mal- » gré tous les secours qu'on a tenté » de lui porter, on a la certitude » que ce respectable ecclésiastique a

» péri victime du funeste incendie. »

Le petit bonhomme, enchanté de pouvoir gagner trois francs aussi facilement, s'acquitta parfaitement de la commission. En un instant tout l'hôtel retentit du bruit que le directeur de madame avait été brûlé vif. Le maître-d'hôtel, charmé de trouver l'occasion de prouver son attachement à la comtesse, se chargea de lui annoncer cette triste nouvelle. Etant à cet effet entré dans la chambre à coucher de cette dernière, dont Fanie avait négligé de fermer la porte, il s'approche du lit, et commençait à peine l'exorde du discours qu'il avait improvisé sur cette prétendue catastrophe, que l'abbé se réveillant en sursaut se mit sur son séant : le pauvre orateur effrayé tomba à la renverse, en poussant un cri qui attira tous les domestiques; l'abbé effrayé à son tour, et ne sachant ce

que cela signifie, s'élance hors du lit, croit prendre sa houpelande et endosse le witchoura de la dame, qui avait pris le parti de s'évanouir. Ainsi affublé, le saint homme descend l'escalier quatre à quatre, et se sauve à toutes jambes; il n'était pas à vingt pas de l'hôtel, qu'un petit carlin, dont l'unique emploi était de japper contre les passans, court après notre homme et lui mord les talons; celui-ci se retourne, et veut allonger un coup de pied à l'animal; mais le *roquet* n'en devient que plus acharné à poursuivre la fausse donzelle. La foule croissait à chaque instant; enfin le pauvre abbé, presque mort et ne sachant à quel saint se vouer, eut beaucoup de peine à gagner l'appartement d'un de ses confrères qui logeait près de là, et auquel son accoutrement bizarre le força de raconter une partie de ce qui

venait de lui arriver. Ce confrère, à qui les revenus de son état suffisaient à peine pour se nourrir, coopérait, pour subvenir à ses autres besoins, à la rédaction d'un journal ; il fut charmé d'apprendre une nouvelle capable, avec un peu de broderie, de remplir tout un feuilleton, aussi s'empressa-t-il de fournir à son collègue les vêtemens nécessaires pour rentrer chez lui, et le lendemain la chronique scandaleuse de la feuille, à laquelle travaillait ce perfide ami, apprit à toute la France, que madame de C., déjà si connue par sa piété, avait poussé la charité jusqu'à prêter son witchoura à un abbé, de peur qu'il ne s'enrhumât en sortant d'un lit, que, par un acte de charité non moins méritoire, elle l'avait forcé de partager avec elle, etc., etc.

Deux jours après l'aveugle Du-

verny s'empara du même sujet, et tailla dessus une demi-douzaine de couplets, qui firent, pendant huit jours, les délices de la halle.

Cependant la bonne comtesse, déjà affaiblie par une dose de plaisir qui ne convenait plus à son âge, ne put résister à tant de coups réunis, et tomba dangereusement malade.

Quant à moi, indulgent lecteur, veuillez vous rappeller que j'ai passé une nuit très-orageuse et que je dois avoir besoin de repos. Peut-être en me lisant êtes-vous tenté de m'imiter : dans ce cas, je vous engage à succomber à la tentation, attendu que demain vous pourrez tout à votre aise lire ou vous faire lire le chapitre suivant ; ou ne faire ni l'un ni l'autre, si bon vous semble.

CHAPITRE VII.

Déja l'aurore avec ses doigts de rose..... ou plutôt, il fait jour, et la nuit ayant réparé mes forces, je me sens disposé à poursuivre..... Que dit ce gros bourru? Je ferais beaucoup mieux de me taire? — Cela est très-possible; mais il faut au moins donner audience à tous les réclamans : que dit cette belle enfant? — Elle voudrait savoir ce que l'abbé devint, si la comtesse résista à sa maladie, et sur-tout quelle était la jeune vierge dont la rose s'est envolée par la cheminée, etc. — Rien n'est plus facile. Je vais sur-le-champ réfléchir à tout cela. — Comment, réfléchir! Ne nous avez-vous pas promis la vérité? — Sans

doute je l'ai promise, aussi vous en ai-je déjà dit de bien grandes, que vous devez croire, parce que j'ai pris le titre d'historien. — Je crois que celui d'inventeur vous conviendrait beaucoup mieux. — Vous me faites, en vérité, beaucoup d'honneur, et sans plus long entretien, j'entre en matière en dépit du gros bourru, qui de colère, se rogne les ongles avec ses dents. On les a rognés à bien d'autres !...

Madame de Clarmont étant malade, je ne lui prodiguai plus des soins de même nature; mais je n'avais pas oublié qu'elle avait des droits à ma reconnaissance. C'est pourquoi je ne quittais presque pas le chevet de son lit; enfin, sentant qu'il fallait quitter le monde, cette bonne dame envoya chercher maître Grignon, pour constater ses dernières volontés.

Après les premières dispositions : « Je » lègue, dit-elle d'une voix faible, en levant sur moi des yeux où brillait le reste d'un feu qui devait bientôt s'éteindre : « je lègue au jeune Far- » ville, pour le récompenser des » soins qu'il m'a prodigués, deux » mille écus d'argent comptant, et » douze cents livres de rentes via- » gères ». A ces mots, je l'embrassai de grand cœur, en m'efforçant de lui faire croire que sa fin n'était pas aussi prochaine qu'elle se l'imaginait; ce qui ne l'empêcha pas de mourir deux jours après.

Pour ce qui est de l'abbé, il lui avait été défendu de reparaître à l'hôtel. J'ai su depuis, qu'il avait trouvé d'autres dames dont il préparait le salut, comme il avait préparé celui de la comtesse.

Je travaillai encore quelque-temps

chez M. Grignon, auquel je suppléais quelquefois dans ses fonctions matrimoniales. Malgré cette dernière circonstance, je regrettais beaucoup l'heureuse corde qui m'avait servi à descendre dans certaine chambrette, et je brûlais du désir de connaître la déité dont, chaque soir, la mère mettait l'honneur sous clé; pour y parvenir, je pris, sans avoir l'air d'y attacher aucune importance, des renseignemens chez le portier de la maison voisine, dont la cheminée qui m'avait offert un passage, faisait partie. J'appris de cette manière que la mère de la jeune personne était une ci-devant sœur grise, qui, lors de l'abolition des communautés, s'était empressée de se dédommager du célibat auquel elle avait été condamnée, et que la fille unique qu'elle possédait, était le fruit du premier pas

qu'elle avait fait dans le monde ; j'appris en outre que ces dames sortaient fort rarement, si on en excceptait trois jours de la semaine qu'elles ne passaient jamais sans aller entendre la messe aux Petits-Pères. Enchanté de cette découverte, j'attendis avec impatience le lendemain, qui était un des jours qu'elles avaient choisi pour assister au service divin. Après avoir fait le guet quelque temps, je les vis effectivement sortir, munies chacune d'un livre. Arrivé à l'église, je m'assis à l'écart, afin d'observer avant de rien entreprendre. Cinq minutes après, un jeune homme passe rapidement près des dames, et laisse tomber un petit papier roulé presque imperceptible : je me lève sur-le-champ, passe au même endroit, et laisse tomber mon mouchoir sur le billet que je ramasse de cette manière.

La jeune enfant parut d'abord fort inquiète, car rien de tout ce qui venait de se passer ne lui était échappé. Je lus le billet; voici ce qu'il contenait :

« Je ne sais ce qu'Henriette veut » me dire en me parlant d'une nuit » qu'elle croit avoir passée avec moi, » et en me reprochant ma fuite précipitée. Il est probable que quelque » suborneur l'aura séduite, en prenant mon nom; dans tous les cas, » elle est très-blâmable de s'être livrée aussi facilement, c'est pourquoi je lui conseille de chercher » l'heureux qu'elle a fait, afin de partager avec lui les restes d'une virginité qui devait récompenser Adolphe de son amour, et dont il n'est » plus jaloux. »

Je pris mon crayon, et ajoutai par postcriptum :

« Ce n'est point Adolphe qui a eu » le bonheur d'être serré dans vos » bras; mais un homme qui donne- » rait sa vie pour pouvoir répéter » cette scène délicieuse, et qui vous » jure un amour éternel. »

Je remis le billet de la même manière que je l'avais pris : la belle Henriette s'empressa de le prendre et le lut, tandis que la sonnette de l'*Agnus Dei* tenait toutes les têtes baissées. J'observais attentivement : d'abord une profonde tristesse se répandit sur tous ses traits ; mais lorsqu'elle eût achevé les lignes au crayon, son beau visage reprit toute sa sérénité. Ce petit commerce dura encore quelque temps ; il fallait pourtant en finir, car je ne me sentais pas d'humeur à me contenter d'un amour platonique, et la jeune Henriette brûlait de prendre une seconde leçon qui lui promettait plus de

plaisir que la première. Cela n'était pas facile, car la maman se tenait fort sur ses gardes ; mais elle était seule et nous étions deux ; la prudence la faisait agir ; mais l'amour était notre conseil : ce fut lui sans doute qui me souffla l'idée de demander à ma jeune maîtresse, l'empreinte de la clé qui chaque soir mettait sa vertu en sûreté : je joignis à cette demande un petit morceau de cire, et deux jours après je possédais cette heureuse empreinte jointe à des détails bien précis sur la porte de de cette chambre et sur l'heure à laquelle je pouvais tenter de m'y introduire. Je cours chez moi ; mon premier soin est de m'assurer si la clé de ma chambre peut servir mon projet... Heureux hasard ! elle ne différait que très-peu de celle d'Henriette, et quelques coups d'une lime

que je me procurai firent disparaître cette différence.

Vers la fin du jour je monte rapidement l'escalier de la maison voisine, afin d'éviter les questions du portier, et je gagne le grenier afin d'y attendre l'heure que l'on m'avait indiquée. Que les heures passent lentement au gré d'un amant brûlant de désirs ! mais avec quelle rapidité elles s'écoulent, lorsqu'il est plongé dans les délices de la volupté !.... Neuf heures sonnent enfin, c'était le signal convenu. Je descends au second étage, je cherche d'une main tremblante la porte du temple qui renfermait l'objet de mon culte... Bientôt Henriette est dans mes bras, et pour la seconde fois nous sacrifions au Dieu qui enflammait nos cœurs....

Déjà depuis un mois, chaque nuit était marquée par de nouveaux plai-

sirs, lorsque madame Grignon, qui m'avait plusieurs fois, et toujours en vain, reproché mon refroidissement, s'avisa de faire épier mes démarches : elle apprit bientôt quelle était la rivale qui lui enlevait mon cœur et mes offrandes, et résolut de se venger. Une lettre anonyme instruisit aussitôt la mère d'Henriette de ce qui se passait chaque nuit chez cette dernière ; rien ne saurait égaler la surprise de cette dame, à la lecture de cette fatale épître : elle aurait répondu sur sa... clé, de l'honneur d'Henriette. Cependant il se passe, à Paris, tant de choses à l'insu des mères, et puis il était si facile de savoir la vérité, qu'elle voulût s'assurer si l'amour avait effectivement ravi l'honneur de sa fille. — Approchez, mademoiselle : lisez cela. La pauvre enfant prend le fatal papier, et à chaque

phrase son teint se colore d'un vif incarnat. — « Eh bien ! qu'avez-vous » à répondre ? — Que... que cela » est faux. — En ce cas, vous allez » me le prouver. — Vous le prou- » ver ! comment cela ? — Comment « cela ! voyez donc la belle innocente; « eh ! ma mie, si j'ôtais la moitié du » vin que contient une bouteille, il » y aurait certainement beaucoup de » place pour en mettre d'autre, de » même si quelque suborneur vous » a pris... Allons qu'on m'obéisse. » Il n'y avait pas à répliquer, et aussitôt la mère braque ses lunettes et procède à l'inspection..... « Vierge » Marie ! s'écria-t-elle au premier » coup d'œil, quel est le damné pen- » dard qui t'as mise en cet état ?..... » Ah ! petite scélérate, tu me paieras » bien cher le dommage que me » cause ton libertinage. Mais je veux

» avant, apprendre à l'enragé qui » t'a rendu un si grand... service, » qu'on ne se frotte pas impunément » à des mères comme moi. » Après avoir accompagné cette exclamation d'une douzaine de claques bien appliquées, elle remit la belle sous clé, et attendit, pour se venger, l'heure que je consacrais chaque soir au culte de l'amour.

La nuit étant venue, dès que je crus tout le monde endormi, je quittai ma retraite. J'étais à peine entré chez ma jeune élève, qu'une clé fit résonner la serrure. A ce bruit, je m'empare du drap qui couvrait Henriette, et m'enveloppe dedans ; la mère entre, armée d'un manche à balai ; mais en m'apercevant, elle pousse un cri et laisse tomber son arme ; je m'élance alors dans l'escalier : parvenu à la loge du portier, je

m'y présente dans le même équipage; celui-ci, qui n'était pas plus brave que la dame du second, me prend aussi pour un revenant et se jette le visage contre terre; je profite de sa frayeur pour tirer le cordon, et me voilà dans la rue. Aussitôt une foule de badauds s'attroupe autour de moi. Parbleu! s'écrie un officier supérieur, que cet attroupement avait forcé de s'arrêter, je veux savoir ce que signifie ce costume. En parlant ainsi, il arrête un fiacre, me force d'y monter avec lui, et ordonne au cocher de toucher hôtel d'Avranches, rue Cérutti. En mettant le pied dans la voiture, je m'étais dépouillé du drap, et mon compagnon voyant non un spectre, mais un jeune homme, riant de tout son cœur, m'invita à lui faire savoir qui j'étais et par quelle aventure je me trouvais à dix heures du

soir, dans la rue avec *un uniforme de revenant*. Je ne me fis pas prier, et lui déclinai mon nom sur-le-champ. — Farville ! de quel pays êtes-vous ? — De Rouen. — Mon frère ! s'écrie-t-il, en me sautant au cou, et la surprise nous empêche d'en dire davantage. Cependant étant arrivés à l'hôtel, je le pressai de me raconter quel exploit l'avait si vite élevé au rang qu'à son uniforme je jugais qu'il occupait, et par quel heureux hasard il se trouvait à Paris : « Ne crois pas, » me dit-il, que mes aventures » soient extraordinaires ; il suffira « de quelques mots pour t'en faire » le récit :

» Tu sais que je m'engageai à Pa- » ris, au plus fort de la révolution ; » la Champagne était alors envahie » par l'ennemi. En quelques mois » je parvins au grade de sergent-ma-

» jor, et quelques temps après, m'é-
» tant distingué au siége de Liége,
» je reçus les épaulettes par la pro-
» tection de mon colonel, qui m'a-
» vait pris en amitié. Je restai sous
» ses ordres tant que la guerre dura;
» et lors de la paix de 1797, j'étais
» déjà parvenu au grade de capitaine.
» Après être resté quelques mois en
» garnison dans la Lorraine, j'étais
» sur le point d'obtenir un semes-
» tre, lorsqu'il fut question de
» l'expédition d'Egypte. L'ambi-
» tion l'emporta sur le désir de
» revoir mes pénates : je sollicitai
» et obtins de faire partie de cette
» expédition, dans laquelle j'espé-
» rais parvenir rapidement. Mon
» espoir ne fut point déçu : à la prise
» d'Alexandrie, j'eus le bonheur de
» recevoir un coup de cimeterre des-
» tiné à mon général, et ce dévoue-

» ment m'éleva au grade de chef de
» bataillon.

» Tu sais le résultat de cette fa-
» meuse campagne, dans le cours de
» laquelle je fus blessé plusieurs
» fois.

» Je revins d'Egypte en 1799. La
» guerre était alors rallumée en
» Italie, dont les Autrichiens et les
» Russes étaient maîtres. Aussitôt
» mon arrivée en France, je reçus
» l'ordre de me rendre à l'armée
» d'Italie, pour y prendre du service;
» et je fus fait colonel sur le champ de
» bataille de Marengo.

» Après la paix de Lunéville, je
» tins garnison dans plusieurs villes
» de l'Italie pendant quelques an-
» nées. Il y a deux mois que je suis
» revenu dans notre famille; à mon
» arrivée, j'appris ta fuite de la pen-
» sion, et que l'on ne savait à quoi

» l'attribuer ; mais m'étant rendu à
» Louviers pour y voir Eléonore,
» celle-ci m'a confié tout ce qui
» s'était passé entre toi et Constance,
» et elle se reproche d'autant plus
» d'avoir favorisé votre liaison, que
» cette dernière porte dans son sein
» un fruit de vos amours, et qu'elle ne
» peut encore long-temps cacher son
» état. C'est aussi Eléonore qui m'a
» prié de venir à Paris, où elle pré-
» sumait que tu étais, et de faire
» mon possible pour t'y découvrir,
» afin de te faire part de l'état de
» ton amante.

» Je me sais d'autant plus de gré,
» continua-t-il, d'avoir cédé à ses
» instances que j'ai retrouvé ici un
» de mes frères d'armes, un véri-
» table ami qui retourne en Bretagne,
» sa province, et avec qui je veux te
» faire faire connaissance. »

Au nom de Constance, je rougis de l'abandon dans lequel je l'avais laissée; j'avais honte d'avoir si facilement oublié ce premier objet de mon amour :

» Elle est mère! m'écriai-je, et je » l'abandonnerais! Non, non, je sau- » rai la soustraire aux persécutions » qu'on lui prépare! Bravo! reprit » mon frère, je me reconnais là..... » oui; mais ne vaudrait-il pas mieux » la demander en mariage? — Et » si on me la refuse, il n'y aura plus » moyen de les forcer à me l'accor- » der. — Embrasse-moi; sacredieu! » car tout colonel que je suis, je ne » raisonnerais pas mieux. »

Je lui fis part alors de l'état de ma petite fortune. — « Eh bien! mille » bombes, s'écria-t-il de nouveau, » voilà qui est arrangé: demain tu » prends congé du notaire qui te

» comptera tes six mille francs, et » nous partons avec mon ami de » Courtanges, qui nous donnera un « coup de main en cas de besoin : » d'abord je ménagerai des intelli- » gences dans la place; mais, million » de tonnerres ! si cela ne suffit pas, » je l'emporte d'assaut..... Sois tran- » quille, tu peux t'en rapporter à » moi : tu auras Constance morte » ou vive, c'est Farville qui te le » dit. »

Je passai la nuit chez mon frère, et dès le matin il me conduisit chez son ami, auquel il fit part de notre arrangement de la veille. Celui-ci ne put l'entendre sans soupirer : « Com- » ment donc, lui dit le colonel, » est-ce que tu n'approuverais pas » notre plan ? — Ce n'est pas cela ; » mais c'est qu'il me rappelle une » époque bien intéressante de ma

» vie. Au surplus, je vous raconterai » mes aventures en route, cela dis- » sipera l'ennui du voyage. »

En sortant de là, je fus prendre congé de maître Grignon, qui me compta mes espèces et me vit partir sans regret, attendu qu'il n'était pas très-émerveillé de mon peu d'aptitude au travail. Pendant ce temps mon frère se procura une chaise et des chevaux de poste, de sorte qu'aussitôt mon retour à l'hôtel, nous montâmes tous trois en voiture et prîmes la route de Normandie.

Dès que nous eûmes dépassé les barrières, le colonel rappela à son ami la promesse qu'il nous avait faite, et le pressa de nous raconter ses aventures, ce qu'il fit de la manière suivante.

CHAPITRE VIII.

HISTOIRE DE COURTANGES.

Je dois le jour au marquis de Courtanges, gentilhomme breton et seigneur d'un village situé près de Rennes. Mon père était le meilleur homme du monde ; mais entiché de sa noblesse, et regardant tout roturier comme infiniment au-dessous de lui. Je suis fils unique de ce noble mortel, qui me destinait à soutenir l'éclat de ma naissance (c'étaient ses expressions), c'est pourquoi il voulut commencer de bonne heure mon éducation, et j'avais à peine sept ans, qu'un professeur, nommé l'abbé Dubois, s'évertuait à me faire entrer

du latin dans la tête. Cet homme étant celui qui me fit voir le jour à à travers les ténèbres dont j'étais environné, il est bon que je vous trace une esquisse de son caractère. Ses mœurs étaient aussi douces que simples, faisant le bien pour le plaisir de le faire, nul n'avait de mérite à ses yeux que par ses qualités personnelles; en un mot, un bon cœur joint à un esprit solide et à des connaissances étendues, faisaient de mon digne précepteur un modèle de vertus difficile à rencontrer.

Il ne tarda pas à découvrir en moi le germe d'un conception facile. Cette découverte le fortifia dans la résolution qu'il avait déjà prise de m'apprendre à mépriser les préjugés dont mon père était imbu. J'avais environ douze ans, lorsque l'occasion se présenta de me donner la première leçon de ses

principes. Un homme de notre village ayant eu le malheur d'être pris, chassant sur les terres du marquis, avait été condamné aux galères; ce malheureux avait un fils que depuis ce funeste événement on désignait par le titre de *fils de galérien*, et qui, comme tel, était rejeté de la société. Cruel effet du préjugé le plus absurde !.....

Il arriva qu'un jour en me promenant dans la campagne avec M. Dubois, nous rencontrâmes le jeune homme dont je viens de vous parler, lequel nous salua avec beaucoup de respect; l'abbé lui rendit le salut; mais s'apercevant que je ne l'imitais pas, il en parut surpris et m'en demanda la raison. — « Ignorez-vous, lui répon» dis-je, que cet homme est le fils » d'un galérien ! — Qu'entends-je, » s'écria-t-il, où avez-vous puisé de

» pareilles maximes ? — Mon père
» lui-même, m'a répété cent fois
» que *la fierté annonçait une âme*
« *noble, et qu'un homme de notre*
» *condition se compromettait toutes*
» *les fois qu'il dépassait la ligne qui le*
» *sépare de cette classe d'hommes nés*
» *pour le servir.* — J'ai pitié de votre
» erreur, reprit cet honnête ecclé-
» siastique, et je désespérerais d'en
» faire revenir tout autre ; mais je
» connais trop votre esprit pour le
» laisser en proie à ces préjugés in-
» ventés par la sottise pour le mal-
» heur de l'humanité ! Ecoutez at-
» tentivement ce que je vais vous dire :
» Lorsque Dieu créa l'homme, il
» n'en fit point de deux espèces
» dont l'une devait être subordon-
» née à l'autre ; mais il n'en fit
» qu'une seule espèce à laquelle il
» donna la conscience pour juge,

» avec la liberté de faire le bien ou
» le mal, se réservant de récom-
» penser l'un et de punir l'autre.

» Sans doute vos aïeux, dont le
» nom est monté à l'immortalité,
» se sont distingués par de belles
» actions, et en suivant l'étroit sentier
» de la vertu ; mais je suppose que
» n'ayant rien fait de méritoire dans
» le cours de votre vie, vous soyez
» appelé au tribunal de l'Eternel en
» même temps que ce jeune homme
» que vous méprisez, et qui aurait
» passé la sienne à être utile à son
» pays, croyez-vous que, bien qu'il
» ne soit que roturier, il ne fut alors
» jugé plus favorablement que vous,
» qui n'auriez de vos ancêtres que
» le nom ? Non, sans doute, vous
» ne croyez pas cela, car vous avez
» trop de bon sens, pour ne pas sen-
» tir que ce serait insulter l'Être-Su-

» prême que de le croire capable
» d'une pareille injustice. Vous le
» voyez, mon ami, il n'y a de véri-
» table noblesse que celle que l'on
» acquiert par ses qualités person-
« nelles, tout le reste est un faux
» clinquant qui ne brille qu'aux
» yeux des hommes qui ne pensent
» point. — Triple bombarde ! inter-
» rompit le colonel, voilà un abbé
» capable de me réconcilier avec
» l'espèce, car il parle au moins aussi
» bien qu'un général de division ;
» mais malgré cela, l'ami, je crois
« que si tu continues tes dissertations
» morales, tu pourras bien nous en-
» dormir avant d'arriver au second
» point. — Patience, reprit Cour-
» tanges, il faut bien que tu saches
» ce que j'étais avant que d'apprendre
» ce que je deviendrai. — Tu as rai-
» son, ainsi continue, et j'écoute.

Je ne puis vous dire, continua le narrateur, quelle impression ce discours fit sur moi ; il me sembla que mon précepteur m'ôtait un bandeau de dessus les yeux : je le priai de revenir souvent sur ce chapitre, et bientôt la noblesse ne me parut qu'un fantôme.

Mon père ne tarda pas à s'apercevoir de ce changement, il voulut savoir de qui je tenais ces principes ; mais je savais trop ce qui en reviendrait à M. Dubois, pour avouer que c'était de lui. Cependant le marquis se douta d'où partait le coup, car quelque temps après il remercia mon honnête gouverneur, voulant, disait-il, achever lui-même mon éducation. Il essaya ensuite de me démontrer ce qu'il appelait *la fausseté de mes principes ;* mais le prestige était détruit, et ce ne fut que par égard que je parus goû-

ter une manière de voir, que dans le fond j'étais loin d'approuver.

Pendant les cinq années qui suivirent cet événement, j'accompagnai mon père dans plusieurs voyages qu'il fit à Paris. Lors du dernier, qui avait pour but de me faire entrer dans les mousquetaires, nous étions encore à six lieues de la capitale, quand l'essieu de notre voiture vint à se rompre, ce qui nous obligea à chercher un asile dans un village que nous aperçûmes à une petite distance de la grande route. En arrivant à ce hameau, une maison d'assez belle apparence s'offrit à nos regards. Mon père s'y étant fait annoncer, le propriétaire vint lui-même à notre rencontre et nous invita à passer la nuit chez lui, attendu que notre voiture ne pouvait être réparée avant le lendemain. Sans doute, dit-il à

mon père, qui avait eu soin de faire annoncer le marquis de Courtanges, ma maison est peu faite pour recevoir des gens de votre condition ; mais soyez persuadé que je mettrai tous mes soins à vous faire passer, le moins désagréablement possible, le temps que vous serez obligés de demeurer ici. En parlant de la sorte, il nous introduisit dans un assez beau salon où nous trouvâmes l'épouse et la fille de cet honnête bourgeois.

Tandis que le marquis épuisait sa rhétorique à complimenter la maîtresse de la maison, j'eus le temps de remarquer la jeune personne, belle comme un ange, et qui semblait assez embarrassée de sa contenance. Doué, comme je l'étais, d'une imagination ardente et d'un cœur sensible, la voir et l'aimer fut l'effet du premier mouvement. Les yeux attachés

sur cette figure céleste, je ne voyais qu'elle : le plus léger sourire, le moindre regard, étaient autant de traits de feu dont l'amour embrasait tout mon être.

Bientôt un souper frugal, mais élégant fut servi, et la jeune personne en fit les honneurs avec une grâce que sa timidité augmentait encore. L'accident qui nous forçait à passer la nuit dans ce charmant asile, fit presque tous les frais de la conversation, à laquelle je ne m'intéressai que lorsque j'entendis parler de celle qui me causait de si douces distractions. Je me félicite, disait notre hôte, de n'avoir point reconduit Elisa à son couvent, ainsi que je devais le faire aujourd'hui ; cela l'eut privée de l'honneur de se trouver en aussi auguste compagnie. Elisa fit un geste d'approbation à ce que son père ve-

nait de dire, et le marquis répondit en homme qui a l'usage du grand monde.

Pour moi, je ne disais rien, car mes idées étaient tellement confuses qu'il eût été impossible de les classer. Quelques instans après le souper, chacun se disposa à se retirer, et un domestique nous conduisit à l'appartement qui nous avait été préparé.

La nuit me parut éternelle, c'est pourquoi le soleil commençait à peine à paraître lorsque je me levai : la matinée était superbe, je descendis dans le jardin, et bientôt j'entendis une voix argentine, qu'accompagnait une guitare ; mon cœur me dit que c'était Elisa, et je me dirigeai de son côté ; mais dès qu'elle m'aperçut elle voulut se retirer. — Ne craignez rien, lui dis-je, et ne me privez pas du plaisir qu'un heu-

reux hasard me procure. — La bienséance ne me permet pas de rester davantage. — Eh bien ! repris-je, en me jetant à ses pieds, partez ; mais emportez l'aveu de l'amour dont vous avez embrâsé mon cœur ! Oui belle Elisa, quelques heures se sont à peine écoulées depuis que j'ai le bonheur de vous connaître ; cependant je vous adore, et je sens qu'aucune puissance ne saurait vous arracher de mon cœur. — Levez-vous, monsieur, on peut de la maison voir tout ce qui se passe ici ; voyez à quoi vous m'exposez..... En parlant ainsi, les roses de la pudeur couvraient son front, ses beaux yeux étaient baissés, et le mouvement d'un sein d'albâtre faisait assez deviner l'état de son cœur... Dieux ! qu'elle était belle !.... Je la pressai de me donner quelqu'espoir, et lui tins tous les pro-

pos d'amour que ma passion m'inspirait ; mais ce fût inutilement. — Mon père, me dit-elle, peut seul disposer de moi : je saurai lui obéir. En parlant ainsi elle s'éloigna comme un trait.

Je ne tardai pas à rentrer. Lorsque j'arrivai, tout le monde était levé, et notre voiture étant réparée, nous attendait à la porte. Je profitai du temps que mon père employait à tourner de grandes phrases pour remercier nos généreux hôtes, et fus à l'antichambre pour avoir quelques renseignemens. Le domestique qui nous avait servis, et que j'avais généreusement payé de ses soins, m'apprit que M. Grécourt, son maître, était un ancien marchand, retiré du commerce avec une fortune honnête ; qu'Elisa était adorée de son père, mais qu'elle n'était pas aimée de madame

Grécourt qui seule avait voix délibérative dans la maison, et que son mari écoutait comme un oracle. — Et pour quelle raison, lui demandai-je, cette marâtre n'aime-t-elle pas sa fille? — Cela est facile à concevoir : madame, quoique vieille, est très-coquette, ainsi que vous avez pu vous en apercevoir; elle craint, et ce n'est pas sans raison, que la présence de sa fille ne lui enlève une partie de ses adorateurs, qui sont assez nombreux, parce qu'ils sont très-bien traités ici; c'est pour cela qu'elle tient cette jeune personne au couvent, et qu'elle ne cache pas l'intention de lui faire embrasser l'état monastique. — Où est situé le couvent d'Elisa? — A Paris, rue de P..., ce sont des bénédictines.

Enchanté de cette nouvelle découverte, je me hâtai de rejoindre le

marquis, et nous reprîmes la route de Paris.

Ces gens sont vraiment fort obligeans, dis-je à mon père. — Cela est vrai, répondit-il; et je suis persuadé que ce M. Grécourt est quelque gentilhomme réduit à une médiocre fortune : il a tout le bon ton de la noblesse; je m'y connais, et ne saurais me tromper sur ce point.

Je n'eus garde de lui apprendre ce que je savais sur l'origine de notre hôte; mais je cherchai à faire tourner à mon avantage la bonne opinion qu'il avait de notre honnête marchand, et me mis à vanter les charmes d'Elisa. Je conviens, répondit le marquis, que cette demoiselle n'est pas sans agrément; mais la fortune de ses parens paraît être si bornée, qu'elle ne saurait prétendre à un parti fort avantageux, et je suis per-

suadé, ajouta-t-il, en me regardant, que mon fils aura des prétentions plus élevées, lorsqu'il sera temps de penser à son établissement.

Voyant que je n'avais rien à gagner de ce côté, j'assurai mon père que je n'attachais aucune importance à la remarque que j'avais faite des charmes d'Elisa. Alors la conversation cessa, et bientôt nous atteignîmes le but de notre voyage.

« Il était temps, dit alors mon frère, » ton voyage commençait à m'im- » patienter furieusement. Mais te » voilà à Paris, et j'espère être bien- » tôt dédommagé ; car il est probable » que tu as pénétré dans le couvent » de ta princesse. J'aime à la folie » les aventures de couvent. — Sans » doute, j'y ai pénétré ; mais cela » n'est peut-être pas aussi gai que » tu l'imagines, c'est ce que tu

» seras bientôt à même de juger. »

Quant à vous, cher lecteur, je vous ai traité comme une coquette traite son amant : si j'avais continué le récit de mes aventures galantes, vous en seriez déjà fatigué ; et l'histoire de Courtanges se est arrivée fort à propos pour faire diversion. Peut-être n'y perdrez-vous rien : c'est ce que j'ignore encore aussi bien que vous ; mais ce que vous saurez bientôt, si vous en avez l'envie.

TAYLOR INST. OXFORD

CHAPITRE IX.

SUITE DES AVENTURES DE COURTANGES.

Deux jours après notre arrivée dans la capitale, je fus engagé dans les mousquetaires, après quoi mon père retourna dans sa terre, à ma grande satisfaction.

Maître de mes actions, je songeai à pénétrer dans le couvent qui renfermait l'objet de tous mes vœux. Cependant il fallait un prétexte pour m'y présenter. Parbleu! me dis-je, ma figure n'est pas encore bien mâle, un costume de femme m'ira à merveille, je me présenterai comme une cousine d'Elisa, et si son cœur parle en ma faveur, elle me recon-

naîtra, et pardonnera la ruse en faveur de l'amour. Aussitôt je me procure tous les effets nécessaires à mon déguisement, et la tête couverte d'un énorme chapeau, j'arrive chez les bénédictines. La jeune pensionnaire ne se fit pas long-temps attendre : elle parut au parloir accompagnée d'une religieuse ; mais à peine m'eut-elle aperçu qu'elle se trouva mal, et tomba dans les bras de sa compagne : celle-ci voulut appeler du secours. Arrêtez ! lui dis-je, je ne suis rien moins que la cousine d'Elisa ; mais un homme qui l'adore. La bénédictine, qui sans doute avait plus d'expérience, ne parut point étonnée, elle fit respirer à la jeune pensionnaire, des sels, qui rendirent à cette dernière l'usage de ses sens. Ah ! monsieur de Courtanges, me dit-elle, en jettant sur moi un regard où

je crus démêler autant de tendresse que d'inquiétude, à quoi m'exposez-vous ? — Ne craignez rien, lui dit la religieuse, j'ai seule été témoin de ce qui vient de se passer. Il faut cependant que je vous gronde pour m'avoir fait un mystère de votre amour ; je croyais vous avoir donné assez de preuves de ma confiance, pour mériter la vôtre ; mais le temps est précieux, continua-t-elle, j'en ai assez vu pour être persuadée que vos cœurs s'entendent ; pourquoi, monsieur, ne fait-il pas les démarches convenables pour obtenir votre main ?

J'appris alors qui j'étais à la sœur Justine (c'était le nom de la religieuse), qui paraissait au plus âgée de vingt-deux ans, et lui avouai que mon père ne consentirait jamais à cette alliance. — Cela étant, reprit-

elle ; mon expérience vous tracera la conduite que chacun de vous doit suivre ; mais cela demande de la réflexion, et cet endroit est peu propre à une longue conférence. Jeune et libre comme vous l'êtes, rien ne vous serait plus facile que de vous faire recevoir parmi les pensionnaires de cette maison : l'habit de notre sexe vous sied si bien ! et alors nous aurons le loisir de dresser un plan qui forcera bien votre père à combler vos vœux.

Enchanté de la proposition de l'officieuse sœur, que le silence d'Elisa approuvait, je me retirai, en l'assurant que dès le lendemain je mettrais ses conseils à profit.

La mère de mon domestique, au moyen d'un peu de toilette pouvait passer pour la mienne, et j'étais persuadé qu'elle ne demanderait pas

mieux que de me rendre ce léger service, dont je la récompenserais généreusement. En effet, le même jour toutes les dispositions furent faites, et le lendemain je fus présenté au couvent sous le nom de Céline de Saint-Amand. Le premier quartier de ma pension fut payé, et ma mère supposée se retira, en promettant de me venir voir tous les jours.

Mon premier soin fut d'instruire Elisa et Justine de ma présence. Contenez-vous, me dit cette dernière en m'appercevant, la moindre imprudence pourrait nous perdre. Voyez, continua-t-elle, en me montrant un long corridor, la cellule d'Elisa est la dernière de toutes celles que vous voyez : j'y serai cette nuit et vous y attendrai; c'est-là, que nous pourrons, sans danger, prendre

les mesures les plus convenables à notre situation.

J'attendis que la cloche de retraite fût sonnée; et lorsque je crus n'avoir rien à craindre, je m'acheminai à tâtons vers l'endroit désigné. Arrivé au bout du corridor, je fus plus embarrassé que jamais : Justine m'avait bien dit que c'était la dernière cellule; mais il y en avait de deux côtés, et elle avait oublié de me dire si c'était à gauche ou à droite. J'entre à tout hasard dans celle de droite, et n'entendant aucun mouvement, je m'approche du lit, en disant bien bas : *dormez-vous?* on ne répondit point; mais deux bras m'enlacèrent en m'attirant doucement sur le lit. Quoiqu'un peu surpris d'une pareille réception, je croyais cependant être près d'Elisa; car toute autre eut été effrayée de mon apparition. Bien-

tôt une bouche vint se coller sur la mienne, et ce fut alors que je commençai à soupçonner un *quiproquo;* quoiqu'il en soit, je résolus de pousser plus loin l'aventure; mais, je commençais à peine à faire sentir qui j'étais à l'inconnue, qu'elle poussa des cris épouvantables en appelant du secours. Surpris qu'un hommage que l'on semblait attendre fût si singulièrement accueilli, je repris lestement le chemin de mon réduit. Cependant aux cris de la sœur, car c'en était une, plusieurs religieuses accoururent avec de la lumière.—Qu'avez-vous donc, sœur Geneviève, pour crier de la sorte? — Ah! mes chères sœurs, le diable, ou un homme, était sur mon lit, et osait attenter à mon honneur! Cela n'est pas possible, reprit l'une d'elles, il n'y a pas d'hommes dans le couvent, et l'on

n'a jamais entendu dire que le diable ait tenté de mordre à la chasteté d'une bénédictine de quarante-cinq ans; je crois, sœur Geneviève, que vous aviez le cochemar. — Le cochemar! s'écria cette dernière, en sautant hors de son lit, je crois, mes sœurs, que voilà des preuves?..... et malgré les quarante-cinq ans dont me gratifie sœur Arsène, je la défie d'en donner de plus complètes..... Après un mûr examen, chacune d'elles convint de l'évidence..... des faits, et se retira en maudissant le caprice de l'esprit malin, qui préférait une fleur fanée, aux boutons de roses dont la communauté était peuplée.

Le lendemain, il ne fut bruit dans le couvent que de l'aventure de la nuit; une vieille sœur converse assurait que pareille chose lui

était arrivée plusieurs fois, et qu'elle avait bien reconnu le diable en sentant un corps tout velu. Tandis que presque toutes les novices soutenaient qu'en pareille occasion le diable était trop fin pour ne pas prendre la forme d'un beau jeune homme. Quelques vieilles sœurs s'étant rangées du parti de la converse, une querelle s'engagea, et l'on convint de s'en rapporter à l'expérience de la révérende mère Barbe, supérieure. La question était délicate; mais enfin il fallait la résoudre, et la bonne mère conclut qu'en pareille circonstance, un corps velu inspirait plus de confiance qu'un imberbe.

Gardez-vous bien de critiquer la futilité de ces détails, charmantes lectrices, ce serait mal reconnaître mon attention à vous entretenir sur un sujet aussi intéressant, et dont

vous pouvez tirer un très-bon parti.

Vers le milieu du jour, Justine sous prétexte de me faire connaître le jardin, m'y conduisit, et me tint le discours suivant :

« Votre erreur de la nuit a failli vous être funeste : je me réjouis de la tournure que cela a pris; mais il serait imprudent que vous restassiez long-temps ici. La chaleur avec laquelle j'ai saisi l'occasion de vous servir, vous a peut-être paru extraordinaire; quelques mots suffiront pour dissiper les soupçons qu'elle a pu faire naître chez vous.

« Je suis fille d'un médecin de Lyon, et j'étais en bas âge, lorsque mon père vint habiter Paris, où il mourut quelques mois après, laissant ma mère héritière de dix mille livres de rentes. Un baron d'assez mince apanage, rechercha et obtint bientôt la

main de la veuve, dont il eut un fils. Dès lors ma présence devint insupportable au baron, et ma mère, à sa sollicitation, m'envoya chez mon grand-père, riche propriétaire des environs de Lyon; j'y restai jusqu'à l'âge de seize ans; à cette époque, ma mère me rappela près d'elle, et m'annonça que la volonté du baron était de me faire prendre le voile dans un couvent, dont il me laissait le choix. Je passerai sous silence mes larmes et mon désespoir; qu'il vous suffise de savoir que j'entrai ici, où, après un noviciat de quelque temps, on m'arracha des vœux que mon cœur n'a jamais approuvés. Je languis depuis quatre ans dans cette retraite : depuis un an l'auteur de tous mes maux a cessé de vivre, et cet événement m'a donné l'espoir de quitter le cloître.

« Je me propose, continua Justine, de vous ménager la facilité d'enlever Elisa, à condition que vous me permettrez de vous suivre, ou plutôt je vous offre un asile chez le bon père qui m'a jadis prodigué ses soins; je suis persuadée qu'il parviendra à faire rompre des vœux qui ne sauraient être agréables à Dieu, et qu'il vous secondera, autant que possible, pour obtenir le consentement de votre père, et hâter votre union avec Elisa ».

Enlever deux femmes à la fois me semblait une action bien hardie. Cependant, j'étais trop avancé pour reculer, et j'acceptai sans hésiter. Le même jour ma prétendue mère vint me voir; je lui dis de me procurer de l'opium pour le lendemain, à l'aide duquel Justine devait endormir la tourière et la portière; et lui recom-

mandai de venir me chercher, en prévenant que je passerais la nuit chez elle.

La vieille exécuta ponctuellement mes ordres : le lendemain à midi la bénédictine avait l'opium, et j'étais chez moi. Je fis argent de tous mes bijoux et des effets inutiles au voyage, et mon domestique eut ordre de m'attendre à onze heures du soir, au coin de la rue où était le monastère, avec une chaise de poste et des chevaux. Mes préparatifs étant terminés, je me rendis à la porte du couvent : déjà depuis deux heures j'y attendais en vain, lorsqu'une voix de femme prononça mon nom à voix basse ; l'obscurité m'empêchant de distinguer la personne qui m'appelait, j'approchai davantage de la porte du monastère, et j'aperçus Justine. « Je suis dans un cruel embarras, me dit-

elle, je me suis facilement procuré le moyen de sortir; mais au moment de quitter sa cellule, Elisa se trouva mal; depuis deux heures elle est evanouie, sans que tout ce que j'ai fait pour lui rendre l'usage de ses sens ait eu le moindre succès. Nous n'avons pas de temps à perdre, continua l'officieuse sœur, suivez-moi ».

Nous traversâmes aussitôt la cour et les corridors du monastère, arrivés à la cellule de ma charmante maîtresse, je l'enlevai dans mes bras, et pris rapidement le chemin de la rue; mais à peine avais-je fait quelques pas qu'Elisa sortit de l'espèce de léthargie où elle était, et poussa un cri aigu qui réveilla plusieurs religieuses: celles-ci sortirent de chez elles, et accoururent dans le corridor. A leur vue, Justine se sauva à toutes jambes; alors les saintes

filles, qui nous prirent pour des revenans, crièrent au secours, et jettèrent l'alarme dans tout le couvent : en un instant je fus entouré d'une légion de sœurs, tandis que d'autres sonnaient le tocsin. Au milieu de ce vacarme, il était assez plaisant de voir ces filles de Dieu, un pied chaussé et l'autre nu, l'une armée d'un goupillon, d'une main m'inondait d'eau bénite, et de l'autre essayait de cacher ses appas ; une autre couverte seulement de sa chemise, récitait, à genoux, les litanies des saints, sans trop s'embarrasser si des yeux profanes s'arrêtaient sur ses globes d'ivoire : celle-ci criait à l'assassin, et celle-là au voleur. Malgré cela, je marchais toujours, et serais sans doute parvenu à sortir du saint lieu sans plus de difficultés, si la mère Barbe n'eût été réveillée en sursaut

par le bruit des cloches. Elle crut d'abord que c'était les matines, et s'habilla à la hâte ; mais le bacchanal dont j'étais l'objet la désabusa bientôt. La révérende n'était pas novice, et au rapport qu'on lui fit de ce qui se passait, elle jugea que quelque loup s'était introduit dans la bergerie. Elle m'atteignit dans la cour, et voyant qu'elle n'avait pas affaire au diable, mais à un jeune homme qui ne paraissait pas fort robuste, cette charitable mère se disposait à me sauter à la gorge, lorsque reculant de deux pas, je mis l'épée à la main, sans pour cela lâcher ma proie, ce qui épouvanta tellement le saint troupeau, que j'arrivai sans le moindre obstacle à l'endroit où m'attendait ma voiture : Justine m'y attendait, et nous quittâmes Paris avec la rapidité de l'éclair.

Cependant le tocsin continuant de sonner, le guet dirigea ses pas de ce côté; c'était précisément le jour du prêt, ces braves gens avaient fait ripaille jusqu'à la nuit, aussi entrèrent-ils bravement dans le couvent, au pas de charge et la baïonnette croisée. Arrivés dans le premier corridor, ils aperçoivent une douzaine de sœurs en chemise; étourdis par les fumées du vin, il n'en fallait pas tant pour éveiller l'aiguillon de la chair; chacun d'eux s'empare d'une bénédictine, l'étend mollement sur le carreau, et sœur Geneviève au milieu d'elles leur disait, mourante de plaisir, dans les bras du caporal : *ah!..... mes..... sœurs..... quel..... co ..... che..... mar..... u... nous..... a.. vons!!!.....*

Comment, entends-je dire de tous côtés, de Courtanges pouvait-il con-

naître ces détails puisqu'il avait quitté Paris? Ma foi, messieurs, si ces aventures vous amusent, vous êtes trop exigeans, et si elles vous ennuient, vous avez grand tort de vous échauffer la bile. Dans tous les cas, veuillez vous rappeler que si j'ai pris l'engagement de dire la vérité, je ne me suis pas chargé de la faire dire à tout le monde; et je vous prie de vous adresser à Courtanges, qui est trop galant homme pour ne pas vous faire raison.

CHAPITRE X.

En cet endroit du récit de Courtanges, mon frère l'interrompit pour l'assurer qu'il commençait à se réveiller. Tudieu! lui dit-il, que ne t'ai-je connu dans ce temps-là! les jolies farces que nous eussions faites ensemble! — Courtanges l'assura qu'il regrettait beaucoup de n'avoir pas été lié plutôt avec un si bon ami; et il continua son histoire.

Déjà nous nous félicitions d'avoir si bien réussi; et de nouveaux malheurs étaient prêts à nous accabler. Il était neuf heures du matin, lorsque nous arrivâmes à Fontainebleau: c'était le jour du Saint-Sacrement, les habitans forcèrent notre postillon

à attendre que la procession fût rentrée, vu qu'elle allait passer près de nous. Justine, qui portait encore l'habit du couvent, se tenait dans le fond de la voiture afin de n'être pas remarquée; mais cette précaution devint inutile, car nos chevaux effrayés par la voix des chantres et le bruit des serpens, s'élancent, malgré les efforts du postillon, au travers du sacré cortége, et y font un ravage épouvantable : en un clin-d'œil le saint troupeau est en fuite, et un grand nombre de dévotes sont culbutées; le cierge d'un enfant de chœur qui se trouvait parmi ces dernières roula sous les jupons de l'une d'elle et y mit le feu, ce qui arracha à cette dernière des cris de possédé. Le curé reconnaissant la voix de sa gouvernante, vole à son secours, et aussitôt le feu se communique à la

soutane : la femme du bailli, tremblante pour son pasteur, veut l'arracher aux flammes et éprouve le même sort. Bientôt l'incendie volant de soutane en jupon, et de jupon en surplis, menace de consumer toute la dévotion de la ville, lorsque plusieurs habitans craignant que le feu n'atteignit les draps dont ils avaient tapissé la façade de leurs maisons, accoururent avec des seaux d'eau, et mirent fin à cette aventure, qui, par ce moyen ne s'acheva pas aussi chaudement qu'on aurait pu l'espérer. Cependant, au milieu de ce désordre, la populace était parvenue à nous arrêter. Surpris de voir une bénédictine en poste, et voulant d'ailleurs, nous faire payer le dommage causé par nos chevaux, ces bonnes gens nous conduisirent à la prison, et le lendemain on s'occupa de notre

procès. Le bailli, charmé de pouvoir se venger de l'accident arrivé au-devant..... du jupon de sa chère moitié, n'épargna rien pour cumuler les charges contre nous, et nous députa un vénérable père de l'ordre de Saint-François, chargé de découvrir si mes deux compagnes étaient des religieuses fugitives, ainsi que le costume de l'une d'elles semblait l'annoncer. Ce bon père employa d'abord la douceur et la persuasion auprès de Justine; mais ne pouvant en obtenir aucun éclaircissement, il revint à moi, me priant de ne lui rien céler. Je lui tournai le dos et le priai, à mon tour, de me laisser en repos. Furieux du peu de succès de sa mission, n'espérez pas, s'écria-t-il, les yeux étincelans de dépit, échapper à la colère divine : tremblez ! le temps approche où Dieu doit vous

punir de lui avoir enlevé des créatures qui ont juré de n'être qu'à lui, et de ne vivre que pour l'adorer. Déjà le glaive de sa vengeance est levé sur votre tête, déjà l'enfer est ouvert pour recevoir l'impie auquel tous les supplices sont réservés. Et vous, misérables, continua-t-il, en s'adressant à mes compagnes, n'espérez plus de miséricorde : une barrière insurmontable est placée entre vous et la grâce du Seigneur, et ma voix, l'interprète de ses volontés, vous donne sa malédiction.....

Je ne sais jusqu'où l'éloquence de l'orateur l'aurait entraîné, car il ne paraissait pas d'humeur à s'arrêter en si beau chemin ; mais n'étant point disposé à en entendre davantage : monsieur le missionnaire, lui dis-je, en l'interrompant, n'espérez pas, vous-même, que ce lan-

gage était capable de nous en imposer. En arrachant ces deux victimes au supplice d'une captivité sans fin, j'ai brisé la barrière qui les empêchait de suivre le sentier de la vertu, et les retenait dans un lieu qui n'est, bien souvent, que l'asile de la stupidité, de la paresse, de la superstition ou du crime. La bienfaisance et la charité sont des vertus qu'enseigne l'Évangile ; répondez : est-ce en mendiant que l'on exerce la bienfaisance? est-ce en envouant des pécheurs à l'exécration de l'univers qu'on exerce la charité? est-ce pratiquer l'humanité que de condamner à une prison perpétuelle, de jeunes infortunées dont tout le crime est l'amour du prochain et de la liberté (1)?

(1) Il existe un poëme intitulé : *le Repentir*, où l'on trouve les vers suivans :

Le saint homme, ne jugeant pas à propos de répliquer, se retira en marmottant entre ses dents quelques paroles que nous n'entendîmes point. Dès qu'il fût parti, Justine, qui supportait notre malheur commun avec une admirable résignation, me dit : « Je vous ai entendu parler avec plaisir : la religion que nous professons est, sans contredit, la plus pure ; mais

---

. . . . . Ces cloîtres stériles,
Où l'homme par excès s'enchaînant à l'erreur,
Sur lui-même replie une oisive fureur :
Loin ces pieux dracons, dont les règles barbares
S'asservissaient des cœurs de tortures avares;
Au nom d'un Dieu jaloux, bannissaient l'amitié,
Proscrivaient la parole et même la pitié.
Pensaient-ils acquérir, par leurs maux volontaires,
Le tyrannique droit d'y soumettre leurs frères ?
Outrageant la nature avec son créateur,
Ces saints défiguraient et l'ouvrage et l'auteur.
Eh ! quoi donc, malheureux ! si ta triste furie,
En écrasant les fleurs du sentier de la vie,
N'y veut voir que la terre où tu dois t'engloutir

comment concilier l'humilité qu'elle commande, avec l'ambition et l'orgueil de ses ministres? la charité que ceux-ci prêchent sans cesse, avec les tourmens qu'ils promettent pour la plus légère faute? Enfin, si je me reporte à l'aurore de cette religion, comment concilierai-je la simplicité des cérémonies et la pauvreté des apôtres qui furent les premiers ministres du Seigneur, avec la somp-

---

Ne peux-tu la creuser que pour t'ensevelir?
Enfoncer dans son sein la bêche déchirante,
Qu'avide d'achever la fosse dévorante?
Creuse. — Mais pour aider au pauvre à se nourrir?
Ce travail est plus sûr pour t'apprendre à mourir.
Si tu vouas tes jours à toutes les misères,
A tes frères, du moins, rends-les donc salutaires;
Rends tes maux généreux : le ciel aime encor plus,
Crois moi, les pleurs séchés, que les pleurs répandus;
Abats ces murs d'airain, et que ta bienfaisance
Compatisse aux douleurs et soigne la souffrance;
Apprends l'art d'éclairer, apprends l'art de guérir,
Aime. . . . . et tu sauras tout. . . . .

tuosité des églises et l'opulence de tous ceux qui y sont attachés ? Ce serait une absurdité de dire qu'il était impossible que les apôtres affichassent une magnificence telle que celle des prélats d'aujourd'hui, car on ne peut contester à Dieu le pouvoir de faire ses apôtres les plus riches potentats du monde; s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il voulait enseigner à ses disciples à mépriser les biens de la terre. Mais s'il en est ainsi, pourquoi les ministres d'aujourd'hui se vendent-ils, pour ainsi dire, au plus offrant enchérisseur ? Par exemple : un curé de campagne s'empressera de quitter son modeste presbytère, pour prendre possession de la cure d'une grande paroisse; sera-ce l'amour de Dieu qui le fera changer ? ne pouvait-il le servir avec autant de ferveur sur un autel de pierre que sur un

autel d'argent? il en est de même d'un grand-vicaire qui veut devenir évêque; d'un évêque qui aspire au chapeau de cardinal; d'un cardinal qui brûle de succéder au pape; et, enfin du pape lui-même, qui, non content des pouvoirs spirituels qui lui sont transmis, s'arroge le droit de commander aux nations, et leur dicte des lois qui ne sont rien moins que compatibles avec la doctrine qu'il professe. Je le répète, la religion chrétienne est à mes yeux la plus belle du monde; mais je ne puis démêler ce fatras de contradictions que l'on y rencontre à chaque instant, et qui sont le tombeau de mes réflexions.

Vous pourriez, ma chère Justine, lui répondis-je, vous adresser à un théologien, et si, par un langage amphigourique, il ne parvient à vous persuader que tout ce que vous trou-

vez contradictoire est absolument dans le même sens, il finira par vous dire que Dieu et l'Eglise condamnent toutes réflexions tendantes à diminuer la foi des fidèles; mais, moi, qui n'ai ni assez d'éloquence pour lutter contre le bon sens, ni assez de lumières pour résoudre votre question, je me contenterai de vous dire que j'admire, comme vous, les beautés du christianisme, sans m'arrêter aux innombrables abus que des gens guidés par l'ambition y ont introduits... Oui!... dit, en se frottant les yeux, mon frère qu'un cahot venait de réveiller, je crois que ce pauvre Courtanges est fou, il nous promet son histoire, et commence par un sermon qui m'ennuie; il nous raconte ensuite quelques farces qui m'amusent, et finit par une dissertation qui m'endort. Quelle diable de méthode as-tu donc suivie?—

Je pense que c'est la bonne : Boileau ne dit-il pas :

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

— A la bonne heure ; mais tu n'as pas fini, et nous sommes bientôt arrivés. — Il me reste fort peu de chose à t'apprendre. Mon domestique, intimidé par les menaces du bailli, avoua tout. Justine et Elisa furent reconduites à leur couvent, et cette dernière reçut, de sa mère, l'ordre de se disposer à prendre le voile, ce qui l'affecta tellement, qu'elle tomba malade, et mourut au bout de quelques semaines. Quant à moi, je restai en prison jusqu'à ce que mon père vint me réclamer ; il me conduisit à sa terre, et m'enferma dans une tourelle du château ; mais je parvins à m'évader, et m'engageai dans un régiment de hussards dont je suis aujourd'hui major. Quelques mois après,

les événemens politiques forcèrent le marquis à chercher un asile chez l'étranger; j'ignore ce qu'il est devenu, et sans la rencontre de ton frère, j'allais retourner dans mon pays natal.

De Courtanges achevait son récit, lorsque nous arrivâmes à Louviers: nous descendîmes dans une auberge d'assez belle apparence, où, après un bon souper, chacun de nous se disposa à prendre un peu de repos, afin de mettre dès le lendemain notre projet à exécution, si le moment était favorable.

Je me dépouillais de mes habits, lorqu'une jeune servante entra dans ma chambre, pour y prendre mes souliers; il me sembla que ses traits ne m'étaient pas inconnus, et en effet, l'ayant regardée attentivement, je reconnus Jeannette, cette jeune

fille qui, quelques mois auparavant, passait si facilement des bras d'un esculape dans ceux d'un jardinier. — « C'est toi, ma petite Jeannette ? tu as donc quitté la pension ? » — Oui, Monsieur. — Et que sont » devenus le cher docteur, le fils du » jardinier, et certain jeune homme » qui n'a passé qu'une nuit près de » toi ? — Oh ! Monsieur, je suis mariée. — Tant mieux. — Et maintenant je suis sage. — Tant pis. — » Mais, pour ce qui est du jeune » homme dont vous parlez, il y a » long-temps que je sais à quoi m'en » tenir sur son compte ; dès que mademoiselle votre sœur eût appris » que vous n'aviez pas reparu à votre » pension, elle me confia la moitié » de votre aventure, pour m'engager » à prendre des informations, afin de » découvrir votre retraite, et vous

» pensez bien que je devinai le reste
» de l'affaire.... mais, quelques jours
» après, je changeai de condition, et
» n'entendis plus parler de cela. —
» Et en faveur de la reconnaissance,
» tu veux bien que je t'embrasse....
» et que je t'offre la moitié de mon
» lit? — Vous oubliez que je suis ma-
» riée?.... — Cela ne veut rien dire.
» — Que je suis sage. — Tu le seras
» après tant que tu voudras... — Mon
» Dieu! si mon mari venait.... —
» Que fait donc ton mari? — C'est le
» cuisinier de l'auberge. — En ce cas
» il n'a pas besoin ici; dans une heure
» tu iras le retrouver, tu le caresseras,
» et il sera trop heureux que tu l'aies
» fait c... — Mon Dieu! monsieur
» Farville, comme vous arrangez tout
» cela! seriez-vous content si vous
» étiez marié et que votre femme vous
» fit.... — Je ne lui en voudrais pas,

» si elle était adroite, car alors je » ne m'apercevrais de rien.—A la » bonne heure ; mais vous promettez » de ne pas me garder plus d'une » heure ? autrement mon mari pour- » rait bien s'apercevoir de quelque » chose.—Je lui promis et bientôt au- » cun voile incommode ne s'opposa » à mes désirs..... » Cruel affront !... pourrait-on croire que ce Farville qui récemment donna tant de preuves de valeur, auquel une comtesse, une soubrette et la femme d'un notaire suffisaient à peine..... pourrait-on croire enfin que celui auquel l'amour fit escalader des murailles, braver la colère des mères et des maris, ne trouvât au moment d'un combat amoureux, qu'une arme incapable de porter le moindre ombrage à la tête d'un mari !.... En vain la complaisante Jeannette fit-elle tous ses

efforts, pour donner au cuisinier un titre de plus; il me fut impossible de triompher du démon invisible qui glaçait mes sens. Enfin, épuisé des sollicitations de ma belle, je m'endormis dans ses bras, comptant bien au réveil lui faire grandement raison d'une conduite aussi étrange, et elle m'imita, espérant satisfaction.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet état; mais je fus réveillé par les juremens et les exclamations d'un homme ivre, qu'à son accoutrement je reconnus pour le cuisinier. Surpris de l'absence prolongée de sa chère moitié, il l'avait cherchée par toute la maison, et venait de la trouver dans mon lit, d'où il l'invitait à sortir, d'une manière peu courtoise. Craignant qu'il ne maltraitât sa femme, qui, grâce à mon peu de dispositions, ne l'avait pas coiffé, je m'élançai sur

lui, et voulus le mettre dehors : à ce bruit, au fracas des meubles, le colonel et Courtanges, qui couchaient dans la chambre voisine, accoururent; ils entrèrent si précipitamment, que la chandelle placée près de la porte s'éteignit ; cependant mon frère s'approcha, et le premier objet qui lui tomba sous la main, fut Jeannette, tremblante de frayeur et ses hardes sous le bras ; son premier soin, en sentant des formes dignes d'un meilleur traitement que celui qu'elles avaient éprouvé de ma part, fut de porter *l'innocente* dans son lit, après quoi il s'empressa de revenir avec une lumière et demanda au butor de mari l'explication de sa conduite : celui-ci prétendit qu'il avait trouvé sa femme couchée avec moi; je niai le fait, les apparences étaient en ma faveur ; nous finîmes par persuader au pauvre diable, dont

les fumées du vin commençaient à moins troubler la visière, qu'il s'était trompé. Il se retira en nous accablant d'excuses.

La tranquillité étant rétablie, et croyant Jeannette descendue, je me recouchai : il y avait, au plus, vingt minutes que j'étais au lit, lorsque j'entendis marcher doucement quelqu'un qui s'arrêta à la porte de ma chambre. Ne doutant pas que Jeannette ne vînt finir une séance que son sot mari avait interrompue, je courus ouvrir; mais aussitôt le cuisinier, car c'était lui qui, n'ayant pu trouver sa femme, venait faire sentinelle, me saisit par un bras, tandis que de l'autre je lui appliquai un soufflet qui pensa l'étendre à dix pas de là. A ces manières qui n'avaient rien de féminin, le bonhomme reconnut sa méprise et s'enfuit une

seconde fois. Je ne pouvais m'imaginer quelle raison l'avait engagé à venir se placer là, car j'étais loin de penser que sa vertueuse moitié partageât la couche de mon frère qui, probablement, acquitta ma dette, en doublant nôtre fraternité. Cependant le mystère ne tarda pas à s'éclaircir; la porte du colonel s'ouvrit doucement, et une voix qui dit assez bas: *que dira mon mari?* me donna le mot de l'énigme. Pauvre enfant! voyez les caprices du destin! Il faisait sombre; le trouble où elle était l'empêcha de s'orienter, et elle entra chez Courtanges, croyant prendre le chemin de l'escalier. Celui-ci crut à son tour qu'elle venait réclamer son assistance, poussa le verrou, et agit..... sans plus d'explication. Alors Jeannette dit d'une voix mourante: *s'il l'est... deux fois...*

c'est bien sa faute : s'il m'eût laissée où j'étais, il ne le serait peut-être pas une.... Elle ne put en dire davantage ; mais lorsqu'elle eut recouvré la parole, elle avoua au major qu'elle n'osait sortir de peur de rencontrer le cuisinier qui, bien certainement, faisait faction dans l'escalier. Courtanges s'offrit pour reconnaître la position de l'ennemi, et ayant endossé sa houppelande il descendit brusquement. Le *bon époux*, qui effectivement était appuyé sur la rampe, se range pour éviter le choc ; le pied lui manque et il roule jusqu'au bas de l'escalier. La sensible Jeannette, profitant de cet accident, gagna rapidement la cuisine, où son cher mari, c... deux fois, trois fois battu, et maudissant sa jalousie, fut très-content de la retrouver pour panser les bosses qu'il s'était faites à la tête.

CHAPITRE XI.

Pour peu que je vous intéresse, et que vous ayez de mémoire, vous vous rappellerez, cher lecteur, dans quelle triste situation vous m'avez laissé ; et de leur côté, mes charmantes lectrices me pardonneront d'autant plus facilement cet outrage au beau sexe, qu'il est le seul dont je me rendis jamais coupable, que depuis j'ai bien des fois expié cette légère faute, et qu'enfin, si elles refusaient de me croire, je pourrais encore leur offrir des preuves patentes de réhabilitation.....

J'avais donc recouvré ma valeur ; mais elle me fut inutile, car Jeannette avait été trop amplement dédommagée pour me demander satisfaction,

ce qui fut cause que la nuit se passa beaucoup plus tranquillement que ne me le faisait désirer mon prompt retour à la *santé*.

A peine Phébus avait, à coups de fouet, chassé une partie des étoiles qui s'opposaient au passage de son char (1), que le sommeil ne pouvant appesantir ma paupière, je descendis dans la cour de l'auberge, afin d'amortir, par la fraîcheur du matin, le feu de mon imagination.

Je m'y promenais, en réfléchissant au sujet de mon voyage et aux suites

(1) Je suis persuadé que personne ne s'avisera de me contester la propriété de cette figure. Si j'avais mis les rayons du soleil dans la main d'Apollon, on m'eût accusé d'avoir pillé mille auteurs, comme ceux-ci ont été accusés d'en avoir volé dix mille, etc..... D'où l'on doit conclure que c'est un grand avantage que de ne ressembler à personne.

qu'il pourrait avoir, lorsque j'entendis les vociférations de deux hommes qui ne paraissaient pas éloignés de moi : je me retourne et aperçois deux voituriers armés chacun d'un bâton dont ils se chargeaient avec une égale fureur ; m'étant approché d'eux, je parvins à faire cesser le combat, et m'informai du sujet de la querelle. — « Monsieur, me dit l'un d'eux, » nous sommes amis et parfaitement » d'accord. — Cela est difficile à » croire. — Rien n'est pourtant plus » vrai, et vous allez cesser d'être » étonné : nous revenons de Paris, » et n'en étions éloignés que de » quelques lieues, lorsqu'une jeune » poulette, qui faisait route à pied, » demanda à monter sur l'une de » nos voitures, ce qui lui fut ac- » cordé. Nous voulûmes bientôt char- » mer l'ennui du voyage ; mais hier,

» la belle enfant déclara que le plus
» courageux la posséderait jusqu'à
» Caen, où elle va retrouver un amant
» chéri : voilà ce qui nous contraint
» à nous battre ; et si vous le trouvez
» bon, vous allez être témoin du
» triomphe ou de la chute de l'un
» ou de l'autre. — Je vais au con-
» traire vous proposer un accommo-
» dement qui, j'en suis persuadé,
» vous conviendra à tous deux : la
» belle, dites-vous, s'offre pour ré-
» compense au plus courageux ; mais
» elle n'a pas dit à quelle épreuve
» elle prétendait mettre votre cou-
» rage, et je doute fort qu'elle ait
» voulu parler de coups de bâtons :
» il est plus raisonnable de croire
» qu'elle s'abandonnera à celui de
» vous qui lui prouvera son amour
» avec plus de vigueur. — *Vivat !*
» s'écrièrent-ils ensemble, voilà ce

» qui s'appelle raisonner ! » Aussitôt l'un d'eux nous quitta, et revint en un clin-d'œil, tenant sous le bras cette nouvelle pomme de discorde. Quel fut mon étonnement en reconnaissant Lucie ! cette déité qu'un grenadier aidait jadis à faire mon lit. Dès qu'elle m'eût reconnu, elle me sauta au cou, m'assura qu'elle n'avait agi ainsi avec ces lourdauds que pour éluder leurs poursuites, et me pria de l'en débarrasser. Dans l'état où je me trouvais par suite de ma reconnaissance avec Jeannette, je me félicitai de cette rencontre, et voulus emmener Lucie dans ma chambre. Cependant si les deux champions avaient approuvé le conseil que je leur avais donné, ils furent loin d'approuver ma conduite : celui qui avait été chercher la princesse, la prit dans ses bras, l'étendit sur l'herbe et se

mit en devoir de lui prouver sa valeur; Lucie réclama ma protection. Je voulus la défendre; mais le second me saisit à bras-le-corps, et me força à me défendre. Nos forces étaient à peu près égales; ma vivacité aurait pu me donner beaucoup d'avantage sur mon adversaire, si une pierre ayant roulé sous mon pied ne m'eût fait perdre l'équilibre. J'entraînai mon adversaire dans ma chute et lui fis prendre le dessous; il se débattit: le terrain était en pente, et nous roulâmes sur les deux autres combattans; la pente devenant plus rapide, ceux-ci roulèrent à leur tour, et nous arrivâmes de compagnie dans la mare qui servait à abreuver les bestiaux. Cependant, aux cris de Lucie, plusieurs voyageurs mirent le nez aux fenêtres. De ce nombre était Courtanges et le colonel. Ce dernier courut à ma

chambre, afin de me faire jouir du spectacle; mais ne me trouvant pas, il se douta que j'étais un des acteurs de cette scène; il descendit et me reconnut au milieu de la fange; m'ayant tendu la main pour m'aider à en sortir, nous la saisîmes tous quatre, et notre poids l'entraîna parmi nous. Courtanges, qui fut témoin de ce nouvel événement, s'empressa de nous secourir : il s'approcha et eut le même sort que mon frère. Tandis que nous faisions tous nos efforts pour nous tirer de la vase, que le colonel jurait de son mieux et que les spectateurs riaient de tout leur cœur, une douzaine d'anciens compagnons de saint Antoine se dirigèrent vers la mare, où ils entrèrent sans façons : aussitôt chacun de nous en prit un par la queue, et parvint ainsi à se dégager de la boue dans laquelle nous étions en-

foncés jusqu'à la ceinture. Dès que nous eûmes gagné terre, mon frère fit mettre de l'eau dans un grand cuvier où chacun se lava à son tour. Après quoi les voituriers, que le bain bourbeux avait fait rentrer en eux-mêmes, me laissèrent tranquille possesseur de Lucie, avec laquelle je gagnai promptement ma chambre, pour éluder les questions de Courtanges et du colonel. Là, elle m'apprit que le grenadier avec lequel je l'avais surprise en flagrant délit, tenait garnison à Caen où elle allait le rejoindre. J'appris en outre qu'il était son amant depuis long-temps, et que, malgré l'intention qu'elle avait eue de m'être fidèle, elle n'avait pu lui refuser des faveurs qu'il avait obtenues bien avant moi; enfin, elle m'embrassa, pleura.... Les femmes pleurent si facilement! et nous don-

nons dans ce vieux piége avec tant de bonhommie !... J'employai tout pour la consoler, et elle reprit la route de Caen, fort satisfaite de mes consolations et de ma générosité. Après avoir réglé cette affaire, je descendis et trouvai le colonel qui m'attendait pour déjeûner, et auquel il fallut raconter une partie de ce qui s'était passé entre moi et Lucie. Pendant le repas, on tint conseil sur les moyens à employer afin d'atteindre promptement le but de notre voyage : il fut décidé que mon frère se rendrait à la pension et se concerterait avec Eléonore et Courtanges ; que la nuit suivante, au moyen d'une échelle qu'il serait facile de se procurer, le mur serait escaladé, Constance enlevée, et la route de la capitale reprise sur-le-champ.

Ma jeune amie fut d'autant plus

flattée de ces dispositions, qu'il lui était impossible de cacher davantage son état; elle convint de se trouver dans le jardin à minuit, accompagnée seulement de ma sœur, et le colonel vint nous rendre compte de ce premier succès. Le reste de la journée se passa en préparatifs. Sur le soir, Courtanges proposa du punch, afin d'attendre patiemment l'heure convenue : le premier bowl fut vidé à la santé de ma belle maîtresse; un second, à la santé du poupon dont j'étais père; un troisième disparut au succès de notre entreprise; et le quatrième était à moitié vide, lorsque mon frère s'endormit sur la table. Cependant minuit sonna, et Courtanges le réveilla en disant : *aux armes, colonel!* Celui-ci, dont la fumée du punch troublait le cerveau, crut être en présence de l'ennemi :

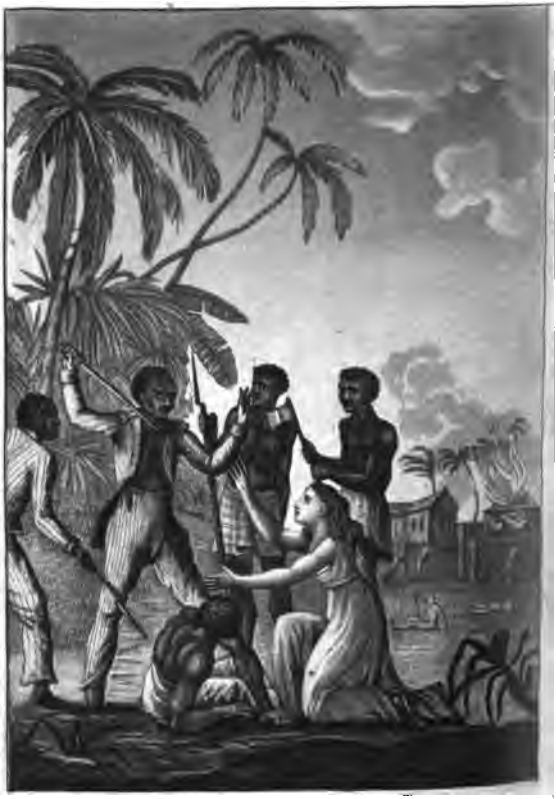
la gaîne d'un couteau de cuisine se trouvant sur la table, il la prit pour son épée, et l'ayant passée dans la ceinture de sa culotte, il s'élança dans la rue en criant : *en avant !* Courtanges et moi le suivîmes, l'un armé d'une lanterne et l'autre d'une échelle de corde munie de crampons, que nous avions fabriquée. Arrivés devant le mur, je lance les grappins ; mon frère, croyant monter à l'assaut, gagne le premier le faîte de la muraille qu'il enfourche, en criant de nouveau : *en avant !* Nous le suivions de près : l'échelle fut retournée, et en quelques secondes nous fûmes dans le jardin. Cependant le colonel ne cessant de crier : *sur la gauche, en bataille ! croisez vos baïonnettes !* finit par éveiller une partie des locataires ; les croisées furent bientôt garnies de bonnets blancs, ce qui

commença à dégriser le batailleur. Pendant tout ce tapage, je m'étais emparé de Constance, qui prit avec Courtanges le chemin de Paris, promettant de nous attendre à la première poste; et je revenais presser le colonel de sortir du jardin, lorsque les voisins, attirés par les cris des femmes, enfoncèrent la porte et tombèrent sur lui; armé de la gaîne qu'il portait à la ceinture, il se mit en garde; pendant ce temps, je fis le tour, m'emparai d'un échalas, et tombai sur les derrières des assaillans : *sauve qui peut!* s'écrièrent-ils, *nous sommes cernés*; et aussitôt ils nous laissèrent maîtres du champ de bataille, que nous évacuâmes à notre tour le plus promptement possible.

FIN DU PREMIER VOLUME.

FARVILLE.

DE L'IMPRIMERIE DE LEFEBVRE,
RUE DE BOURBON, N°. 11.



Epargnez ses jours, s'écrie-t-elle, et ma main est à vous !.

FARVILLE

OU

BLANC, NOIR

ET

COULEUR DE ROSE.

PAR Mr. RAB***.

Amour ! amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu prudence.
LAFONTAINE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LOCARD et DAVI, Libraires, quai des Augustins, no. 3, à la descente du Pont Saint-Michel.

1819.

FARVILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Comment ! va s'écrier le lecteur ; en fermant le précédent volume, encore un enlèvement ? — Eh ! monsieur, lui répondrai-je, qu'y a-t-il là de surprenant ? Une femme est quelque chose de si léger !... Oui, mesdames, dussiez-vous me haïr, vous êtes légères ; je le répète, et très-légères même... Mais pourquoi vous fâcher ? Cette légèreté n'est-elle pas une grâce de plus ? Eh ! ignorez vous que tel qui vous la reproche, est dix fois plus volage que vous ?... Ainsi, vous me pardonnez ?..... Et je continue.

Le colonel étant entièrement déguisé, nous prîmes en toute hâte la

route de Paris, espérant trouver nos compagnons de voyage à la première poste; mais nous fûmes très-surpris d'apprendre qu'ils ne s'étaient arrêtés que pour changer de chevaux. Cependant cela ne nous inquiéta pas beaucoup : Courtanges avait pu craindre d'être poursuivi, et il était probable que nous le trouverions à l'hôtel où il logeait avec mon frère. Je demandai des chevaux, afin de suivre de près Constance, que chaque instant me rendait plus chère, et que je brûlais de serrer sur mon cœur. Néanmoins, en approchant de la capitale, je sentais ma sécurité s'évanouir, pour faire place aux plus noirs pressentimens : pourquoi, me disais-je, Courtanges ne nous a-t-il pas informés, par un billet, des raisons qui l'avaient déterminé à poursuivre sa route sans nous attendre? Etions-nous bien sûrs,

d'ailleurs, de la fidélité de cet ami?... Au milieu de ces réflexions que je n'osais communiquer à mon frère, nous arrivons à l'hôtel d'Avranches : je vole chez le concierge..... On n'a pas vu Courtanges ? J'interroge le maître d'hôtel, les valets, tous les voyageurs; personne ne sait ce que je veux dire, il n'a pas reparu depuis notre départ... Cette nouvelle m'atféra... Dans mon désespoir, j'accusais de mon malheur, mon frère, le ciel, et l'univers : je jurai de ne prendre aucun repos avant d'avoir découvert ce perfide ami, avant de lui avoir arraché le cœur ; et je quittai l'hôtel en l'accablant d'imprécations... Homme injuste !... La perte d'une maîtresse me mettait au désespoir, et je n'avais pas craint d'enlever une fille chérie à son père, de la ravir peut-être pour toujours aux embrassemens d'une mère

adorée... Tel est l'homme, il voudrait que chacun compatit à son malheur, et il refuse une larme à un plus malheureux que lui !...

Pendant plusieurs jours je parcourus les [illegible] spectacles, les cafés, les hôtels garnis; toutes mes recherches furent infructueuses. Je ne savais à quel parti m'arrêter, lorsque le colonel reçut l'ordre de rejoindre son régiment à Nancy. On entrait en campagne, l'occasion était des plus favorables; j'offris à mon frère de servir comme sous-officier dans son régiment, il accepta ma proposition avec joie. Plus d'un motif m'avait déterminé: Courtanges était militaire, et il ne m'était pas impossible de rencontrer ce lâche suborneur.

Nos préparatifs furent bientôt faits: au bout de huit jours j'endossai l'uniforme et reçus les galons de fourrier.

J'eus à peine le temps d'apprendre l'exercice, et nous rejoignîmes la grande armée. J'étais devenu sombre, et ne m'occupais que de la nouvelle carrière que j'avais embrassée. Je vis l'ennemi pour la première fois à la prise de Ratisbonne : les coups de feu m'intimidèrent d'abord ; mais bientôt, animé par la fumée de la poudre et les cris de victoire de nos soldats, mon courage s'enflamme ; je quitte les rangs, m'élance au milieu d'un bataillon ennemi, brûle la cervelle du porte-drapeau, et m'étant emparé de l'étendard, je retourne sur mes pas ; mais l'ennemi étonné d'abord de mon intrépidité, avait eu le temps de revenir de sa stupeur : je me trouvai enveloppé, cinquante baïonnettes étaient dirigées sur ma poitrine.... Encore une seconde, et Farville avait vécu... Soudain un escadron de hus-

sards tombe à bras raccourci sur le bataillon autrichien, l'enfonce de toutes parts; pendant cette action, je reçus un coup de feu dans la poitrine et perdis connaissance; un officier de hussards me relève avec le drapeau, que je n'avais point quitté, m'attache derrière lui avec son mouchoir, et me conduit à mon régiment où je fus reçu aux acclamations de tous mes camarades; l'un deux, m'ayant fait avaler un peu d'eau-de-vie, je repris connaissance, et ouvris les yeux... Dieux! quelle surprise! ce commandant de hussards à qui je devois la vie, et qui me l'avait sauvée en me couvrant de gloire, était le même qui, trois mois auparavant m'avait si cruellement enlevé tout ce qui pouvait m'y attacher. Sa surprise égala la mienne; mais ce n'était ni le temps ni le lieu de s'expliquer. Courtanges me prit la main;

de soir, me dit-il, nous serons maîtres de la place, c'est là que nous nous verrons.

Cependant ma blessure n'était pas dangereuse, la balle ayant glissé sur les côtes : je fis bander la plaie, et repris ma place dans les rangs.

Sur la fin de la journée, nous entrâmes dans la ville, et je fis part à mon frère de la rencontre que j'avais faite ; il avait été témoin de l'action éclatante qui m'avait attiré les éloges de tout le régiment ; mais il ignorait encore à qui je devais la vie. Il eut peine à revenir de son étonnement, et me promit de s'informer de l'endroit où était le régiment de hussards. Le lendemain nous apprîmes qu'il était dans la ville ; mais Courtanges avait disparu. Voulant nous assurer s'il était mort, nous nous rendîmes sur le champ de bataille ; après un ins-

tant de recherches, j'aperçus une jeune femme essayant de rappeler à la vie un officier que je reconnus bientôt pour le major. J'approche; la jeune femme lève la tête.... Que vois-je ! Constance prodiguant les soins les plus touchans à son ravisseur ! Le malheureux avait les deux jambes emportées : à cet aspect j'oublie tout ressentiment, et appelle le colonel afin de m'aider à transporter son ancien ami à la ville ; mais celui-ci, ouvrant les yeux, nous fit signe d'écouter : « Je puis donc mourir » content, nous dit-il d'une voix » faible, car je vous crois assez généreux pour me pardonner le crime... » qui m'a souillé : j'ai oublié et l'amitié qui nous liait, et l'honneur qui » devait me faire vaincre une passion » coupable : dès que je fus seul avec » Constance, l'amour s'empara de

» mon cœur en égarant ma raison : » en vain je me représentai la perte » de mon meilleur ami, et le déses- » poir de son jeune frère, la violence » de mon amour me faisait tou- » jours repousser bien loin ces ré- » flexions terribles.

» Arrivés à la première poste je » persuadai à ma jeune compagne » que nous étions poursuivis : nous » continuâmes notre route ; en arri- » vant à Paris, je louai un modeste » appartement dans un quatier des » moins fréquentés, je fis croire à » Constance que c'était dans cet en- » droit que vous deviez nous rejoin- » dre, et quelques jours après je fabri- » quai une lettre que je lui montrai, » et dans laquelle vous me mandiez, » qu'après de sages réflexions, vous » étiez décidé à la reconduire dans » sa pension, afin d'éviter les pour-

» suites de sa famille. Votre chan-
» gement, bien plus que la crainte
» de ses parens, la rendirent dange-
» reusement malade : je n'épargnai
» rien pour la sauver : bien des fois
» je pris la résolution de lui avouer
» mon crime ; mais l'amour était
» là, et au moment de parler, ma
» langue se glaçait, et la parole expi-
» rait sur mes lèvres. Cependant,
» peu à peu la santé de votre amie
» se rétablit. Je profitai de la mélan-
» colie qui succéda à la convales-
» cence, pour tâcher de jeter dans
» son cœur, les germes de l'amour
» qui me tyrannisait ; toutes mes
» tentatives furent inutiles, vous
» étiez sans cesse présent à sa mé-
» moire, et rien ne put vous enle-
» ver son amour. Cependant je
» n'avais pas perdu tout espoir, lors-
« que je reçus l'ordre de rejoindre

» l'armée. Constance, me regardant
» comme son protecteur, se décida à
» me suivre, plutôt que de retourner
» dans sa famille. Elle apprit ce ma-
» tin que je n'avais pas reparu au
» régiment, et elle vint me cher-
» cher ici, au moment où j'allais
» rendre le dernier soupir..... Mais
» je le répète, je puis mourir con-
» tent puisque je vous la rends digne
» de votre amour, et que j'emporte-
» rai dans ma tombe le pardon et
» peut-être les regrets de mes meil-
» leurs amis. »

Tandis qu'il parlait, je serrais Constance sur mon cœur, et de douces larmes inondaient son beau visage. Lorsqu'il eut fini, mon frère l'embrassa en pleurant, je lui serrai la main, et il expira. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, nous retournâmes à la ville où je cherchai

un logement commode pour ma Constance.

Cependant mon intrépidité était connue de toute la division; le général m'en fit des éloges à la tête du régiment, et me promit un avancement rapide; mais Charles VII s'inquiétait-il des victoires des Anglais, lorsqu'il était dans les bras de son Agnès, et qu'était pour moi la gloire du héros, lorsque je venais de retrouver tout ce qui pouvait m'attacher à la vie! J'obtins facilement la permission de retourner dans mes foyers, et ramenai Constance à Paris. Quelques jours après notre arrivée, je fus père d'un fils qu'elle allaita elle-même, et dans les traits duquel elle se plaisait à reconnaître son amant... J'étais ivre de bonheur!..... Les bontés de la comtesse, sans nous donner une grande aisance, nous mettaient

à l'abri du besoin. Néanmoins il manquait encore quelque chose à notre félicité : Constance n'était que ma maîtresse, et cette pensée l'affligeait. Nous résolûmes d'écrire à nos familles, de leur avouer tout, et de solliciter, avec notre pardon, la permission de nous unir. Le père de ma jeune amie, riche négociant du Hâvre, nommé Dumont, n'eut pas plutôt appris que sa fille était à Paris, qu'il vola dans ses bras ; après l'avoir serrée sur son cœur, il voulut gronder ; mais je lui présentai son petit-fils : il le caressa, pleura et pardonna tout. Mon père arriva presque en même temps : les mêmes causes produisirent le même effet, les conventions furent bientôt réglés, et quelques jours après M. Dumont me donna la main de sa fille avec deux mille livres de rente. Les noces se firent sans éclat ;

que sont les plaisirs bruyans pour deux cœurs qui se suffisent? — Bien, » monsieur l'orateur, mais il me » semble que voilà un chapitre qui » n'est pas tout-à-fait aussi joyeux que » vous sembliez nous le promettre. — » Cela est possible ; mais je vous dis » la vérité.... — La vérité.... la » vérité.... la vérité.... et que m'im- » porte de connaître les détails de » vos amours, pouvu que vous m'en- » treteniez d'aventures joyeuses, » comme vous l'annoncez! — Il m'im- » porte à moi que vous sachiez que » je fus brave autant qu'amoureux. » Rien d'ailleurs ne vous forçait à » lire ce chapitre, que vous pouviez » passer aussi bien que le suivant.

CHAPITRE II.

Les premiers mois de notre ménage furent enchanteurs ; nous passions une une grande partie des jours près du berceau de notre Eugène, et les nuits..... Oh ! les nuits..... qu'elles étaient délicieuses !... Cependant, ainsi que ledit un vieux proverbe du bon pays qui m'a vu naître : *les violons ne sont pas toujours derrière la porte*. Nous commençâmes peu à peu à trouver notre retraite monotone ; nous visitâmes les spectacles, et fûmes bientôt répandus dans de nombreuses sociétés. Je me liai particulièrement avec un jeune avocat nommé Rainville ; nos situations avaient beaucoup de rapport : comme moi il était nouvel-

lement marié, et sa femme jeune, vive et jolie, ne suffisait plus pour remplir les momens qui n'étaient pas consacrés aux affaires du palais. Ces rapprochemens nous rendirent bientôt intimes; j'étais sans cesse chez Rainville, et je le trouvais souvent chez moi. Loin de craindre ses fréquentes visites, j'étais charmé qu'il passât près de Constance des momens que (j'étais forcé de me l'avouer), je passais plus agréablement près de sa jeune épouse; j'étais si jeune!... Elle était si sensible!... Nous étions amans sans nous en douter,... Cette situation ne dura pas long-temps : j'aimais, j'osai le dire, et la plus douce intimité couronna mon amour,.. Dès-lors je ne quittai presque plus cette maison. Constance, la tendre Constance, me reprocha ce changement; je crus lui imposer silence en parlant des fréquentes visites

de Rainville ; elle pleura, et le lendemain sa porte fut défendue au jeune avocat : elle s'occupa uniquement de son fils, et j'employai tous mes soins à plaire à ma nouvelle conquête. Cependant Rainville commença à trouver mes visites trop longues, et s'en plaignit à son épouse ; celle-ci offensée qu'un mari osât censurer sa conduite, lui répondit avec aigreur, le menaça de retourner dans sa famille, et le lendemain elle me fit la proposition de quitter la France avec moi : je balançai quelque temps ; mais j'étais amoureux, et n'avais pas dix-huit ans !..... On convint du jour, je pris tout l'argent qui était à ma disposition ; madame Rainville s'empara de tous les bijoux qu'elle possédait, et nous prîmes, en poste, la route d'Italie. En passant à Lyon, il nous prit fantaisie d'y séjourner

quelque temps. Un soir, en sortant du spectacle, je me sens frapper sur l'épaule, je me retourne et fus fort surpris de reconnaître Saint-Ange; il m'apprit que depuis quelques mois il était engagé au théâtre de cette ville, demanda mon adresse et promit de me voir le lendemain. Il vint effectivement un peu après l'heure du dîner, et ne nous quitta que pour aller au théâtre. Le jour suivant même visite; madame Rainville parut enchantée de l'esprit et de la grâce de mon ami, et l'invita à nous visiter souvent. Il me fut bientôt aisé de m'apercevoir du refroidissement de ma maîtresse; chaque soir madame voulait être conduite au spectacle; le voyage en Italie était reculé de jour en jour; on alla même jusqu'à me parler de Constance et de mon fils. Je résolus dès lors d'aban-

donner cette femme sans pudeur; mais je voulais auparavant me venger de son infidélité. Je la quittai un jour sous prétexte d'une partie de campagne, et me mis en embuscade dans un café voisin. Saint-Ange ne se fit pas attendre long-temps ; je le vis entrer dans l'hôtel que j'habitais. Quelques heures après je les vis prendre ensemble le chemin du théâtre : je quittai mon poste afin de les suivre; madame prit une loge d'avant-scène, et je me plaçai à l'orchestre. J'étais si près d'elle qu'il m'était très-facile de distinguer Saint-Ange auprès de la belle, et dans une posture un peu équivoque. L'assemblée était nombreuse, je jugeai le moment favorable : un coup d'un jonc que je portais fit baisser la grille, et offrit l'heureux couple aux yeux des spectateurs. Aussitôt des *bravo !* partirent de

toutes les bouches. Saint-Ange oubliant notre ancienne amitié, saute dans l'orchestre, et se jette sur moi en désespéré ; il était maigre et fluet, je le prends par la ceinture et le lance au milieu des musiciens ; sa chute écrasa deux violons et une basse. Les croque-notes effrayés d'abord, mais furieux en apercevant le dégât, s'emparent de notre homme et le jettent sur la scène, d'où il roula dans le trou du souffleur. Au même instant la toile se lève. On donnait la première représentation d'un vaudeville : un acteur se présente pour chanter le couplet d'annonce ; les musiciens, encore tout fourvoyés, ne savent où ils en sont : tandis que le souffleur crie à l'assassin ! L'un accompagne en *ré* majeur ; et l'autre en *mi* bémol. Celui-ci commence une ouverture ; celui-là un

ir d'opéra; l'acteur reste court, et e rideau tombe au bruit des sifflets. Cependant l'auteur, désespéré de ce contre-temps, se présente sur la scène pour haranguer le public; dans la chaleur du discours, sa perruque perd l'équilibre, quitte son chef pelé, et tombe sur les quinquets; le feu se communique au rideau avec rapidité. En un instant l'incendie menace d'embrâser la salle, les pompes jouent, le feu est éteint, la place est évacuée, et chacun rentre chez soi en maudissant les loges d'avant-scène, les amoureux et les perruques. Pour moi, je me retirai fort content de ma soirée, bien résolu à ne plus me fier aux femmes, et plus disposé que jamais à quitter madame Rainville, ce que je fis le lendemain, et ce dont le lecteur trouvera les détails dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Le soir même je fis mes préparatifs, et dès le grand matin je me disposais à partir, lorsqu'on m'annonça une visite. Je crus d'abord que Saint-Ange venait me demander raison de la scène de la veille, et j'ordonnai de faire entrer. Quel fut mon étonnement, en reconnaissant le Ménélas de mon Hélène! Il me fit d'abord de grands reproches : je les méritais, et l'écoutai tranquillement; mais il passa bientôt des reproches aux injures, et des injures aux menaces; mon sang bouillait : j'avais tort; mais j'étais provoqué; j'offris satisfaction; il accepta, nous sortîmes dans la campagne; et, d'un coup de seconde, j'envoyai l'a-

vocat plaider sa cause devant Lucifer et ses adjoints.

Je fus très-fâché de cet événement ; mais telle est notre belle France : on y coupe la gorge à son meilleur ami, pour une femme que l'on méprise, et un mari n'y peut souffrir qu'on lui enlève sa moitié, lors même qu'il brûle d'en être débarrassé.

Cependant mes affairees étaient dans un assez mauvais état : une femme enlevée, une autre abandonnée, un avocat tué en duel, etc. ; toutes ces petites espiégleries pouvaient fort bien mettre la justice à mes trousses. Le plus prudent était de retourner à Paris, et ce fut ce que je fis.

J'appris en arrivant que Constance s'était retirée chez son père ; cette nouvelle m'affligea, car je ne me sentais pas la force de me présenter chez

M. Dumont. Le cœur bourrelé de remords, je me renfermai chez moi, bien résolu d'éviter toute société et de regagner l'estime de mon beau-père et de sa fille, par une conduite exemplaire.

Pendant huit jours je me condamnai à une retraite austère ; mais le neuvième le temps était si beau, l'air si pur, et les Tuileries si peu éloignées, que je ne pus me défendre d'aller y respirer le frais : c'était là que le diable m'attendait !....

Depuis une demi-heure je suivais d'un pas mesuré et d'un air rêveur, la terrasse des Feuillans, lorsque j'aperçus une jenne personne dont les vêtemens annonçaient un état voisin de l'indigence, et dont les traits ne m'étaient pas inconnus : il est si doux de faire le bien, sur-tout lorsque la conscience n'est pas nette. Il me sembla que quelques écus de moins me

rendraient meilleur : j'approche, ma bourse à la main. « Monsieur » Farville ne me reconnaît pas ? dit » en soupirant une voix douce » : c'était celle de Fanie, de cette aimable soubrette qui m'avait si bien servi auprès de la comtesse de Clarmont.— « Quoi ! c'est toi, ma chère Fanie ? » qui t'a réduite en cet état ? — L'a- » mour. — L'amour ! je ne suis donc » pas le seul à qui il ait fait faire des » sottises ? — Je ne me plains plus de » ce qu'il m'a fait souffrir.—Serait-ce » une indiscrétion de...—Oh ! non, » non, vous ne pouvez être indiscret » sur ce point ; mait le contraste de » mes haillons et du luxe de votre » toilette, le lieu où nous sommes... » —Je te comprends, suis-moi ».

Je la conduisis chez moi : elle s'assit, voulut parler, et des larmes sillonnèrent son beau visage. « — Ne

» crains rien, lui dis-je, parle avec
» confiance, car quelles que soient tes
» fautes, elles ne sauraient égaler les
» miennes.—Mes fautes.... je ne sais
» si elles sont grandes ; mais vous ne
» sauriez me les reprocher sans in-
» gratitude. Quelque temps avant la
» mort de madame de Clarmont,
» continua-t-elle, je n'osai, malgré
» notre intimité, vous avouer com-
» bien vous m'étiez cher, je voulais
» me le dissimuler à moi-même ; ce-
» pendant, lorsque vous eûtes quitté
» l'hôtel où ma bonne maîtresse ve-
» nait de mourir, il me sembla que
» mon âme s'envolait avec vous, je
» ne pus supporter l'idée d'en être
» séparée pour toujours ; la fièvre me
» prit et je me retirai chez ma mère.
» La maladie fut longue ; je ne vous
» parlerai pas des dangers que je cou-
» rus ; je serais moins à plaindre, si

» j'avais succombé. Ma convales-
» cence dura plus de quatre mois ;
» enfin j'étais assez bien rétablie, lors-
» qu'un jour, passant dans cette rue,
» je vous vis entrer ici avec une jeune
» femme. Des renseignemens que je
» pris, m'affirmèrent que vous étiez
» marié. Je savais qu'il m'était im-
» possible d'être unie à vous ; cepen-
» dant la certitude du bonheur de
» ma rivale, me brisa le cœur. J'é-
» piai vos démarches, j'appris vos
» intrigues avec madame Rainville ;
» votre départ pour l'Italie me fut
» révélé par une domestique de cette
» coquette, que j'avais mise dans
» mes intérêts : aussitôt je fis argent
» de tout ce que je possédais, et vous
» suivis jusqu'à Lyon. Là, je fus té-
» moin de ce qui se passa au spec-
» tacle, j'appris votre duel avec le
» jeune avocat, et revins à Paris,

» derrière vous. Enfin, depuis huit » jours, mes ressources sont épuisées: » je suis résolue à aller cacher mon » amour et mes malheurs dans le » fond de quelque province éloignée. » Je ne voulais pourtant pas partir » sans vous voir encore une fois, il » me semblait que ce serait un adou- » cissement à mes maux ; mais je sens » plus que jamais qu'ils seront éter- » nels ».

En finissant ainsi, Fanie pleura de nouveau, et je crois l'avoir déjà dit, les larmes d'une femme sont une arme à laquelle je ne sus résister de ma vie. Pauvre Fanie ! avec quelle complaisance elle me regardait ! quel plaisir j'eus à essuyer ses beaux yeux, et avec quelle volupté je lui prodiguai des consolations qui me firent oublier l'éloignement de Constance ! Pouvais-je, après cela, la livrer à son

désespoir ? il eut fallu un cœur d'airain, et le mien fut toujours si flexible !... Je lui proposai de rester chez moi, elle accepta, et je crus avoir fait une bonne action.

Gardez-vous bien, censeurs austères, de blâmer ma conduite; comme moi, à dix-huit ans, vous eussiez noyé le chagrin dans le fleuve d'oubli des plaisirs, où vos cœurs secs ne connurent jamais le bonheur ou la peine. Dans quelques lustres, les souvenirs de ces doux momens embelliront la fin de ma carrière, et vous, marchant sans cesse sur un chemin de glace, vous arriverez dans la tombe, sans avoir joui de la vie.

Il y avait un mois que la jeune soubrette charmait l'ennui de ma solitude, lorsqu'un matin, occupé à lui donner des preuves évidentes de ma reconnaissance, ma porte s'ouvre avec

fracas : un officier de police, suivi de deux gendarmes, s'approche de mon lit, et m'apprend qu'*au nom de la loi* je suis arrêté. A leur aspect, Fanie se dégage de mes bras, pousse un cri, et perd connaissance. L'un des gendarmes, qui apparemment était encore novice dans l'état, s'approche pour la secourir ; mais elle, rappelant ses forces, lui saute à la gorge, et l'aurait probablement étranglé, lorsque le confrère de celui-ci la prend à bras-le-corps et cherche à le dégager ; ses forces étant insuffisantes, l'officier de police se joint à lui ; tandis que chacun fait ses efforts pour dégager son collègue, je m'élance hors du lit, m'arme du pot de nuit, et me retranche derrière une table qui se trouvait au milieu de l'appartement. Les deux champions, qui avaient eu le temps de se débarrasser de ma maîtresse,

mettent flamberge au vent et me somment de me rendre. — « Je le veux » bien ; mais à certaines conditions. » — Rendez-vous d'abord, vous vous » expliquerez ensuite ». Je répondis en élevant le pot, lui fis faire deux tours, et m'apprêtais à le leur lancer au visage. — « Un instant, s'écria » l'officier, il est des conditions que » nous pouvons accorder; quelles sont » les vôtres ? » — Les voici :

« ART. 1er. Vous resterez tous trois » à la porte de ma chambre, tandis que » je ferai ma toilette. — Accordé. — » Article 2e. Je demande trois heures » pour déjeûner et mettre ordre à » mes affaires. — Trois heures ! im- » possible. — En ce cas, gare les » figures !.... — Doucement, douce- » ment, j'en accorde deux. — J'en » veux trois, ou.... — Accordé, ac- » cordé, s'écrièrent à leur tour les

» gendarmes. — Article 3e. Je veux » me constituer prisonnier, sans être « accompagné d'aucun de vous. — » Oh ! pour cela, nous ne pouvons » y consentir. — Non ? en garde ! » donc.... » et mon pot va frapper la poitrine de l'un d'eux qu'il étend sans connaissance : je saute par-dessus la table, je m'empare de l'arme du vaincu, et me mets en garde contre les deux autres, qui, effrayés, prennent la fuite et ferment les portes, afin d'avoir le temps d'appeler du renfort. Je m'habille à la hâte, saute par la fenêtre et m'éloigne rapidement. Lorsque je me crus en sûreté, je délibérai sur ma situation ; elle n'était pas des plus agréables : je m'étais battu sans témoins contre Rainville, et sa famille ne manquerait pas de m'accuser d'assassinat. En réfléchissant j'arrive dans la rue Notre-

Dame-des-Victoires ; une diligence allait partir pour le Hâvre : j'arrête une place, et me voilà parti. J'arrivai sans trop savoir ce que je venais faire : me présenter chez M. Dumont, serait lui faire croire que le besoin de secours, bien plus qu'un changement de conduite, aurait provoqué cette démarche; il me sembla plus convenable d'instruire Constance de ma position. Un commissionnaire adroit se chargea de lui remettre une lettre : elle s'empressa de voler dans mes bras ; mais lorsqu'elle apprit le malheur qui me menaçait, des larmes abondantes coulèrent de ses beaux yeux; elle se flatta cependant de mettre son père dans nos intérêts ; et me quitta en m'assurant qu'il ne saurait résister à ses prières. Elle se trompait : le barbare ! il fut inexorable. Un billet de Constance m'apprit le

peu de succès de ses sollicitations; M. Dumont la faisait garder à vue, de peur qu'elle ne s'enfuit avec moi, il lui avait fait part des intentions qu'il avait de faire prononcer le divorce; « mais, me disait ma douce » amie, il m'arrachera le cœur plu» tôt que de me faire consentir à ne » plus t'appeler mon époux ». A la lecture de ce fatal écrit, l'espérance s'envola de mon cœur pour faire place à la rage et au plus affreux désespoir: je cours chez le père de Constance; je n'ai pas honte de me jeter à ses genoux, d'implorer sa pitié: il résiste; je tire un pistolet de ma ceinture, le dirige sur mon front. Mon beau-père s'élance sur moi, détourne mon bras, et la balle va percer le plafond. « Malheureux! me dit-il, croyez-vous regagner mon estime par un forfait! Retournez à Paris, lavez-vous du crime

dont vous êtes accusé, et tâchez, par une conduite exemplaire, de mériter la possession d'une épouse qui vous adore. » Honteux de mes excès, accablé par la pensée de devoir la vie à un homme que je regardais comme mon plus cruel ennemi, je le quittai et fus me promener sur le bord de la mer, espérant que la fraîcheur du soir rétablirait le calme dans mon âme. Parmi les bâtimens qui garnissaient le bassin, j'en remarquai un qui venait d'être armé en corsaire : prompt dans mes résolutions, je me fais conduire à bord de ce navire, demande le capitaine auquel je propose de m'engager comme volontaire. Il fit des observations sur ma jeunesse : je répondis comme le Cid, en lui montrant les cicatrices de ma poitrine :

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années !

Deux jours après nous appareillâmes. Je n'entretiendrai pas le lecteur de mes naufrages et de tous les dangers que nous courûmes pendant plus de six mois. Nous avions poussé nos courses jusque sur les côtes du Brésil; nos prises étaient immenses, et nous revenions dans notre patrie avec une fortune considérable, lorsque passant à la vue du port de Portsmouth, le capitaine aperçut un convoi anglais, et résolut de l'attaquer; il était escorté par une frégate de quarante-quatre canons, nous n'en avions que douze; mais accoutumés à combattre des forces supérieures, nous ne doutions pas de la victoire. Le reste de la journée se passa en observations. Sur le soir, nous déployâmes toutes nos voiles, nous dirigeant vers la frégate. Le capitaine anglais nous fit héler.....

point de réponse; une bordée vint faire quelques dégâts dans notre mâture: nous ne ripostâmes point. Arrivés à portée de pistolet, une seconde bordée nous enleva quelques hommes; aussitôt nous fîmes un feu roulant qui intimida l'ennemi: en quelques minutes ses voiles furent criblées et son grand mât coupé. Notre capitaine profitant de la stupeur des Anglais, fit jeter les grappins, et nous sautâmes à l'abordage; mais nous nous aperçûmes bientôt que nous étions tombés dans le piége. Le capitaine anglais n'avait fait cesser le feu qu'afin de nous engager à l'aborder, ses forces, que l'obscurité de la nuit nous avait empêché de reconnaître, étaient six fois supérieures aux nôtres, et malgré notre courage, il fallut céder au nombre. Sur le point de me rendre, je me jette à la

mer, et j'ai assez de bonheur pour gagner le rivage. J'y passai la nuit dans les plus cruelles angoisses : tout mon corps était mutilé, et l'eau de la mer entrant dans mes plaies me causait des douleurs inouies. Au point du jour, j'aperçus le cadavre d'un matelot anglais que les vagues avaient jeté sur le sable : je m'emparai des vêtemens de ce malheureux, afin d'éviter des questions auxquelles il m'eut été difficile d'échapper sous le costume de mon pays. Quelques heures après, la frégate et le convoi entrèrent dans le port, et j'eus la douleur de voir descendre mes malheureux compagnons dans un ponton à demi pourri..... Nation cruelle !..... ceux de vos soldats que le sort des armes faisait tomber en notre pouvoir étaient traités avec tous les égards dus au malheur, tandis que nos malheu-

reux compatriotes, entassés dans des tombeaux flottans, et ne recevant de vivres que ce qu'il en faut pour faire détester la vie, n'avaient devant les yeux qu'une mort prochaine, ou une prison perpétuelle. Que de fois les Français vous ont donné des exemples l'héroïsme et de générosité! le sort a voulu qu'ils succombent; mais, ainsi que l'a dit un grand orateur: *si nos ressources sont épuisées, notre courage et notre amour pour la patrie sont inépuisables.* Puissent les étrangers se pénétrer de cette vérité, et ne pas nous forcer à leur prouver que si le Français supporte le malheur avec résignation, il ne souffrira jamais qu'on l'humilie!

CHAPITRE IV.

Les rayons du soleil qui commençait à paraître ayant peu à peu séché mes habits, je m'étendis sur le sable afin de réparer par quelques instans de sommeil, mes forces épuisées. Je ne sais combien de temps je dormis; mais le croassement de deux anglaises me réveilla : l'une d'elle s'approcha de moi, et m'adressa la parole; je lui fis entendre que je ne comprenais pas sa langue, alors elle me demanda, en mauvais français, de quel pays j'étais; croyant n'avoir rien à craindre avec des femmes, je répondis que j'étais Français. — Oh! jé aimé beaucoup, toujours lés gentleman français : lé époux dé moi, milord

Bornew, il été allé dans lé Amérique, et si vous, gentleman, veut venir dans ma habitation, jé ferez donnér à vous une logément.

Je fus d'autant plus surpris de cette burlesque déclaration, que la dame paraissait au moins avoir passé son neuvième lustre; mais ce n'était pas le moment de réfléchir, l'occasion était belle, il fallait en profiter, et c'est ce que je fis; je répondis à la fidèle épouse de milord Bornew que j'étais prêt à la suivre, et en quelques minutes nous arrivâmes à une maison d'assez belle apparence. Là, je fis part à la dame de la catastrophe qui était cause de ma présence dans l'État Britannnique; elle parut m'écouter avec beaucoup d'intérêt, après quoi, elle fit panser mes blessures, me dit de choisir dans la garde-robe de milord, les habits et le linge dont

j'avais besoin, et ordonna qu'on me conduisît dans un appartement commode, afin que j'y prisse le repos nécessaire à ma santé. Je ne savais comment expliquer cette aventure; l'hospitalité qu'on exerçait envers moi, contrastait si fort avec la situation de mes compagnons d'infortune, que je ne pouvais rendre hommage à la nation anglaise des égards qu'avait milady pour un Français. Milord Bornew est en Amérique, m'avait-on dit, et je conclus, d'après cette observation, qu'en Angleterre, ainsi qu'en France, les femmes sont très-sensibles en l'absence des maris.

J'entrevoyais déjà le dénouement de l'aventure, car je commençais à me connaître en femmes, ce qui n'a rien d'étonnant, et ce dénouement m'inquiétait. Milady joignait à près de cinquante ans, une taille de cinq

pieds quatre pouces, elle était sèche, et sa peau ridée, basanée et huileuse dans beaucoup d'endroits, était dans d'autres collée sur les os. Vous l'avouerai-je, charmante lectrice? eh! pourquoi non? si vous êtes jolie, comme mon imagination se plaît à vous voir, vous me louerez; si, au contraire, vous êtes vieille et laide; si, enfin, vous vous reconnaissez dans le portrait de milady, vous direz du mal de moi, et cela me fera honneur; vous saurez donc, que je craignais de me trouver, au moment de prouver ma reconnaissance à ma bienfaitrice, aussi peu en fonds que lors de ma dernière rencontre avec Jeannette : celle-ci avait pris la chose fort gaîment; mais, il était probable que milady se trouverait offensée de mon peu de vigueur, et qui sait, ainsi que je l'ai déjà dit quelque

part, à quelle extrémité peut se porter une femme outragée?

J'étais encore plongé dans ces réflexions, lorsque la généreuse dame entra pour s'informer de mon état: à sa vue un froid de glace me saisit; cependant je m'armai de courage, je pensai à Constance et à cette pauvre Fanie. Il n'en fallait pas davantage pour ranimer toute ma vigueur; l'illusion fut complète, milady fut heureuse, et milord fut c..., ce qui prouve qu'on l'est aussi bien en Angleterre qu'en France.

Je passai dès lors dans la maison pour un parent de milord, nouvellement arrivé de la Martinique, et menai une vie qui ne m'aurait pas déplu si j'eusse été libre : ma maîtresse d'outre-mer se plaisait à m'apprendre l'anglais; j'étais obligé de payer chaque leçon par un nouveau

sacrifice, ce qui ne contribua pas médiocrement à me faire faire des progrès rapides.

Parmi les personnes que l'on recevait et auxquelles je fus présenté, comme parent de milord Bornew, était le fils d'un émigré français, nommé Blamont. Il avait quitté, bien jeune encore, sa patrie dont il ne parlait qu'avec enthousiasme. L'air de franchise qu'on remarquait en lui, la grandeur d'âme que je lui connaissais, me déterminèrent à lui ouvrir mon cœur : cette confiance me valut la sienne. « Mon père, me dit-il, » est mort depuis deux ans, et mes » parens sont établis en Angleterre ; » mais chaque jour je regrette mon » pays, et j'aurais déjà trouvé bien » des occasions pour y rentrer, si » j'avais pu décider à me suivre » une jeune créole, fille adoptive de

» milord Bornew, et qui m'est plus » chère que la vie. Milady, qui est » jalouse de sa beauté, la tient éloi- » gnée d'elle, autant que possible; » mais, continua Blamont, les aven- » tures de ma chère Eugénie sont de » nature à intéresser tous les cœurs » sensibles, et le récit de ses mal- » heurs vous touchera davantage que » tout ce que je pourrais vous dire de » sa beauté. » Ayant témoigné à mon nouvel ami que je l'entendrais avec plaisir, il commença de la manière suivante :

ÉPISODE HISTORIQUE.

A quelques milles de la ville du Cap-Français, dans une des plus belles vallées de l'île de Saint-Domingue, et sur les bords fleuris de l'une des nombreuses rivières qui arrosent

la plus riche des Antilles, était située l'habitation de M. Dutour, Français d'origine, et l'un des plus riches planteurs de Saint-Domingue, où il avait épousé une jeune Anglaise. La douceur et l'humanité des jeunes époux les faisaient chérir de tous ceux qui avaient le bonheur de les connaître, et particulièrement de leurs esclaves, qui chaque jour éprouvaient leurs bontés.

M. Dutour ne s'en rapportait pas aveuglément à un commandeur, souvent cruel, du soin d'apporter quelqu'adoucissement au sort des êtres malheureux que la soif de l'or et la barbarie des Européens arrachent chaque année à leur patrie, pour les réduire au plus affreux esclavage; il visitait chaque jour ses ateliers, écoutait toutes les réclamations, rendait justice à chacun, et tous le regar-

daient comme leur ange tutélaire. Heureux, si tous les propriétaires eussent suivi cet exemple ! L'humanité n'aurait point à gémir sur des atrocités épouvantables, et la France posséderait encore sa plus riche colonie ! Mais dans toutes les parties de l'île, les malheureux noirs expiraient quelquefois sous le bâton pour la plus légère faute ; et les négresses enceintes étaient traitées avec autant d'inhumanité par des barbares qui ne voyaient que des brutes dans des hommes que la couleur seule de leur peau faisait différer des Européens ; mais l'adversité, qui finit par éclairer les opprimés, apprit enfin à ces malheureux qu'ils étaient *hommes ;* de là cette suite de calamités qui ravagèrent la plus belle partie du globe.

L'habitation de M. Dutour offrait seule l'aspect enchanteur d'une

famille dont chaque membre chérissait également le chef qui les rendait heureux ; lorsque madame Dutour donna le jour à mon Eugénie, que l'on ne connaît ici que sous le nom de miss Bornew, et cet événement vint doubler la félicité des époux.

Douze ans s'écoulèrent pendant lesquels Eugénie reçut de ses parens une éducation solide, et M. Dutour se proposait de faire un voyage en France, où il voulait conduire sa fille, lorsque les premières nouvelles de l'orage politique qui se formait dans ce pays, parvinrent à Saint-Domingue, et le beau nom de liberté y fit aussitôt fermenter les esprits. Les blancs, pleins de vanité, comptaient trop sur l'ineptie des nègres pour les craindre ; mais ils redoutaient davantage les mulâtres libres, qui possédaient au moins le tiers des planta-

tions, et dont jusqu'alors ils avaient fait des ilotes politiques.

Les choses en étaient là, lorsqu'une classe d'hommes dont, il faut l'avouer (1), l'orgueil fut une des grandes sources de tous les maux qui ont accablé ma malheureuse patrie, conçurent l'espoir fanatique d'arrêter la révolution par la révolte des noirs qu'ils espéraient fanatiser aisément, au moyen du clergé dont les intérêts étaient liés aux leurs. Ce dernier corps accueillit avec ardeur cette abominable proposition, et travailla avec un zèle infatigable à réaliser les espérances d'une noblesse que la vanité égarait. Ce fut au tribunal de la pénitence et au nom d'un Dieu de paix qu'on excita les malheureux noirs à

(1) Le lecteur voudra bien se rappeller que Blamont est noble.

égorger leurs frères. Peu-à-peu les nuages s'amoncleènt, la nouvelle de quelques apparences de révolte dans le nord parvient jusqu'au Cap, où elle fait quelque sensation ; mais M. Dutour, plein de confiance en ses serviteurs qu'il comblait chaque jour de ses bontés, goûtait le vrai plaisir qu'on éprouve à faire le bien, et accordait peu d'attention aux affaires politiques de la colonie ; lorsqu'un jour l'un de ses plus jeunes esclaves, nommé Domingo, vint se jeter à ses pieds : « maître ! lui cria-» t-il, sauvez-vous, sauvez maîtresse ; » les noirs venir tuer vous cette nuit. »

Le bon planteur releva son esclave, dans l'avertissement duquel il ne vit qu'une terreur panique, causée par un excès de zèle et les fausses nouvelles de révoltes qui circulaient depuis quelque temps ; il se borna à

mettre ses noirs en sûreté, à l'exception de Domingo, qui voulut absolument passer la nuit en sentinelle; et, après avoir placé une paire de pistolets sur sa table de nuit, il s'endormit tranquillement. Hélas! les craintes du jeune nègre n'étaient que trop bien fondées: la veille de la déplorable catastrophe qui fit couler le sang des paisibles colons, quelques esclaves d'une habitation voisine, qui allaient rejoindre une bande d'insurgés, l'avaient engagé à prendre parti parmi eux, ce qu'il refusa sans balancer.

Vers le milieu de la nuit, des cris se font entendre, en un instant l'habitation Dutour est cernée de toutes parts par une foule de rebelles; les uns, armés de torches, mettent le feu aux ateliers en poussant des hurlemens épouvantables, tandis que d'au-

tres se précipitent dans l'intérieur ; l'intrépide et fidèle Domingo, armé d'une hache, s'élance sur les assaillans : tous les coups qu'il porte sont mortels ; déjà plusieurs ont mordu la poussière, et les autres, effrayés d'une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, cherchaient leur salut dans la fuite, lorsque le vainqueur s'aperçut que l'incendie commençait à atteindre l'appartement de son maître. Il tourne aussitôt ses pas de ce côté, dans l'espoir d'arracher aux flammes la vertueuse famille que son courage vient de soustraire au fer des assassins : il frappe à la porte ; mais M. Dutour, qui, au premier cri d'alarme, l'avait barricadée, s'imagine que c'est l'ennemi, et se tient sur ses gardes. Domingo voyant avec effroi les progrès du feu, n'hésite pas davantage ; quelques coups de sa hache

suffisent pour lui donner un libre passage. — Ne craignez rien, s'écria-t-il, c'est Domingo.... Hélas ! il n'était plus temps, M. Dutour, toujours persuadé qu'il avait affaire aux rebelles, ajuste ce modèle de fidélité; la détente part, et la balle vient frapper l'épaule du malheureux nègre, qui, pour prix de son dévouement, tombe baigné dans son sang.

Le père d'Eugénie reconnut promptement sa fatale erreur, et voulut secourir sa victime. — « Laissez, lais-» sez, maître, lui dit ce jeune héros, » vous courir au bois de Dondon, » trouver petite rivière et canot pour » sauver vous. »

Cependant M. Dutour voulut, avant tout, panser ce fidèle serviteur, dont la blessure ne lui parut pas aussi dangereuse qu'il l'avait cru d'abord; après quoi il prit son épouse et sa

fille, se munit de tout l'or qu'il pût emporter, et dirigea ses pas vers le lieu que lui avait indiqué Domingo.

Après quelques heures d'une marche que l'obscurité rendait très-pénible, ils arrivèrent enfin au bord de la rivière, et le soleil commençant à dissiper les ombres de la nuit, ils aperçurent le canot, dans lequel Eugénie et sa mère se placèrent aussitôt. Alors M. Dutour, saisissant les rames d'un bras nerveux, essaie de diriger l'embarcation; mais, peu accoutumé à un pareil exercice, la force du courant l'entraîne bientôt avec violence; en vain le courageux, mais inhabile nautonnier oppose-t-il au péril qui le menace, toutes ses forces que double encore l'espoir de sauver une épouse et une fille adorées, il est forcé de céder à la rapidité du fleuve. A la vue de ce nouveau danger, madame

Dutour s'évanouit dans les bras de son époux ; tandis que celui-ci cherchait à la rappeler à la vie, Eugénie, les mains élevées vers le ciel, conjurait l'Être-Suprême d'arracher les chers auteurs de ses jours à une mort terrible et qui paraissait inévitable : « Grand Dieu ! s'écriait-elle, tu lis » dans les cœurs des mortels, et tu » sais que l'amour du bien est la » seule passion qui ait pu trouver » place dans les nôtres ; mais si tes » décrets sont immuables, s'il te faut » une victime, que ta colère céleste » retombe sur moi ; sauve mon père, » épargne une mère chérie ; que ton » bras vengeur s'appesantisse sur ma » tête ; et puisse le sacrifice de ma » vie appaiser ton courroux !... Cependant, après avoir vogué quelques instans avec une effrayante rapidité, le canot se brisa tout-à-coup

sur une pointe de roc qui avançait de quelques pieds sous l'eau. Dans ce moment terrible, l'intrépide colon rappelant tout son courage, saisit d'une main les vêtemens de son épouse et d'Eugénie, et parvient, après des efforts inouis, à gagner le rivage où le destin se réservait de porter le plus terrible coup à son âme déjà navrée par la douleur.

Aussitôt qu'il eut touché la terre, il s'empressa de prodiguer des secours aux infortunées qu'il venait d'arracher à la fureur des eaux. Eugénie revint promptement à la vie; mais madame Dutour fut quelque temps sans donner le moindre signe d'existence. Enfin elle ouvrit des yeux qui devaient bientôt se fermer à jamais, et s'adressant à son mari : mon ami, lui dit-elle d'une voix mourante, je sens que je vais bientôt quitter pour tou-

jours les seuls êtres qui me faisaient aimer la vie ; préparez-vous tous deux à cette fatale séparation ; qu'une douleur et des regrets inutiles ne vous fassent point passer ici un temps précieux, et que vous pourrez employer à chercher un asile contre la fureur des noirs ; que ma chère Eugénie me remplace auprès de son père, et que ses caresses et ses tendres soins éloignent de son âme le noir chagrin, dont la perte d'une épouse qui l'aura chéri jusqu'au dernier soupir, viendra l'envelopper. Et toi, ô mon bien-aimé ! que la vue de notre chère enfant te rappelle sans cesse que tu dois vivre pour lui servir de rempart contre les périls de tout genre qui vont l'environner, et puisses-tu réunir la tendresse d'une mère à l'amour paternel !...

En prononçant ces dernières paroles, madame Dutour tomba de

nouveau en faiblesse, prit la main de son mari qu'elle plaça sur son cœur, et rendit le dernier soupir.

Qui pourrait peindre l'affreux désespoir dont ce nouveau malheur vint accabler Eugénie et son père ! Tandis que la première embrassait étroitement les restes inanimés d'une mère chérie, l'arrosait de torrens de larmes, et l'appellait à grands cris, en lui prodiguant les noms les plus tendres, M. Dutour, les bras croisés sur la poitrine, marchait à grand pas vers le fleuve ; il arrive sur le bord, mesure d'un œil égaré la profondeur de l'abîme dans lequel il veut terminer ses malheurs et sa vie, lorque tout-à-coup un bras vigoureux le saisit et l'empêche d'exécuter son funeste dessein. Le malheureux colon étonné se retourne... C'est Domingo, c'est le brave, le fidèle Domingo, qui, pour

la seconde fois, arrache son maître des bras de la mort. Mais lorsque ce bon noir aperçut le corps inanimé de sa maîtresse, le rivage retentit des sanglots que lui arracha cet affreux spectacle. Enfin, lorsqu'il eut payé un juste tribut de larmes à la mémoire de celle dont il avait tant de fois éprouvé les bontés, il apprit à M. Dutour, qu'aussitôt son départ de l'habitation, une seconde bande d'insurgés y était entrée et avait pillé tout ce qu'avait épargné la première ; il ajouta qu'il avait été forcé de prendre parti parmi les rebelles ; mais que sa blessure l'empêchant de les suivre dans leurs féroces expéditions, il s'était empressé de quitter le camp pour apporter des vivres à ses malheureux maîtres qu'il espérait bien retrouver sur les bords du fleuve. Après ce récit, Domingo, que les révoltés avaient

armé d'un couteau de chasse, coupa deux jeunes palmiers, en aiguisa le bout, et aida M. Dutour à creuser la fosse qui devait recevoir les dépouilles mortelles de sa tendre épouse. Cette lugubre cérémonie ayant été terminée dans un silence religieux, le bon nègre, qu'une plus longue absence pouvait compromettre, s'éloigna de cette scène de douleur, en promettant de revenir le lendemain.

Cependant les habitans du Cap et des habitations qui avaient échappé au massacre, prenent les armes à la hâte, et s'avancent en bon ordre contre les rebelles, qui sont bientôt contraints de rétrograder. Les mulâtres, que le cri du peuple accuse d'avoir soulevé les esclaves, demandent à marcher contre eux; mais dégoûtés par les mauvais procédés des blancs, et les représailles horribles

dont ces derniers usent sur les prisonniers, ils abandonnent leurs drapeaux, et se joignent aux insurgés, dont l'armée se grossissant de jour en jour, commençait à se discipliner. De leur côté, les blancs forment deux camps aux environs du Cap; mais comptant trop sur leur supériorité, ils sont attaqués à l'improviste : tout cède à la fureur et au nombre des assaillans, tout ce qui est pris est impitoyablement égorgé, et les noirs poussent l'audace jusqu'à s'emparer des faubourgs de la ville.

Pendant tout ce temps, Domingo ne parut point, et les provisions qu'il avait apportées, se trouvant épuisées au bout de deux jours, les fugitifs furent contraints de se nourrir de racines et de quelques fruits sauvages. Eugénie ne pouvant supporter un genre de vie si différent de celui qu'elle

avait mené jusqu'alors, fut bientôt atteinte d'une fièvre qui vint encore augmenter l'horreur de leur situation. Enfin, le neuvième jour, ne voyant point paraître son fidèle esclave, et la maladie de sa fille faisant des progrès effrayans, M. Dutour résolut d'avancer vers le Cap, et de braver, pour pénétrer dans cette ville, tous les dangers qui semblaient menacer l'exécution de ce projet. La faiblesse d'Eugénie ne leur permettant pas de marcher rapidement, ils firent environ six milles le premier jour, et s'étant arrêtés sur le penchant d'une colline, qu'ombrageait un petit bois, le malheureux colon arracha quelques branches dont il fit une tente, sous la protection de laquelle ils espéraient passer une nuit tranquille. A peine commençaient-ils à goûter les douceurs d'un sommeil,

acheté par des fatigues de toute espèce, que le bruit d'une vive fusillade qui paraissait se rapprocher, vint porter l'effroi dans leurs âmes. Au bout d'un instant les cris des combattans se firent entendre : c'était l'armée noire qui à son tour avait été surprise, et qui, se retirant en désordre, portait sur son passage la terreur et la mort.

M. Dutour prend alors sa fille dans ses bras et s'enfuit; il avait au plus fait cent pas qu'il se trouve entouré d'une nombreuse compagnie de noirs; déposant alors son précieux fardeau sur la terre, il essaye encore de se défendre, et tombe aussitôt percé de mille coups. La jeune créole étendue sans connaissance allait subir le même sort, lorsqu'un homme s'élance à travers les rangs, la couvre de son corps, et s'adressant au chef de la troupe; « *Jean-*

» *Louis*, s'écrie-t-il, en désignant le » cadavre du colon, *guetté blanc-là*, » *li aimer noir comme noir même*, » *vous sauver fille à lui*; c'est-à-dire : » le blanc que vous voyez aimait les » noirs, et les regardait comme ses » semblables; mais puisque vous lui « avez donné la mort, sauvez au » moins sa fille ».

Jean-Louis, ému par les charmes naissans de la jeune créole, moins cruel, d'ailleurs, que la plupart des siens égarés par le fanatisme, prit Eugénie sous sa protection, et la fit transporter à ses côtés tout le temps que dura la retraite, tandis que le fidèle Domingo, car c'était lui qui avait reconnu, mais trop tard, son malheureux maître, rendit les derniers devoirs aux restes mortels de ce dernier, et rejoignit ensuite la cohorte à laquelle il avait épargné un crime de plus.

L'amour-propre est aveugle et ne calcule rien. Jean-Louis, déjà vieux et d'une figure hideuse, fut épris en peu d'instans des charmes de sa prisonnière, et résolut de s'en faire aimer. Ce n'est pas que la raison ne lui représentât quelquefois son âge et sa figure, et dans ces momens il était sur le point d'abandonner son dessein; mais bientôt la vanité lui faisait trouver très-naturel que la jeune créole aimât un homme qui lui avait sauvé la vie, et qui mettrait tous ses soins à lui plaire. D'ailleurs, il avait le titre de capitaine, ce qui doublait son orgueil et semblait lui promettre un succès plus certain.

Quelques jours s'étant écoulés pendant lesquels la jeune orpheline donna un libre essor à sa douleur, le capitaine noir crut le moment favorable, et résolut de faire sans plus tarder

ses propositions à l'objet de sa flamme.

« Mademoiselle, lui dit-il, dans » un langage assez pur pour un » nègre, je suis libre et j'occupe un » grade qui peut, lorsque la puis- » sance des noirs sera affermie, me » porter aux plus hautes dignités; » je mets à vos pieds, mes titres, » mon amour, et les espérances bien » fondées d'une fortune brillante, en » un mot, devenez ma femme, et que » le ciel qui vous fit tomber en ma » puissance reçoive le serment que » je fais de vous aimer toujours ».

Eugénie fut d'abord étourdie de cette déclaration; mais reprenant promptement toute sa dignité : je sais, lui répondit-elle, je sais que vous êtes maître de ma destinée; mais songez que la main que vous m'offrez est encore teinte du sang du vertueux auteur de mes jours, et que

le meurtrier de mon père ne sera jamais mon époux !.....

Ce peu de paroles changea aussitôt en fureur l'amour de Jean-Louis. « Je le vois bien, s'écria-t-il, je ne » suis encore qu'un vil esclave à vos » yeux ; mais si l'ingratitude vous » fait oublier que vous me devez la » vie, rappelez-vous que je suis » votre maître, et que je puis obte- » nir par la force ce qu'un vain » préjugé vous fait refuser à mon » amour. Je vous donne vingt-quatre » heures pour peser ces considéra- » tions ».

Ce délai expiré, le noir se présente espérant que ses menaces auront opéré un heureux changement ; mais Eugénie qui avait employé ce temps à se fortifier dans la résolution de ne point céder aux vœux de son nouveau persécuteur, lui tint à-peu-près le

même discours que la veille. L'amour-propre blessé fit alors ce que n'avait pu faire le fanatisme. Jean-Louis furieux, fait signe aux satellites qu'il avait placés à quelque distance : ceux-ci s'emparent de la malheureuse orpheline, la dépouillent de ses vêtemens, et lui attachant les bras, ils la livrent sans défense à la discrétion de leur chef barbare. Ce dernier dont les yeux étincelaient d'une joie féroce, approche de sa victime, il la contemple, rien ne s'oppose plus à ses affreux désirs, encore un instant et.....; mais un Dieu veillait sur l'innocence de ma maîtresse. A peine ce misérable s'est-il approché d'elle que les cris répétés : aux armes ! voilà les blancs ! se font entendre de toutes parts ; Jean-Louis, la rage dans le cœur, jure la mort de ceux qui s'oppposent à ses

plaisirs, et vole au carnage, aussitôt Domingo qui veillait sans cesse sur sa jeune maîtresse, la dégage, et au milieu des dangers d'une scène de carnage et d'atrocité, ils s'acheminent vers le Cap.

Pendant ce temps les nègres se battent en désespérés, tout cède à leur fureur, et selon l'expression d'un historien moderne, ils étouffent dans leurs bras l'artillerie ennemie. La nuit qui survint augmenta encore l'horreur de cette scène. Eugénie et son conducteur ne marchaient qu'à la lueur des cannes à sucre auxquelles les vainqueurs mettaient le feu. Enfin, parvenus à un mille du Cap, ils espèrent voir bientôt tous leurs maux terminés. La jeune créole remerciait la Providence qui semblait avoir pris sous sa protection son honneur et sa vie, lors-

qu'ils se trouvèrent de nouveau enveloppés par la troupe que commandait Jean-Louis: celui-ci reconnaissant la trahison de Domingo, lève son sabre encore fumant du sang des vaincus. La mort plane un instant sur ce modèle de fidélité. Eugénie effrayée, se jette aux pieds du barbare : « Epar» gnez ses jours, s'écrie-t-elle, et » ma main est à vous ». Ces paroles désarmèrent le nègre, il tendit la main à Domingo, et de l'autre relevant l'orpheline, il lui déclara que leur union se ferait sur-le-champ, et qu'à ce prix, il bannissait tout espèce de ressentiment.

J'ai dit que le fanatisme était le levier dont on s'était servi pour soulever les noirs. Au milieu des scélérats, qui, sous le masque de l'hypocrisie prêchaient la vengeance, et dont le souffle empoisonné portait

partout le fer et la flamme, se distinguait un nommé Vaquès, qui s'était fait en quelque sorte l'aumônier de l'armée insurgée, qu'il suivait en tous lieux, afin d'y entretenir la soif du sang. Jean-Louis l'envoya chercher sur-le-champ, et réclama son ministère pour l'union, qui, selon toute apparence allait lui assurer la possession d'Eugénie. Ce ministre barbare d'un Dieu de miséricorde, sentant la nécessité de se ménager les bonnes grâces d'un chef dont la prépondérance militaire se faisait déjà sentir dans toute l'armée, s'empressa de le satisfaire. L'autel de l'hymen fut élevé sur des monceaux de cadavres, éclairé par des torches, et là, Eugénie jura fidélité à son persécuteur, qui fit aussitôt dresser une tente où devait se consommer le mariage. La créole, le cœur oppressé et

les yeux en larmes, voyait avec effroi arriver le moment où elle ne pourrait plus s'opposer aux caresses d'un homme dont le seul aspect la faisait frémir; mais le terme de ses malheurs approchait : les blancs, renforcés par quelques régimens européens sortis de la ville, se rallient promptement, et tombent de nouveau sur les insurgés, qui, surpris de cette nouvelle attaque, se trouvent enveloppés de toutes parts, avant de songer à se défendre. Jean-Louis court aux armes, rassemble une partie des siens autour de la tente qui renferme son épouse encore vierge, il dispute quelque temps le terrain; semblable à un lion rugissant, il se précipite dans la mêlée, où le suivent la terreur et la mort. Déjà son sang avait rougi la terre, avant qu'il songeât à se rendre, lorsqu'enfin un

coup de feu vint terminer la vie de cet homme, qui avec quelqu'éducation eût fait un héros.

Ce fut alors que les blancs souillèrent leurs mains par des crimes jusqu'alors inouis, et d'une atrocité capable d'étonner les âmes les plus cruelles. Un seul exemple peut donner une idée de leur férocité: plusieurs noirs, pris les armes à la main, furent sciés entre deux planches, tandis que les vainqueurs dansaient dans le lieu même de l'exécution, en chantant le *Te Deum !*.....

Cependant, quelques soldats étant entrés sous la tente de Jean-Louis furent fort surpris de ne trouver qu'une jeune blanche dont les vêtemens, quoiqu'en désordre, annonçaient l'opulence, et ils s'empressèrent de la conduire à l'un de leurs généraux, car la manie des titres

avait tourné la tête à chaque colon, et le plus mince officier se faisait appeler *capitaine-général*. Celui de ces messieurs auquel Eugénie fut remise, était un habitant du Cap, où il la conduisit : les malheurs de l'orpheline touchèrent son cœur, et il projeta de la garder chez lui jusqu'à ce qu'elle pût rentrer dans les biens de sa famille. Vers le même temps, milord Bornew, qui passe sa vie à voyager, se trouvait dans cette ville : l'histoire d'Eugénie l'attendrit, et milady n'ayant, jusqu'alors donné aucun héritier à son illustre époux, ce dernier résolut d'adopter l'intéressante créole, et fit part de ses intentions à M. *le capitaine-général* : celui-ci déclara qu'il ne s'opposerait pas à la volonté de sa protégée, et Eugénie à qui la terre qu'elle habitait ne rappelait que de douloureux sou-

venirs, accepta les offres de milord, qui la reçut à son bord, et fit aussitôt voile pour l'Angleterre. Depuis ce temps, ma jeune amie porte le nom de son père adoptif, qui l'a déclarée son unique héritière.

« Que ne demandez-vous la main de miss Bornew ? dis-je à Blamont, lorsqu'il eut achevé son récit. — Je l'aurais déjà fait, reprit-il ; mais milord dont les nombreux voyages ont un peu fêlé le cerveau, prétend que sa fille ne saurait être convenablement unie qu'à quelque grand seigneur de l'un des trois royaumes, et je ne puis espérer son consentement ». Ecoutez, poursuivit-il d'un air mystérieux, depuis long-temps je cherche un ami sur le courage et la discrétion duquel je puisse compter : je pense l'avoir trouvé en vous, et je vais vous prou-

ver toute la confiance que vous m'avez inspirée, en vous confiant un projet que je médite depuis longtemps, et de l'exécution duquel dépend le bonheur de ma vie. Il arrive journellement que des corsaires anglais relâchent dans le port de cette ville, et souvent la majeure partie de leurs équipages vient à terre et passe la nuit dans des tavernes. Je connais ici plusieurs officiers français prisonniers de guerre, et dont le plus ardent désir est de revoir leur pays. Voici maintenant le plan que j'ai bien médité, dont je ne me suis point déguisé tous les dangers; mais qui peut être d'une exécution facile : lorsque nous aurons remarqué un des corsaires dont je viens de parler, vous et quelques-uns des officiers que je me charge d'initier à cette conjuration, tous sous le costume anglais, mais

armés en dessous de poignards et de pistolets, vous louerez vers la fin du jour une chaloupe, sous le prétexte d'une promenade en mer, tandis qu'aidé des autres, je m'emparerai de miss Bornew.

Je vous rejoindrai sur le port, nous entrerons tous ensemble dans la chaloupe; lorsque nous serons éloignés d'un mille, nous forcerons les bateliers à se diriger vers le corsaire dont nous nous emparerons, et aussitôt nous ferons voile pour la France.

Ce projet, quoique très-hardi, n'était pas impraticable, et le désir de revoir son pays, sa femme et sa maîtresse applanit bien des obstacles. J'acceptai, sans hésiter, la proposition de Blamont, et nous jurâmes d'unir nos destinées, jusqu'à notre arrivée en France.

Depuis ce jour nous ne manquâ-

mes pas de nous rendre chaque soir sur le port, afin d'y prendre les informations convenables à notre projet; mais un accident qui me survint, pensa me découvrir, et le faire échouer.

Un soir que je venais de quitter mon ami, milady me proposa une leçon d'anglais, que je négligeais depuis quelque temps. Je savais à quoi cela entraînait ordinairement, et j'aurais bien voulu m'en dispenser; mais la dame insista; il était essentiel de conserver ses bonnes grâces jusqu'au moment de la quitter, et je me rendis. La leçon fut d'une longueur éternelle. Enfin excédé d'ennui, je bâillai, me frottai les yeux, et j'allais probablement m'endormir, lorsque milady, laissant la grammaire, me demanda si j'étais fatigué: il est vrai, lui répondis-je, j'ai beau-

coup marché aujoud'hui.— En ce cas voilà un lit, reprit-elle, en me montrant le sien, qui s'offre pour réparer vos forces. Je m'attendais à cela, et m'étendis sur la couche nuptiale, où la dame ne me laissa pas long-temps seul. Après avoir payé la leçon, je commençais à goûter les douceurs du sommeil, lorsque l'hôtel retentit de cris d'allégresse. Milady se disposait à sonner pour savoir la cause de tout ce tapage, quand tout à coup la porte de sa chambre s'ouvre : c'était milord qui arrivait d'Amérique. Ce tendre époux s'approche du lit avec toute la vivacité dont un Anglais est susceptible, ce qui ne veut pas dire qu'il courut bien fort; j'occupais le bord du lit, et le *bonhomme* me prodigua des caresses qu'il destinait à ma maîtresse *de langue*, et que je reçus de la meilleure grâce du monde.

Cependant Milady, tremblante, s'était si fort reculée de moi, qu'elle était tombée dans la ruelle, où elle n'osait remuer. Après les premiers embrassemens, milord, qu'une longue navigation avait mis en haleine, se déshabilla sans le secours de son valet-de-chambre, et s'étendit à mes côtés, où ses caresses recommencèrent avec plus de chaleur. J'étais à à la torture : le bon mari prenant les mouvemens d'impatience qui m'échappaient pour les frémissemens de plaisir de sa chaste moitié, voulut mettre la dernière main à son ouvrage..... Pour le coup, il n'y avait pas à balancer ; je m'élance par-dessus son corps rebondi, et gagne l'escalier : milord stupéfait sonne de manière à briser tous les cordons en criant que sa femme est folle. Cette exclamation faisant oublier à

cette dernière la situation critique où elle se trouvait, elle reprit sa place dans le lit en s'écriant à son tour : *milord en a menti.* Le pauvre homme alors reconnaissant la fraude dont il avait été dupe, s'endormit en regrettant de ne pas connaître le nom du séducteur, qu'il aurait pu faire condamner à une amende considérable.

Cependant j'étais allé m'habiller dans l'appartement que j'occupais, et que je quittai sur-le-champ pour aller raconter à Blamont ce qui venait de se passer, afin qu'il m'aidât à en éviter les suites que je craignais beaucoup, car je pensais que milord découvrirait facilement qui j'étais; et une fois arrêté, il eût été impossible d'exécuter notre projet. Ne craignez rien, me dit mon ami, l'esprit lourd et apathique d'un Anglais

ne s'occupe de ces sortes d'affaires que lorsqu'il espère en tirer quelque profit. Un prisonnier français, continua Blamont, qui a occupé cet appartement, avait, avec du charbon, tapissé les murailles de vers assez mauvais, à la vérité ; mais dans lesquels il rendait justice aux pesans habitans de la Grande-Bretagne ; en voici que j'ai retenus :

Le Français est malin, courageux et léger;
De l'amour à la gloire on le voit voltiger.
L'Espagnol est dit-on, jaloux de sa noblesse,
La porte jusqu'aux cieux et la prône sans cesse;
Mais si vous rencontrez un esprit lourd et niais;
Croyez-moi, ce doit être un gentleman anglais.

— S'il en est ainsi, pourquoi ai-je si souvent entendu vanter la finesse d'esprit de ce peuple, et la profondeur de sa politique ? Ceux qui en parlent de cette façon, n'ont jamais habité l'Angleterre, ou sont de très-

mauvais observateurs. La prétendue finesse d'esprit des Anglais consiste à se défaire avec avantage de leurs marchandises : le commerce est leur seule étude, et ils achètent la gloire avec le produit de leurs manufactures. Nul n'est moins fait pour la société que ce peuple, et un cercle d'Anglais ressemble à un salon garni de figures de cire. Une saillie, un bon mot sont des phénomènes dans la bouche d'un Anglais ; enfin la joie semble être à jamais bannie de cette terre monotone, et lorsqu'un de ses habitans rit, ce qui est encore une chose fort extraordinaire, son rire est si amer qu'il semble toujours présager quelque chose de sinistre. On voit des Anglais passer des jours entiers, et quelquefois des nuits dans les tavernes, le coude appuyé sur la table, et ne demandant ce qu'ils veulent

que par monosyllables ; ce qui leur a sans doute attiré le titre de *grands penseurs ;* mais je vous assure que c'est à tort, car leurs réflexions ne s'étendent presque jamais au-delà du cours de la bourse.

Quant à leur prétendue finesse d'esprit, continua Blamont, je vais vous rapporter une anecdote qui pourra vous en donner une juste idée, et qu'au besoin je pourrais accompagner d'une infinité d'autres, qui ne font pas moins d'honneur à ces grands penseurs.

J'étais encore à Paris. Un habitant de la Grande-Bretagne, nouvellement débarqué en France, où il venait respirer un air pur et tel qu'on n'en trouve point dans aucune province des trois Royaumes-Unis, était notre voisin depuis quelques jours ; craignant que son domestique, de la

fidélité duquel il doutait, ne lui fit payer quelques sous de plus un panier de pêches dont il avait besoin, il se décida à aller l'acheter lui-même. Il sortit à cet effet, prit une voiture de place qui le conduisit à la halle, revint avec les pêches, et paya trois francs de voiture, ce qui ne l'empêcha pas d'être fort satisfait de son économie, attendu que son valet, lui eût probablement fait payer trente sous, ce qui ne lui avait coûté que vingt-cinq.

— Ainsi vous croyez que je n'ai rien à redouter du ressentiment de milord Bornew, et vous me conseillez...

— D'accepter la moitié de mon appartement et ma bourse, jusqu'à ce que le ciel, le hasard, le destin, le bonheur, ou tout ce que vous voudrez, enfin, nous permettent de revoir notre patrie. J'hésitai; mais Blamont

me détermina par ces mots : J'aurai peut-être besoin de vous, lorsque nous serons en France, me dit-il, et comment pourrai-je accepter vos services, si vous refusez les miens ?

Depuis ce jour, nous nous occupâmes sans relâche de l'évasion projetée ; nous fîmes des ouvertures de notre projet à plusieurs officiers prisonniers qui l'approuvèrent, et qui jurèrent de nous seconder, et d'échouer ou de réussir avec nous. Je parlais sans cesse à Blamont, de Constance et de mon Eugène ; il me semblait les revoir, les serrer sur mon cœur : je voyais mon beau-père, je me jetais à ses pieds, en le conjurant de me rendre Constance, je lui peignais les maux que j'avais soufferts loin d'elle.... Que j'étais éloquent ! quel charme l'amour prêtait à mes discours ! Ce bon Dumont, ainsi

qu'à notre première entrevue, pleurait, pardonnait; et ces rêveries servaient à m'étourdir sur les dangers que nous avions à courir, avant de toucher le sol chéri que nous regrettions tous. Dans ces élans amoureux j'aurais affronté l'univers !.... Les poëtes ont donné à l'Amour, Mars pour père; mais il est, je crois, plus raisonnable de penser que l'Amour fut le père de Mars.

Mon ami prenait le même plaisir à parler du jour qu'il aurait le bonheur de revoir sa patrie, et d'y posséder sa charmante miss Bornew, à laquelle il brûlait de faire goûter les plus doux plaisirs de l'amour.

CHAPITRE V.

Je m'aperçois, un peu tard peut-être, que je me suis mis en état de guerre ouverte avec les nobles habitans des trois Royaumes-Unis. Plus d'un, sans doute, relèvera le gant. Tant mieux, morbleu ! cela me donnera occasion de parler un peu plus longuement de leur pays, dont je pourrais tout aussi bien esquisser le tableau, que leur chère compatriote lady Morgan, qui, pour avoir fait un voyage de Londres à Paris, s'avise de nous donner le tableau de la France en deux volumes, dans un desquels elle mesure l'industrie des Français sur le degré de talent des cuisiniers de Beauvilliers.

Quoiqu'il arrive, je promets à

mes *honorables* adversaires que jamais le poison de la calomnie ne découlera de ma plume ; mais, gare la médisance ! car c'est là où je puiserai mes munitions ; et je les préviens que la place est bien approvisionnée : c'est pourquoi, sans plus long préambule, je continue la narration de mes aventures.

Notre complot, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, était approuvé par plusieurs de mes compatriotes, et le nombre des conjurés augmentait chaque jour, lorsqu'un soir, occupés à prendre, sur le port, les renseignemens accoutumés, nous fûmes cernés, moi et Blamont, par une douzaine de soldats qui, sans répondre à nos questions multipliées, nous conduisirent en prison. Nous ne doutâmes plus que quelque faux-frère ne nous eût trahis ; mais le premier

interrogatoire qu'on nous fit subir nous convainquit que la plus grande partie de la vérité était inconnue de l'autorité; seulement notre assiduité à nous informer de l'arrivée des bâtimens, avait éveillé les soupçons, et notre arrestation n'était qu'une mesure de sûreté. Cette découverte nous tranquillisa un peu; cependant nous n'étions pas sans crainte sur les suites de cet événement : la moindre imprudence, le plus petit défaut de circonspection de quelqu'un des conjurés pouvait nous perdre sans retour, et la corde eut été la récompense de notre amour pour la patrie.

Pour moi, accoutumé depuis quelque temps à voir la mort de sang-froid, mon seul regret était de ne l'avoir pas rencontrée, lors de la prise du bâtiment que je montais par la frégate anglaise; mais Blamont, quoique

brave, ne pouvait supporter l'idée d'être sitôt séparé de sa chère miss.

Il y avait quelques jours que nous étions privés du plus grand bien d'un cœur vraiment français, je veux dire de notre liberté, lorsqu'un matin, un particulier portant l'habit d'officier anglais entra dans notre chambre, accompagné du geolier. Il nous salua et nous tendit la main, comme un intime ami : quoiqu'un peu surpris, je répondis sur le même ton, et en me serrant la main, il me glissa un petit papier roulé, nous dit, tout haut, quelques mots insignifians et se retira. Aussitôt que nous fûmes seuls, je fis voir à mon ami le billet qu'on m'avait remis; voici ce qu'il contenait :

« Depuis deux jours un corsaire » anglais est en rade ; et, comme » vous l'aviez prévu, la plus grande

» partie de l'équipage passe la nuit
» à terre ; nous aurions déjà profité
» de vos instructions, et peut-être
» serions-nous déjà au milieu de nos
» familles, si vous eussiez été libres ;
» mais nous avons trop d'honneur
» pour abandonner des gens à qui nous
» pouvions devoir plus que la vie,
» la liberté. Ainsi que nous l'avons
» juré, nous mourrons à vos côtés,
» ou nous vous sauverons avec nous.

» Demain, vers la fin de la jour-
» née, tandis qu'une partie des nô-
» tres s'emparera de miss Bornew,
» nous tenterons un coup de main
» sur la prison qui vous renferme :
» l'affaire pourra bien être chaude ;
» mais songez à nous bien seconder,
» et nous répondons du succès. »

Cette lecture ranima l'espérance et la joie dans nos cœurs : les heures nous parurent des siecles ; il nous fut im-

possible de prendre le moindre repos pendant la nuit; jamais, enfin, la captivité ne nous avait paru aussi insupportable. « Les braves gens ! s'é» criait à chaque instant mon com» pagnon d'infortune, me rendre à » la fois, ma liberté, ma maîtresse » et ma patrie! Je leur devrai trois » fois la vie ! Et que leur ai-je » fait pour tant de services? rien; » mais je suis leur compatriote : oh! » oui, ce sont bien là des Français, » des citoyens de cette grande na» tion, où chaque homme est soldat, » et chaque soldat un héros! Cependant le jour tant désiré parut, et vint augmenter notre impatience : un mélange de crainte et d'espoir nous empêcha de prendre aucune nourriture, nous nous promenions à grands pas, sans oser nous communiquer les craintes qu'enfantaient nos imagina-

tions. Vers la fin du jour, l'espérance commençait à nous abandonner, lorsqu'un grand bruit se fit entendre : nous sommes sauvés ! s'écria Blamont, secondons les efforts de nos amis. En parlant ainsi, il saisit un des barreaux de fer qui garnissaient notre fenêtre, et son bras vigoureux l'ébranla avec force : je réunis mes efforts aux siens ; le barreau céda, un second fut arraché ; et, munis de ces armes, nous essayâmes d'enfoncer la porte près de laquelle plusieurs coups de pistolet venaient de se faire entendre. Qui pourrait résister à des Français qui combattent pour la liberté ?... Les serrures furent brisées, la garde anglaise culbutée et enfermée dans la prison, afin que nous eussions le temps de gagner le rivage où deux chaloupes nous attendaient : les bateliers auxquels quinze hommes ar-

més en imposaient, n'osèrent faire aucune difficulté, et, en moins d'une demi-heure, nous atteignîmes le corsaire. Les gens de l'équipage nous prenant pour ceux des leurs qui étaient à terre, ne prirent aucunes précautions, et nous laissèrent monter tranquillement; mais une fois sur le pont, chacun de nous mit le pistolet sur la poitrine d'un Anglais; ils se rendirent, et après les avoir tous descendus dans la cale, on leva l'ancre, et on fit voile pour le Hâvre.

Un vent frais favorisait notre navigation, nous filâmes sept nœuds à l'heure toute la nuit, et le lendemain, à la pointe du jour, nous étions déjà loin des côtes d'Angleterre. Tout l'équipage se livrait à des transports de joie; Blamont, sans cesse aux genoux de miss Bornew, la conjurait de lui pardonner le moyen qu'il avait em-

ployé pour la posséder, et lui jurai de ne rien épargner pour faire consentir milord à leur union, qui désormais était indispensable. La jeune miss soupirait, et ne répondait rien; mais ses yeux disaient assez à son amant qu'elle ne pouvait le haïr. J'étais le seul dont la joie n'était pas pure : je me représentais M. Dumont inexorable, refusant de me rendre Constance et mon fils; la famille de Rainville m'accusant du meurtre de leur parent, et les cachots ouverts pour recevoir le malheureux Farville. J'étais plongé dans ces tristes rêveries, lorsqu'on signala un bâtiment de guerre anglais, et peu après un navire français auquel le premier donnait la chasse. Le vent continuant à nous être favorable, nous préparâmes tout pour défendre nos concitoyens.

Nous eûmes bientôt joint l'ennemi

qui, de son côté, avait déjà attaqué le bâtiment français. Une vive canonnade s'engagea, et nos pièces jouèrent avec tant de bonheur, qu'en un instant la corvette anglaise fit eau de tous côtés. L'ennemi, craignant de couler, saute à l'abordage du navire que nous venions secourir; mais les gens qui le montaient, le reçurent de manière à lui ôter tout espoir de salut. Au milieu de ces braves, on distinguait un vieillard qui, la hache à la main, faisait un carnage affreux; cependant un gros d'ennemis l'entoure; dix lames d'abordage sont levées sur ses cheveux blancs.... Dans ce moment nos bâtimens se touchaient, je m'élance entre ce brave et ses lâches adversaires, et je reçois le coup qui allait priver Constance de son père. Je perdis connaissance, et lorsque je revins à moi, je me trou-

vai dans mon hamac près duquel pleurait mon beau-père, que j'avais reconnu assez tôt pour lui sauver la vie. Sa douleur égalait sa surprise, et je n'étais pas moins étonné de l'heureux hasard qui nous avait fait rencontrer dans cette périlleuse occasion. Dès que j'ouvris les yeux, une lueur d'espérance se répandit sur le visage de ce bon vieillard : il s'approcha et voulut parler ; mais le médecin qui survint, déclara que sans la plus grande tranquillité il ne répondait pas de mes jours, et il invita mon beau-père à remettre à un autre moment les questions qu'il s'apprêtait à me faire.

Nous étions alors en vue du Havre, et nous entrâmes dans le port le lendemain matin. M. Dumont me fit transporter chez lui, où, à ma recommandation, il reçut Blamont et sa

maîtresse. Qui pourrait peindre la joie, la douleur et la surprise que causèrent à Constance, ma vue, mon état, et l'intérêt que son père prenait à moi ! Dès que je pus parler sans danger, je leur fis le récit de ce que j'avais éprouvé depuis quinze mois qu'ils ignoraient ce que j'étais devenu. Je promis de mener à l'avenir une vie irréprochable, et priai mon beau-père de m'apprendre ce qui avait pu le déterminer, dans un âge aussi avancé, à voyager sur une mer infestée de corsaires. — « Le désir, me répondit-il, de » vous laisser assez de bien pour braver les revers de la fortune : il y a un » an que je reçus la nouvelle de la » mort de mon frère, habitant depuis » long-temps les États-Unis d'Amérique ; il laissait une succession immense dont j'étais le seul héritier, » et je résolus d'aller la recueillir.

» Après une assez heureuse naviga-
» tion, j'arrivai à Philadelphie : tous
» les biens furent vendus moitié de
» leur valeur, tant j'avais hâte de re-
» venir, et j'apporte environ huit cent
» mille francs, ce qui, joint à ma
» petite fortune, me fera à peu près
» soixante mille livres de rentes que
» je veux dès aujourd'hui partager
» avec mes enfans ». En finissant ainsi, ce bon père nous embrassa et caressa notre Eugène qui jouait sur les genoux de sa mère. Charmant enfant ! quels momens il me rappelait ! c'était le fruit de mon premier amour, et je lui avais donné la vie, en cueillant une rose dont le souvenir ne sortira jamais de ma mémoire. Il me tendait ses petites mains, je le pris dans mes bras : « *mon petit papa*, » me dit-il, *console maman, elle a* » *bien du chagrin*. Pauvre Constance !

» je suis la seule cause de tous les » maux que tu as soufferts ; mais j'en » jure par notre Eugène, par mon » amour, je veux désormais te forcer » à oublier tous mes torts ». Elle s'approcha ; nos trois têtes ne formèrent qu'un groupe, et des baisers de feu voltigeaient sur nos lèvres.... Quel moment délicieux ! je ne l'échangerais pas contre la vie entière du plus puissant monarque. M. Dumont était près de nous, et les mains élevées au Ciel, il remerciait Dieu de l'avoir laissé vivre assez long-temps pour être témoin de cette scène touchante.

Quelques jours après, nos prises furent vendues : elles étaient richement chargées ; il nous revint cinquante mille francs à chacun, ce qui mit Blamont à même de se passer de l'argent que le père de Constance lui

offrait, pour se rendre à Paris, où il avait l'intention de se fixer.

Cependant la famille de Rainville me causait quelque inquiétude ; j'en fis part à mon beau-père : il se rendit à Paris aussitôt que mon ami, visita les parens de l'avocat du défunt, parla d'arrangement, fit briller de l'or, et l'affaire fut appaisée en moins de deux jours.

Ma convalescence fut rapide : j'étais si heureux !.... je n'osais néanmoins parler d'aller habiter la capitale. Le lecteur se rappelle, sans doute, que Fanie était restée seule dans mon appartement, et j'ignorais ce qu'elle était devenue, ainsi que le mobilier. Quelle fut ma surprise, lorsque Constance m'apprit que, quelques jours après mon départ du Hâvre, on lui avait envoyé les clés de notre appartement.

Rien ne s'opposant plus à mes désirs, je me rendis dans ma famille, à laquelle M. Dumont avait mandé notre miraculeuse rencontre, et qui désirait beaucoup me revoir. J'y retrouvai mon frère qui avait laissé une jambe sous les murs de Vienne : « mon ami, me dit-il en m'embrassant, j'ai laissé une jambe en Allemagne ; mais j'en rapporte des lauriers et une femme, ce qui fait compensation. (*Demandez plutôt à M. Azaïs.*) — Une femme ! et quelle est.... — Dans un instant tu la verras ». Comme il parlait encore, la porte s'ouvrit. « La voilà ! s'écria-t-il. — Que vois-je ! Lucie ? — Tiens, il la connaît ! reprit le colonel ; cela n'est pas étonnant, car elle a vu bien du pays... mais, mille bombes ! çà m'est égal, j'en ai bien vu d'autres, moi, cela ne

» m'était sûrement pas plus permis » qu'à cette charmante enfant ; car » vous saurez tous que je suis philoso- » phe, et que, bien qu'une de mes » jambes ait servi de quille aux canon- » niers autrichiens, je n'en saute » pas moins à pieds joints sur les » préjugés. Pour vous prouver, con- » tinua-t-il, que cela est la pure » vérité, ma petite Lucie va vous ra- » conter ses aventures, et quelques » gaillardes qu'elles soient, je lui » promets de l'en aimer davantage ». Lucie hésita un instant ; mais le colonel l'en ayant priée de nouveau, elle commença son récit de la manière suivante :

CHAPITRE VI.

HISTOIRE DE LUCIEN.

Je suis fille du maître d'école d'un village près de Dijon ; ma mère mourut en me donnant le jour, et mon père ne lui survécut que très-peu de temps. Les parens que j'avais dans le pays, trop pauvres pour se charger de moi, m'envoyèrent à Paris, chez un oncle qui y faisait un commerce de vins assez considérable. Celui-ci prit soin de mon enfance, et me donna une éducation qui sympathisait peu avec ma naissance. Mais j'avais à peine quinze ans, lorsqu'il paya son tribut à la nature : ses enfans se partagèrent son bien avec avidité, et je

fus, en un instant, dans une affreuse indigence.

La femme d'un médecin nommé Dancourt, voisin du bon parent qui avait pris soin de mon enfance, eut pitié de ma situation, et m'offrit un asile. Le docteur, loin de blâmer la conduite de son épouse, l'approuva et déclara qu'il me regardait dès lors comme sa propre fille. Chaque jour son amitié pour moi augmentait, et ajoutait à ma reconnaissance, et peu à peu j'oubliai la perte que j'avais faite, pour ne m'occuper que du bonheur de ma situation. Le docteur se plaisait à me laisser entrevoir un avenir agréable : j'étais jeune, je possédais, avec une figure assez piquante, tous les arts d'agrément qu'on trouve dans une femme de haut rang, et je savais tout cela, car mon bienfaiteur ne cessait de m'entretenir de ces faibles

avantages qui devaient, selon lui, me conduire à la fortune : j'ignorais encore par quel chemin ; mais je ne restai pas long-temps dans cette ignorance que je regrette aujourd'hui plus que jamais.

En cet endroit de son récit, Lucie rougit, ses yeux rencontrèrent ceux du colonel, et se baissèrent, en laissant échapper quelques larmes. — Ma petite amie, lui dit mon frère, vous étiez jeune et sans expérience ; le médecin en avait pour deux : il vous a donné des leçons, cela est très-naturel, car j'en aurais fait tout autant ; mais vous m'avez promis de ne répéter ces leçons qu'avec moi, et je compte sur votre parole, car, s'il faut l'*être*, j'aime mieux que ce soit avant qu'après. Sur quoi je vous invite à continuer. Et Lucie reprit ainsi.

A quelque temps de là, il prit à madame Dancourt, la fantaisie d'aller passer quelques mois dans sa famille qui habitait Bordeaux; je devais d'abord être du voyage; mais son mari lui représenta, qu'étant obligé de passer une grande partie de la journée en visites, il serait plus convenable que je restasse pour faire, en son absence, les honneurs de la maison, et madame partit seule.

Pendant les premiers jours qui suivirent le départ, le docteur mit tous ses soins à augmenter l'attachement que j'avais pour lui. Cependant je croyais remarquer en lui une espèce d'inquiétude. Il me prenait quelquefois sur ses genoux, alors tout son corps tremblait, ses yeux, ordinairement enfoncés, semblaient sortir de leur orbite, et de profonds soupirs s'échappaient comme malgré lui

de sa poitrine. Je crus d'abord que l'absence de son épouse l'affligeait; mais le mal ne faisant qu'accroître, cela commença à m'alarmer. Je pensai que quelque chagrin secret le dévorait, et je résolus de tout faire pour en connaître le motif, et pour rendre la santé à mon bienfaiteur.

Un jour que la scène dont je viens de parler se renouvelait : « M. Dancourt, lui dis-je, vous avez quelque peine secrète, le chagrin semble empreint sur votre visage; me serait-il possible d'adoucir vos maux? craindriez-vous de confier à votre fille, la cause du changement qu'il est facile de remarquer en vous depuis le départ de madame? — Oh! ma chère Lucie, me répondit-il, en me serrant dans ses bras, combien je suis sensible à l'intérêt que tu prends à

» moi ! Tu te trompes cependant,
» je n'ai point de chagrin, le désir
» apporte dans mes traits le change-
» ment que tu y remarques ; et toi
» seule peux ramener le calme que
» j'ai perdu. — Moi ! monsieur, je
» peux vous être utile, et vous hé-
» sitez à parler ! Ah ! vous connais-
» sez bien mal le cœur de Lucie. —
» Eh bien, reprit-il, en m'embras-
» sant d'une manière effrayante,
» laisse-moi cueillir une rose que
» tu ne saurais encore garder bien
» long-temps, et en faisant mon
» bonheur tu rameneras la sérénité
« dans mon âme..... » En parlant ainsi, il m'enleva de nouveau dans ses bras et voulut me transporter sur son lit ; pour le coup je crus que sa pauvre tête lui tournait, et qu'il était décidément fou : me parler de roses, de bonheur, et finir par me

jeter sur un lit ; tout cela me semblait d'une folie bien caractérisée ; les mouvemens convulsifs qui agitaient le docteur, ne servirent pas peu à me confirmer dans mon opinion. La peur doubla mes forces : je m'arrachai de ses bras et m'enfuis dans ma chambre : il me suivit, et y entra aussitôt que moi ; je voulus crier ; mais il se mit dans une posture si suppliante, que je crus n'avoir plus rien à craindre. Alors il essaya de me rassurer tout-à-fait — » Pauvre enfant ! disait-il en se rap- » prochant, quelle simplicité ! quelle » innocence !..... Rassure-toi, ma » chère Lucie, que peux-tu craindre, » d'ailleurs, d'un homme qui ne » veut que ton bonheur ?..... » Et il m'embrassait encore..... sa main s'égarait.... Un feu nouveau embrâsait tout mon être... et... — « Et je

» le suis, interrompit vivement mon
» frère ; mais ne croyez pas que cela
» me cause aucun chagrin ; car, ainsi
» que je vous l'ai déjà dit, je me pique
» d'être philosophe, et d'une philo-
» sophie peu commune. Dans ce
» temps-là Lucie était libre, elle a
» bien fait de jouir de sa liberté : et
» morbleu ! je l'étais aussi, moi, et
» Dieu sait comme je l'ai mise à pro-
» fit ! Au surplus le premier pas est
» fait, celui-là seul est difficile,
» et ma bonne amie voudra bien
» nous en dire les suites. »

CHAPITRE VII.

SUITE DES AVENTURES DE LUCIE.

Depuis ce jour, reprit l'épouse du colonel, cette scène se renouvella souvent, j'étais si simple que je n'y opposais aucun osbtacle, j'étais au contraire enchantée de pouvoir aussi facilement rendre la santé à mon bienfaiteur ; mais madame Dancourt revint de Bordeaux, et dès lors le docteur ne fit presque plus attention à moi : j'étais outrée qu'il eût si facilement oublié des services auxquels il avait d'abord semblé attacher tant d'importance, et je ne savais quel sentiment me faisait désirer les leçons de

Dancourt. J'allais même jusqu'à me plaindre à lui de ne plus suffire à son » bonheur. — « Ma bonne amie, » me répondit-il, tu sais combien » ma femme est jalouse; nous ne sau- » rions prendre assez de précautions » pour lui cacher notre intimité. — » Eh ! quoi, repris-je avec surprise, » pourrait-elle être fâchée que je vous » rende la gaîté dont vous étiez pri- » vé ? — Oui, sans doute, elle en » serait fâchée, car son caractère est » si bizarre qu'elle prétend suffire » seule à mon bonheur. Cependant » attends-moi ce soir, je tâcherai de » me rendre près de toi. »

Un peu consolée par ces derniers mots, j'attendis la nuit avec l'impatience du désir; elle vint enfin, et le docteur fut exact; mais à peine était-il étendu sur la couche du plaisir, que la porte de ma chambre

s'ouvre avec fracas, et madame Dancourt entre furieuse; après nous avoir l'un et l'autre accablés d'invectives, elle m'ordonna de faire un paquet de mes effets, et de partir à l'instant même de chez elle. J'obéis en pleurant, et son cher époux, tremblant, regagna le lit nuptial qu'il n'aurait jamais dû quitter, pour mon bonheur et sa tranquillité.

Il était tard : j'étais si étourdie de ce qui venait de se passer, que je marchai long-temps sans savoir où j'allais ; enfin la fatigue me força de m'arrêter : je m'assis sur une borne, des larmes abondantes coulèrent de nouveau de mes yeux, et je commençai à penser un peu plus tranquillement à ma situation. Le plus pressé était de trouver un asile pour passer la nuit, j'avais bien quelqu'argent qui me venait des bontés du méde-

cin et de sa femme ; mais où se présenter à une heure du matin ? Le sommeil paraissait régner dans chaque maison, et la lueur des réverbères était la seule lumière qu'on apercevait. Cependant après avoir marché encore quelque temps, j'arrivai devant une maison d'où semblaient sortir plusieurs voix, et qui paraissait assez bien éclairée. Je m'approche, un factionnaire me demande *qui vive !* j'ignorais ce qu'il fallait répondre, et je me tus ; mais il renouvella son interpellation en me couchant en joue ; ce mouvement m'effraya au point que je tombai à la renverse et perdis connaissance.

Lorsque je repris mes sens, je me trouvai dans un corps-de-garde, et entourée d'une douzaine de soldats qui s'efforçaient de me rappeler à la vie. Dès que j'ouvris les yeux, ils me

pressèrent d'avaler un verre d'eau-de-vie, après quoi chacun d'eux me fit sa cour à sa manière. L'un trouvait que j'avais le haut du corps plus en avant que le plus beau grenadier de sa compagnie; l'autre trouvait ma peau plus blanche que le baudrier de son sabre, et mes cheveux plus noirs que sa giberne.

J'étais si enfoncée dans mes réflexions, que je faisais peu d'attention à leurs charmantes comparaisons; mais ils me forcèrent bientôt à les écouter : celui-ci vantait ma gorge en y passant la main; celui-là louait la fraîcheur de ma figure en y appliquant un gros baiser. En vain j'employais toutes mes forces pour repousser leurs brutales caresses : je me défendais d'un côté, et l'on m'attaquait de l'autre. Désespérée de ne pouvoir me débarrasser de ces diables, je criai

de manière à éveiller une armée. A mes cris, le commandant du poste, qui était un caporal, se leva de dessus le lit de camp, en se frottant les yeux, et demanda, en bâillant, d'où provenait ce tintamare; puis il s'approcha du côté où j'étais, me regarda, se frotta les yeux une seconde fois, et me demanda qui j'étais. La colère de madame Dancourt m'avait assez fait connaître qu'il n'allait pas de mon intérêt d'apprendre à chacun ma recette pour guérir les maris qui s'ennuient; c'est pourquoi j'eus soin de glisser là dessus, en racontant mon histoire au caporal, et j'attribuai à la seule méchanceté de cette dame la manière dont elle avait agi avec moi. — Cette femme-là est une vraie guenon, me dit-il, lorsque j'eus fini; mais reposez-vous sur Francœur : ma cousine Javeline, blanchisseuse en

fin, est une brave femme ; si vous voulez m'en croire je vous conduirai chez elle demain après ma garde, et je suis sûr que vous serez bien ensemble. J'acceptai et attendis le moment de faire cette nouvelle connaissance.

CHAPITRE VIII.

SUITE DES AVENTURES DE LUCIE.

Le caporal m'ayant prise sous sa protection, je cessai d'être importunée par les soldats, et dès que la garde fut relevée, Francœur me conduisit rue de la Montagne Sainte-Geneviève, où demeurait sa cousine Javeline. C'était une grande femme maigre, d'environ quarante ans; mon conducteur lui fit mon histoire en deux mots, et lui proposa de m'apprendre son état qui, disait-il, en valait bien un autre. Javeline accepta d'autant plus volontiers, qu'elle était fort pressée de besogne : j'en fus bien aise, et le capo-

ral en parut fort satisfait. — Nom d'un cœur ! s'écria-t-il, la fête sera complète ; et en même-temps il jeta un petit écu sur la table, en annonçant à sa cousine qu'il voulait dîner avec elle pour célébrer ma bienvenue. Celle-ci ne se le fit pas répéter : on fit venir quelques litres de vin, dont on arrosa une douzaine de saucisses : la joie brillait sur la face de Francœur qu'ombrageaient d'épaisses moustaches ; de grosses saillies lui échappaient à chaque instant et provoquaient le rire de Javeline, qui me reprochait ma tristesse.

Enfin la nuit vint : notre amphytrion parla de retourner au quartier et me demanda la permission de m'embrasser ; cet homme était bon, il avait d'ailleurs beaucoup plus de politesse qu'on n'en trouve ordinairement chez un caporal de grenadiers.

Je lui accordai sa demande, et il partit très-content de lui.

Le lendemain je me mis à l'ouvrage: cela me sembla fatiguant; mais je sentais l'impossibilité de suffire à mon existence autrement que par mon travail; je m'armai de courage et et pris la résolution d'oublier les premières et si heureuses années de mon enfance. Javeline comptait au nombre de ses pratiques, tous les prêtres de sa paroisse, et je fus bientôt chargée de porter les surplis et les chemises aux saints abbés. Tous louèrent ma figure, ma taille, etc.; mais l'un d'eux sur-tout ne tarissait point en éloges. Il me sembla que sa figure, lorsqu'il me parlait, ressemblait un peu à celle du docteur, lorsqu'il m'embrassait, et je me promis bien de me tenir sur mes gardes, pour ne pas le laisser faire usage de ma recette,

car je commençais à être plus éclairée, et ne me sentais point du tout disposée à accorder à un abbé, ce que le médecin n'avait obtenu que par surprise, et par l'entière ignorance où j'étais sur cet article.

Cependant chaque fois qu'il m'arrivait d'aller chez cet hypocrite, il redoublait de douceurs et de galanterie ; il poussa un jour la hardiesse jusqu'à poser sa main sur mon sein. Je le tançai vertement, il promit d'être à l'avenir plus circonspect, et je me retirai.

Le caporal venait souvent nous voir, et avait soin de me demander si la cousine en usait bien envers moi. L'air de bonté et de franchise de cet homme m'inspira peu à peu beaucoup de confiance ; je lui parlai un jour des manières lestes de l'abbé. — « Triple » grenade ! s'écria Francœur, il ne

» tient à rien que j'aille couper les » oreilles à ce c..... » Je l'assurai que cet expédient était inutile pour mettre ma vertu à l'abri des poursuites de ce bigot personnage, et que la sévérité avec laquelle je l'avais tancé, suffirait pour le rendre moins entreprenant. Mon protecteur voulut bien se contenter de cela ; mais il me fit promettre qu'à la moindre incartade de l'abbé, je ne manquerais pas de l'en prévenir.

Quelques jours après, je fus obligée de me rendre chez le galant pasteur : je le trouvai le bréviaire à la main, il le quitta pour venir à ma rencontre, et m'invita à m'asseoir ; mais je le craignais trop, et me disposais à gagner l'escalier, lorsqu'il courut à la porte qu'il ferma, et dont il ôta la clé : cette conduite m'effraya, je criai ; mon séducteur me saisit à

bras-le-corps, et m'entraîna dans le fond de son appartement : un canapé s'y trouvait, déjà la victime était placée dessus ; un instant encore et j'avais succombé, lorsque des coups redoublés se font entendre à sa porte. Mon séducteur étonné reste immobile ; mais les coups redoublent de force, la porte tombe avec fracas, et je reconnais mon caporal qui, le sabre à la main, s'était ouvert un passage pour me secourir. A sa vue, l'abbé avait quitté le canapé, pour se prosterner devant un christ. L'arme de Francœur était levée sur ce misérable : il allait payer cher son infâme conduite ; je m'élance sur le bras de mon défenseur, le coup est détourné, et va frapper le christ qui tombe sur la tête de l'abbé, et l'étend à nos pieds. — « Pardon, mon Dieu, dit » Francœur en m'entraînant vers

» l'escalier, vous savez que mon sa-
» bre n'en voulait pas à votre image
» qui, d'ailleurs, vient de punir le
» coupable ».

Il me conduisit aussitôt chez Javeline, à laquelle il reprocha très-durement d'exposer la vertu de sa protégée. La cousine, piquée de ses reproches, répondit que j'étais une bégueule, qui cherchait à lui faire perdre ses meilleures pratiques : le caporal lui répliqua par une paire de soufflets, après quoi il fit un paquet de mes hardes qu'il mit sous un bras, me prit tranquillement de l'autre et m'emmena.

Chemin faisant, je lui demandai par quel hasard il était arrivé si à propos pour me secourir. — « Je suis
» venu ce matin dans l'intention de
» vous voir, me répondit-il, ma cou-
» sine m'apprit où vous étiez : je me
» rappelai la conduite du cagot, et

» jugeai prudent d'aller au-devant
» de vous : je montais l'escalier, lors-
» que vos cris se firent entendre et
» me décidèrent à enfoncer la porte.
» Si cela vous convient, continua-t-il,
» j'ai un frère cuisinier dans un hô-
» tel garni, où il pourra vous donner
» de l'emploi ». J'acceptai les offres de mon brave protecteur, et fus bientôt installée dans l'hôtel. Françœur commença dès-lors à me faire une cour assidue... Que pouvais-je refuser à un homme qui aurait tout sacrifié pour m'être agréable ?.... L'amour paya bientôt la dette de la reconnaissance..... Je restai un an dans cet hôtel, et M. Farville jeune connaît le motif qui me força de quitter cette place.... J'entrai successivement au service d'une dévote, d'une douairière et d'une femme galante : cette dernière condition n'était pas la moins

agréable : ma maîtresse était bonne, je lui racontai mon histoire, cette marque de confiance lui fit plaisir ; elle se plaisait à s'entretenir avec moi, et sa conversation vive et spirituelle me semblait mille fois plus agréable que les paroles mystiques de la dévote et les vieilles histoires de la douairière.

Sur ces entrefaites, le régiment du caporal partit pour tenir garnison à Caen. J'avoue que cette séparation me fit beaucoup de peine ; mais cette peine redoubla lorsque j'appris que mon protecteur était tombé malade dans cette ville. Je lui envoyai d'abord tout l'argent dont je pouvais disposer, et finis par me rendre moi-même auprès de lui. Vous n'avez pas oublié mon passage à Louviers, lors de ce voyage, non plus que la scène qui se passa le matin dans l'auberge

où nous nous trouvions tous les trois.

« — Parbleu ! s'écria le colonel, » je ne suis plus surpris que mon » frère vous ait reconnue si promptement. Eh bien ! cela n'en vaut » que mieux, les liens de la fraternité en seront plus resserrés... mais » je vous interromps : à vous, ma » chère Lucie »·

Ma présence, continua cette dernière, sembla rendre la vie à Francœur ; il se rétablit promptement, et fut en état de marcher, lorsque son régiment reçut l'ordre de rejoindre la grande armée. Je me fis vivandière, afin de ne plus le quitter ; mais il fut tué à la première affaire, et j'eus la douleur de le voir expirer à mes côtés. Désespérée de ce nouveau malheur, je voulus revenir en France. Arrivée à Mayence, la fièvre me prit ; il me fut impossible d'aller plus loin, et

j'entrai à l'hospice de cette ville: j'y fus soignée par des femmes respectables qui consacrent leur vie au soulagement de l'humanité. Dégoûtée d'un monde qui semblait ne me promettre que de nouveaux chagrins, je résolus d'embrasser cet état, et dès que ma santé fut rétablie, on me reçut au nombre des sœurs : c'est là que je fis connaissance de M. le colonel.

» Je n'oublierai jamais, lui dit » mon frère ; les soins que vous m'y » avez prodigués ; ce fut là, conti- » nua-t-il, que je devins, pour la » première fois, amoureux : je jurai » d'épouser Lucie, si elle y con- » sentait ; j'ai tenu mon serment, et » mille dieux ! je suis loin de m'en » repentir ? J'ai déjà fait oublier à ma » Lucie, son caporal qui aurait fort » bien pu devenir colonel ; et j'espère » passer le reste de ma vie au milieu

» du bonheur que me procurent une
» femme charmante et une philoso-
» phie qui ne m'abandonnera ja-
» mais ».

CHAPITRE IX.

CONCLUSION.

Je passai quelques jours au milieu de ma famille, après quoi je retournai près de Constance et de son père : ce dernier, ayant tout-à-fait quitté le commerce, consentit à venir habiter la capitale avec nous.

Notre fortune étant assez considérable, nous fîmes l'acquisition d'un hôtel, dans lequel j'eus la satisfaction de faire accepter un appartement à Blamont et à sa chère miss. Mon ami m'apprit qu'il avait déjà reçu des nouvelles de milord Bornew; que celui-ci était furieux de l'enlèvement de sa fille adoptive, et refusait de consentir

à leur union ; mais, quelques mois après son installation dans mon hôtel, Blamont reçut une seconde lettre dans laquelle Milord mandait qu'un oncle de mon ami venait de mourir, et laissait à ce dernier une fortune assez considérable ; il terminait sa lettre par une permission en forme pour l'union de sa fille et de Blamont, et leur promettait de leur faire passer le montant de la succession, par le premier bâtiment parlementaire qui se rendrait en France.

Les noces se firent avec éclat : pendant huit jours les parties de plaisir de tout genre se succédèrent sans interruption.

Un jour que nous étions tous ensemble aux Français, je fus frappé des traits de l'un des acteurs, et après l'avoir attentivement examiné, je reconnus St.-Ange ; espérant qu'il avait

oublié notre ancienne querelle, je m'informai de sa demeure, et me rendis chez lui le lendemain.

Mon attente ne fut point trompée : il me reçut avec les plus grandes démonstrations de joie. — « Mon cher » ami, me dit-il, nous eûmes autre- » -fois une querelle dont le sujet est » trop futile, pour qu'aucun de nous » en garde rancune : vous vous rap- » pelez sans doute mes principes, d'a- » près lesquels une femme, comme » étant nécessaire à l'homme, est » *le bien de tous*. Celle, du reste, » dont je vous ai fait perdre les fa- » veurs à Lyon, était, moins que » toute autre, un objet de grand » prix : après avoir eu successive- » ment plusieurs amans, elle appar- » tient aujourd'hui au plus offrant et » dernier enchérisseur ».

« Cependant, continua-t-il, une

» femme, ainsi que je viens de le
» dire, est nécessaire, et c'est pour
» cela que je me dispose à en pren-
» dre une; mais je vous assure que
» je n'aurai jamais la sottise de la
» croire fidèle. Tant mieux si mon
» opinion est mal fondée, et tant
» mieux encore si je pense juste,
» car alors je n'aurai pas la douleur
» d'avoir été trompé. — Et quel est
» l'objet de votre flamme? — Une
» petite brune fort piquante, sans
» fortune; mais dans laquelle j'ai
» remarqué les qualités nécessaires
» pour en faire une actrice de quel-
» que mérite, et cela n'est pas à dé-
» daigner. — Vous la nommez? —
» Fanie. — Fanie?..... — Vous se-
» rait-elle connue? — Cela est pos-
» sible, j'ai connu il y a quelques
» années une Fanie chez la comtesse
» de Clarmont. — Justement, s'é-

» cria Saint-Ange, elle est mainte-
» nant gouvernante chez un de nos
» premiers tragiques qui lui donne
» des leçons de déclamation, et j'es-
» père sous peu obtenir pour elle
» un ordre de début ».

Je me gardai bien de faire connaître à Saint-Ange jusqu'à quel point je connaissais sa future épouse ; et je le quittai en bénissant l'heureux hasard qui me faisait connaître la situation de cette jeune personne, dont l'amour violent me faisait sans cesse craindre quelque extravagance.

Rien ne s'opposant plus à mon bonheur, je passe maintenant une vie délicieuse dont je partage les instans entre mon fils et mon épouse.

Cependant j'ai à peine atteint ma vingt-unième année : à cet âge il peut m'arriver encore bien des aventures, et si, ainsi que je l'ai dit dans ma

préface, le public accueille ce faible essai, je ne manquerai pas de lui faire part de la suite de mon histoire.

Un moment, cher lecteur; je m'aperçois que le volume n'est pas complet, et comme j'ai de la conscience, je veux donner à chacun de la marchandise pour son argent; c'est pourquoi, avant de nous quitter, vous voudrez bien lire l'anecdote suivante :

LES PRÉJUGÉS

OU

GROS-JEAN PHILOSOPHE.

ANECDOTE.

Les préjugés furent inventés par la sottise, pour le malheur de l'humanité.

L'an mil sept cent quarante, naquit dans un village près de Coutances, un garçon auquel on donna le nom de Jean, lequel nom fut, par la suite, précédé de l'adjectif *gros*, à cause de l'embonpoint de Jean.

On l'envoya de bonne heure à l'école, et il ne tarda pas à donner des

preuves d'un bon sens qui n'avait besoin que d'être développé pour en faire un homme d'esprit; mais, malheureusement, le *magister* qui n'avait lui-même que l'entendement nécessaire pour apprendre à lire à une vingtaine de marmots, et les fouetter au besoin, n'était guères propre à faire fructifier les heureuses dispositions de son élève, et cela fut peut-être cause que la France posséda un grand homme de moins.

Quoi qu'il en soit, lorsque Gros-Jean eut atteint sa quinzième année, il commença à réfléchir, et le fruit de ses réflexions fut qu'il trouva fort étrange de ne pouvoir suivre en tout sa volonté. Il avait, quelque part, entendu parler de préjugés, s'était fait expliquer l'acception que l'on donnait à ce mot, et, fort de cette découverte, il se promit bien de fou-

ler aux pieds tous les préjugés, et de faire tout ce que bon lui semblerait, pourvu que sa conscience ne s'y opposât point.

Bien des gens ont depuis pensé, comme Jean, que la conscience était le juge que Dieu nous avait donné pour distinguer le bien d'avec le mal, et ceux-là n'étaient pas les moins sensés; mais il est de notre nature que la sottise soit le partage du plus grand nombre : or, comme le plus grand nombre fait la force, et que la force est un écueil contre lequel la raison se brise presque toujours, voilà pourquoi cette opinion n'a pas prévalu et ne prévaudra jamais, parce que l'intérêt de ceux qui dirigent la force, veut que la sottise l'emporte..... Revenons : je disais que Gros-Jean se proposait de mépriser les préjugés. Une fois cette belle ré-

solution prise, il se rappela qu'il avait lu que tous les hommes sortaient d'Adam. « Si cela est, dit-il, » tous sont égaux; si tous sont égaux, » pourquoi les nobles sont-ils au- » dessus des roturiers? Je conçois » qu'il y ait un chef qui gouverne la » société; mais il me semble que ce » chef ne saurait être élu que par la » société qui lui confie ses intérêts; » et il n'en est pas ainsi, puisque » ni moi, ni mon père, ni mon » grand-père ne connaissons le chef » de l'Etat: cependant nous faisons » partie de la société.

Gros-Jean conclut de ce beau raisonnement, que ni lui, ni les siens n'étaient tenus d'obéir à un homme qui s'avisait de leur commander sans leur permission.

Il s'empressa de faire part à son père de cette découverte: celui-ci ré-

pondit qu'on devait obéir au roi parce qu'il était le plus noble ; Jean soutint que, puisque nous sortions tous d'Adam, il était aussi noble que le roi. Son père lui tourna le dos en lui recommandant l'obéissance, et Jean, qui était entêté, jura qu'il n'obéirait pas.

Le lendemain qui était un vendredi, il fut dans le saloir, coupa une grillade et s'apprêtait à la faire cuire ; sa mère, lui rappella le commandement de l'Eglise qui défend l'usage de la viande ce jour-là. Jean répondit que ce commandement était un préjugé : la mère qui n'avait jamais entendu ce mot, crut que son fils était possédé de l'esprit malin, et courut en avertir le curé : celui-ci vint aussitôt, et s'adressant à Jean, lui demanda quel était le démon qui l'obsédait. — « Les démons, répon-

» dit le jeune philosophe, n'exis-
» tent que pour les bênets qui ont
» la sottise de vous croire ; et je veux
» manger de la viande parce que
» ma conscience ne s'y oppose pas ».
Le pasteur représenta la sainteté du jour et la nécessité de faire pénitence.
« Monsieur le curé, dit encore Gros-
» Jean, je vous répète que je suis en
» paix avec ma conscience, et que je
» n'ai pas besoin de pénitence. —
» Avez-vous oublié que le plus sage
» pèche au moins sept fois par jour?
» — Je n'ai pas oublié que celui qui
» a écrit cela est un sot, que ceux
» qui le croient sont des *sots*, que
» votre doctrine fourmille de pré-
» jugés, et comme je méprise ces
» derniers, et que je n'aime pas la
» société des sots, je vous prie de
» quitter la place ».
Le saint pasteur ne se le fit pas ré-

péter ; car Jean commençait à passer pour une mauvaise tête, et un curé a tout à craindre d'un homme qui ose faire gras le vendredi.

Gros-Jean, enchanté de la tournure que prenaient les choses, se promit bien de ne pas rester en si beau chemin ; il assembla un jour dans sa grange tous les jeunes gens du village, et s'étant élevé sur un tas de gerbes, il leur tint le discours suivant :

» Mes amis ,

» Vous êtes tous des nigauds qui » vous laissez conduire par le bout » du nez comme de véritables marmots ; mais cela ne durera pas » long-temps, si vous voulez profiter » de mes leçons.

» Vous obéissez à tout ce que

» commandent le curé et le bailli,
» comme s'ils n'étaient pas des hom-
» mes comme vous ; vous payez la
» dîme, parce qu'un homme, que
» vous ne connaissez pas, le veut
» ainsi ; et vous vous empressez de
» saluer le seigneur du lieu, comme
» si un seigneur était un homme
» d'une espèce différente, et qu'on
» soit tenu de le respecter; enfin vous
» seriez offensés d'avoir un bâtard
» dans votre famille, comme si un
» bâtard ne pouvait pas être un hon-
» nête homme.

» Apprenez donc, idiots que vous
» êtes, que tous les hommes sont
» égaux, puisqu'ils sortent de la
» même souche ; qu'ils sont libres,
» parce qu'ils sont égaux, et qu'ils
» ne doivent obéir, à cause de cette
» liberté, qu'à des hommes que,
» d'un commun accord, ils choi-

» sissent pour les gouverner. Ainsi
» vous devez envoyer promener le
» curé qui vous fait entrer des niaise-
» ries dans la tête ; de même, vous
» ne devez pas payer la dîme, ni
» obéir au bailli, parce que vous ne
» connaissez pas celui qui vous gou-
» verne, et que, par conséquent, son
» choix ne peut être le vôtre. Vous
» n'êtes pas tenus de respecter le
» seigneur du lieu, parce que ce
» seigneur est un homme, et que,
» encore un coup, un homme ne
» peut être subordonné à un autre.
» Pour ce qui est des bâtards,
» pourriez-vous me dire quel est ce-
» lui de vous qui a choisi son père ?
» D'ailleurs, avant qu'il fut ques-
» tion de ce *conjungo vos* qui, selon
» vous, nous rend légitimes, croyez-
» vous qu'on ne faisait point d'en-
» fans ? donc, tous les enfans étaient

» bâtards, et par cette raison aucun
» ne l'était; de même que si tous
» les hommes étaient roturiers, au-
» cun d'eux ne le serait? donc, vous
» êtes tous enfans de bâtards: donc,
» les gens qui s'arrogent le droit de
» vous commander sont aussi issus de
» bâtards, et par conséquent vos
» égaux. C'est pourquoi il vous est
» permis, d'après la nature qui est
» bien la première loi du monde, de
» faire l'amour, et de caresser autant
» de filles que vous en trouverez qui
» voudront y consentir, car le mariage
» et la légitimité des enfans sont des
» préjugés, et les préjugés furent in-
» ventés par la sottise, pour le malheur
» de l'humanité. D'où je conclus que
» tout homme digne d'être *homme*,
» ne doit suivre que la loi naturelle
» et prendre sa conscience pour guide
» de ses actions. »

C'est ainsi que Gros-Jean termina sa harangue, à laquelle tout l'auditoire applaudit, de façon à donner à l'orateur la meilleure idée de ses principes.

Quelque temps après, les jeunes gens, dans la tête desquels ces idées philosophiques fermentaient, mirent les leçons à profit : l'un d'eux refusa de payer la dîme; un autre, auquel le curé parlait de confession, envoya le pasteur faire lanlaire; un troisième refusa de faire la corvée, etc., et tous de concert firent des enfans à toutes les filles du village, qui, de leur côté, avaient un tendre penchant pour la loi naturelle.

Cependant le curé criait au sacrilége, à l'impiété, et jurait que son évêque excommunierait tous les philosophes. Le seigneur du lieu criait à la rebellion, et jurait qu'il ferait

pendre les impertinens vassaux qui méconnaissaient son autorité ; et les pères qui ne criaient pas, juraient de mettre leurs filles au couvent, ce qui effrayait d'autant plus les pauvres petites, qu'elles avaient déjà pris goût à la philosophie.

Heureusement, de la menace à l'effet on réfléchit toujours ; et le curé réfléchit qui si l'évêque excommuniait une partie de ses paroissiens, cela ne laisserait pas que de diminuer le produit de la cure, et il se calma. Le seigneur réfléchit que s'il les faisait pendre, les corvées se feraient moins que jamais, et il se calma. Les pères réfléchirent que s'ils mettaient leurs filles au couvent, ce n'était pas le moyen de les marier promptement, et ils n'en firent rien ; de sorte que les choses ne changèrent point de face, et la philosophie du villageois

raisonneur et frondeur, continua de faire des progrès rapides.

Tous les Français se rappellent encore ce qu'il en résulta, lorsque quelques génies sublimes soulevèrent un coin du voile qui couvrait les yeux des peuples de l'Europe. Semblable à un vent impétueux dont la violence renverse tout ce qui s'oppose à son passage, le cri glorieux de liberté, parti du sein de la France, retentit jusque dans les contrées les plus reculées du globe, et enflamma tous les cœurs. L'édifice élevé depuis tant de siècles par le despotisme, s'écroula tout-à-coup.... Mais hélas! qu'arriva-t-il de ce triomphe de la raison? l'anarchie, cette hydre épouvantable, nâquit de la cendre des préjugés, et vint nous plonger dans un gouffre mille fois plus profond que celui dont nous étions sortis.... Je m'arrête,

lecteur; mon crayon n'est pas assez noir pour rendre avec vérité les scènes d'horreur dont ma malheureuse patrie fut le théâtre... Je voue à l'exécration de la postérité, ces scélérats qui ne pouvaient assouvir leur rage que dans le sang de leurs frères ; la philosophie n'éclaira jamais ces frénétiques, cette sœur de la raison ne fit point entendre sa voix à des antropophages : des cœurs vertueux peuvent seuls la concevoir.

Cependant ces principes, mal interprétés, peuvent causer de grands maux, et l'histoire de mon héros en offre un exemple. Nos villageois refusèrent d'obéir au bailli ; mais ils ne réfléchirent pas que, sans gouvernement, il ne peut y avoir de société. Ils n'écoutèrent plus le curé ; mais de là s'ensuivit l'athéisme, et ce dernier ne s'accordera jamais avec la

saine philosophie. Ils voulurent suivre la loi naturelle, non parce qu'elle s'accordait mieux avec la raison, mais parce qu'elle paraissait flatter leurs passions... O toi ! principe de tout, une étincelle de ton génie créateur ne viendra-t-elle jamais guider le faible entendement des mortels ?... L'esprit humain ne trouvera-t-il pas un fil qui l'aidera à sortir du labyrinthe où il s'égare chaque jour ?... Revenons à nos jeunes philosophes.

Les champs étaient en friche depuis le discours de Gros-Jean, attendu que tous ses prosélytes prétendaient ne devoir cultiver la terre que pour leurs propres besoins. La terre n'appartient pas à tel ou tel, disaient-ils; elle doit nourrir tous les hommes : donc tous les hommes doivent la cultiver... Les insensés ! toutes les professions ne sont-elles pas relatives ?...

Sans le charron, le maréchal, le maçon, qui leur fournirait une charrue, et une maison où ils pussent affronter l'injure du temps et conserver leurs récoltes ? Chaque profession est un ressort nécessaire à l'harmonie. On pourra m'objecter que bien des gens passent leur vie dans l'inaction. Hélas ! ces gens-là sont trop à plaindre pour qu'on puisse les blâmer: la vie, pour eux, est un présent funeste, et l'ennui qu'ils éprouvent est le plus terrible des maux

Cependant les anciens du village, effrayés de ce délire épidémique, se réunirent pour chercher à en arrêter les progrès. Ils résolurent d'abord d'avoir recours à la force pour soumettre ces jeunes écervelés ; mais leurs bras affaiblis par les ans étaient loin de pouvoir se mesurer avec avantage contre une jeunesse bouillante.

La persuasion, d'ailleurs, ne gît pas au bout des baïonnettes; les bonnes gens sentirent cela parfaitement, et s'en remirent au curé pour la conversion de leurs enfans; mais le pasteur prétendit qu'il était plus facile de faire des processions et des exorcismes, que de trouver des raisons solides. Il sortit de l'église avec toute la pompe qu'il était alors possible au clergé d'étaler aux dépens des malheureux, et suivi d'une foule de bonnes femmes qui avaient fait des neuveines à tous les saints du calendrier, pour les engager à chasser de leur village le démon de la philosophie.

Le curé, tenant en main un énorme goupillon, aspergeait abondamment tous les jeunes gens qui se trouvaient sur son passage, et cette cérémonie dérisoire, loin de produire l'effet qu'il en attendait, ne fit qu'augmenter le

nombre des prosélytes que Jean s'était faits. Les huées partirent bientôt de tous côtés, et notre exorciste regagna promptement le presbytère. Comme il était prêt d'y rentrer, il aperçoit Gros-Jean qui se trouvait là par hasard; et dans le trouble où l'avait mis le peu de succès de son opération, il crut voir Satan lui-même, et lui jeta, pour s'en préserver, le seau d'eau bénite au visage. La philosophie de Gros-Jean, qui ne s'accordait pas toujours avec les préceptes de l'évangile, voulait que l'on rendît le mal pour le mal, de sorte que le prétendu possédé, sans délibérer longtemps, saisit le saint homme d'une main vigoureuse, et s'apprêtait à en faire justice, lorsque celui-ci fit adroitement un demi-tour, et laissant son étole dans la main de son adversaire, il s'esquiva promptement.

Etant entré dans l'église, suivi d'une foule de femmes, et de tous les hommes que l'épidémie n'avait point atteints, il monta en chaire et improvisa le sermon qu'on va lire, car lorsqu'il s'agit de semer la discorde, ces prétendus ministrés de paix sont capables de tout, même d'improviser:

» Mes chers frères,

» Vous connaissez mon zèle pour » le bien spirituel et temporel de » mes ouailles; vous avez vu avec » quel empressement je me suis mis » en marche contre les rebelles; » mais Dieu, qui met souvent ses » serviteurs à de rudes épreuves, n'a » pas jugé convenable de nous accor- » der leur conversion. Toutefois, » mes chers frères, je me résigne à » la sainte volonté du tout-puissant,

» fois malheur aux infâmes qui se
» sont emparés de mon étole, que
» j'espère retrouver bientôt par la
» grâce de Dieu et le secours de vos
» bras ! Ainsi soit-il. »

Tandis que le saint personnage s'agitait ainsi, Gros-Jean, de son côté, chantait sur un tout autre ton. Les jeunes gens s'étant rassemblés autour de lui, il leur parla en ces termes:

« Mes amis,

» Ce vieux rêtre de curé vient de
» faire, dans ma personne, un ou-
» trage sanglant à la philosophie,
» et morbleu ! je prétends en avoir
» raison. Je vous ai prouvé que ces
» hordes de fainéans étaient à charge
» à la société; secondez-moi, et nous
» en serons bientôt débarrassés. Je
» suis persuadé que dès que le sei-

» gneur, le bailli et le curé ne seront
» plus parmi nous, nos pères cesse-
» ront d'être sourds à la voix de la
» raison. Marchons donc et chassons
» ces idiots. »

C'est ainsi que des opinions outrées, quoique différentes, conduisent au même but, et les effets du fanatisme ne sont pas plus terribles que ceux d'une fausse philosophie.

Les esprits ainsi disposés, on se mit en marche, et les deux partis ne tardèrent pas à se rencontrer. Le discours du curé avait fait de chaque paysan un fanatique qui ne voyait que la religion outragée, et qui, n'écoutant plus la voix de la nature, s'apprêtait à sacrifier son fils à l'orgueil d'un cagot. Le spectacle le plus atroce se préparait; on allait voir des pères dénaturés égorger leurs enfans, et des fils oser porter leurs mains parricides sur

les auteurs de leurs jours, lorsque le bailli parut au milieu des jeunes gens.

« Mes amis, leur dit-il, que celui » à qui j'ai fait le moindre mal me » porte les premiers coups ; mais si » j'ai toujours fait le bien, si je vous » ai toujours aimé comme mes en- » fans ; enfin si mes cheveux blancs » vous inspirent quelque confiance, » écoutez-moi.

» C'est avec quelque raison, il est » vrai, que vous vous plaignez des » préjugés innombrables qui nous ob- » sèdent. La vertu est simple comme » la nature, et les préjugés lui parais- » sent méprisables. Mais, pouvez- » vous, raisonnablement, espérer » de faire ce que tant de génies pro- » fonds ont vainement tenté ? Croyez- » moi, laissez au temps et à la raison » le soin d'éclairer les hommes, et » n'empoisonnez pas les plus beaux

» jours de votre jeune âge, en proclamant des principes qui pourraient entraîner la société dans un précipice dont elle ne sortirait qu'avec peine et où, d'erreur en erreur, elle finirait peut-être par s'engloutir toute entière, sans que tous les philosophes du monde pussent la retenir. D'ailleurs, vous ne pouvez manquer d'attirer bientôt sur vous les regards inquiets de l'autorité, contre laquelle vous ne tiendrez pas longtemps.

» La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Ce discours, dans lequel le bailli faisait quelques concessions à la philosophie, plut beaucoup à Gros-Jean et à ses amis. On applaudit l'orateur; et, oubliant le projet de le chasser du village, on jura au contraire de le

protéger et de le défendre envers et contre tous.

Les jeunes villageois commençaient donc à revenir à des idées plus saines, et ils se préparaient à rentrer tranquillement chacun dans sa chaumière, lorsque le curé s'écria que le bailli était un maudit hérétique, qui serait damné ainsi que tous les raisonneurs qui s'avisaient de censurer les lois établies par l'église. — « Mes chers » frères, continua-t-il, en se tournant vers les bonnes gens dont il » avait troublé le cerveau, vous avez » juré de retirer l'ornement sacré des » mains sacriléges qui le possèdent: » voici l'instant d'agir. » Alors il leur rappella tous les maux qui devaient les accabler, si le saint ôtage restait au pouvoir des rénégats. Mais pour cette fois la nature triompha du fanatisme, et les bras de ces bons

pères, ne s'ouvrirent que pour embrasser leurs enfans égarés.

A quelque temps de là, Gros-Jean devint amoureux d'Aminte, fille d'un fermier voisin. Il mit tout en usage pour plaire à cette jeune beauté ; mais il avait d'autant plus de peine à réussir qu'elle était fortement prévenue contre Gros-Jean, dont ses parens ne cessaient de blâmer les principes. Un soir qu'il venait de rôder autour de la ferme dans l'espérance de voir sa bien-aimée, il rentrait tristement chez lui, lorsqu'en traversant sa cour, il aperçut un homme qui sortait de la grange, emportant sur ses épaules un sac de froment. Ne doutant pas que ce ne fût un voleur, il courut à lui et l'arrêta : « mon cher, » lui répondit cet homme, avec beau» coup de sang-froid, je suis la loi » naturelle ; Dieu envoie sur la terre

» du grain pour nourrir tous les
» hommes, et comme je n'en ai pas
» chez moi, et que tu en as plus qu'il
» ne t'en faut, rien de si juste que
» d'en prendre chez toi. Il est vrai
» que le bailli appelle cela voler,
» et qu'il défend de le faire; mais
» comme je n'ai pas choisi le bailli
» pour me commander, je me moque
» de lui. »

Jean, vaincu par ses propres armes, ne répliqua rien et rentra chez lui. Il apprit alors que trois de ses sœurs venaient d'accoucher par suite de sa doctrine; et que, comme elles n'avaient pas de maris, et qu'il leur était impossible de gagner leur vie en allaitant leurs enfans, elles chargeaient leur frère de payer les mois de nourrice. Jean ouvrit de grands yeux, et allait parler; mais on lui rappela que *la légitimité était une*

sottise, et que la loi naturelle voulait qu'on fît des enfans aux filles, sans les épouser. « Il faut convenir, disait-il » en lui-même, que la médaille a » un vilain revers, auquel je n'ai » pas d'abord fait attention; mais je » suis trop avancé pour reculer. » Le lendemain il fut voir sa chère Aminte : il la trouva avec Lucas; tous deux étaient assis sur le gazon, et leur conversation paraissait très-animée. Jean, emporté par un mouvement de jalousie, appela Lucas et lui dit : « J'adore Aminte, et j'espère » que tu ne prétends pas me la dis- » puter. — Non, sans doute, reprit » l'autre; mais ce que la loi naturelle » accorde aux hommes, elle doit » l'accorder aux femmes; si elle per- » met que les hommes aient plusieurs » femmes, elle permet sans doute » que les femmes aient plusieurs

» hommes; de sorte que nous pou-
» vons posséder Aminte en même
» temps. » Cette proposition révolta tellement Jean, qu'il allait se porter à quelques voies de fait.

Mais il se rappela à temps que cet homme ne faisait que répéter ce que lui-même avait dit.

Cependant il lui arrivait chaque jour quelque nouveau désagrément: le cordonnier et le tailleur du village, obligés pour nourrir leurs familles, de cultiver la terre eux-mêmes, refusèrent de faire des souliers et des habits, et si Jean se fâchait, on lui prouvait clair comme le jour, que la loi naturelle voulait qu'on allât nu. Une foule de mendians assiégaient sa porte, et demandaient l'aumône au nom de la loi naturelle, qui veut que les biens soient communs; mais si, par hasard, il entrait dans

une boutique, le marchand lui soutenait que rien n'était plus naturel, que d'être payé de la marchandisse qu'il livrait. Enfin, il n'était pas jusqu'aux marmots qui ne soutinssent que la loi naturelle ne permettait pas qu'on les retînt à l'école malgré eux.

La philosophie, comme l'on voit, marchait à pas de géant. Toutefois je ne prétends point parler ici de cette philosophie raisonnable, qui veut que tout citoyen jouisse d'une sage liberté, que les hommes soient égaux devant la loi, que la noblesse ne soit pas héréditaire, mais qu'elle s'acquière par les qualités personnelles; qu'on ne soit point contraint de croire des dogmes que le simple bon sens repousse, etc., etc..... Loin de moi l'idée d'abandonner jamais la cause de cette fille de la raison; il n'est question ici que du délire enfanté

par l'ignorance et nourri par le vice.

Enfin tous ces jeunes fous se livraient à toutes sortes de déréglemens. Le cynisme le plus révoltant avait remplacé la mystérieuse volupté; mais ils ne tardèrent pas à sentir qu'ils étaient moins heureux qu'auparavant. Le désir, plus vif que le plaisir même, avait fait place à la satiété et au dégoût. Les ouvriers refusant de travailler, les premiers se voyaient privés de toutes les douceurs de la vie. Tous ces désagrémens commencèrent à les dégoûter de la philosophie. Plusieurs d'entre eux se réunirent pour reprocher à Gros-Jean de les avoir trompés.

« Au diable votre loi naturelle! lui » dirent-ils ; vous nous aviez promis » qu'elle nous rendrait heureux, » et nous sommes avec elle mille » fois plus à plaindre que nous

» n'étions avant de la connaître.
» Suivez donc ses préceptes tant qu'il
» vous plaira; quant à nous, nous
« l'abandonnons pour toujours.

Jean, surpris de ce qu'il entendait, commença à croire qu'il manquait de lumières pour bien établir son système, et crut nécessaire de voyager pour s'instruire. En conséquence, il vendit une partie de son patrimoine, et vint droit à Paris, qu'il avait entendu dire être la source des connaissances humaines. Il avait espéré trouver là beaucoup de philosophes, et son espoir ne fut point déçu, car il y en avait dès lors de toutes les couleurs. Il en vit qui prêchaient l'égalité des conditions, en courant après les honneurs et les titres; d'autres, qui après avoir tonné contre le despotisme, brûlaient de l'encens sur ses autels, et d'autres en-

core qui, après avoir soutenu longtemps que l'âme était anéantie par la dissolution du corps, mouraient comme des capucins ou plutôt comme des sots. Enfin il rencontra un homme sage à qui il demanda l'explication de tout ce qu'il remarquait d'extraordinaire. Celui-ci lui répondit : — « Si vous pensez que ces gens-» là aient en vue le bien public, vous » êtes dans l'erreur ; ils s'inquiè-» tent fort peu que leurs sophismes » portent la désunion dans les fa-» milles. La fausse gloire de faire » parler d'eux et de s'acquérir la » réputation de philosophes, est le » grand ressort qui les fait agir, et » voilà ce que la multitude appelle » de grands hommes ! Vous convien-» drez qu'ils obtiennent ce grand » titre à peu de frais. »

Notre héros eut peine à revenir de

là surprise que lui causait ce discours.

» Quoi donc ! s'écria-t-il, toujours de
» l'hypocrisie ! toujours des pré-
» jugés ! — Les préjugés, reprit le
» sage, sont souvent nécessaires.
» C'est un préjugé qui veut qu'à la
» voix d'un souverain, qui n'est
» pourtant qu'un homme, tous les
» citoyens prennent les armes, et
» versent leur sang pour des querelles
» auxquelles ils sont étrangers ; mais
» que ce préjugé soit anéanti, et
» bientôt vous verrez vos chaumières
» en cendre, vos femmes violées,
» vos enfans égorgés par des hordes
» de barbares qui, trouvant l'abon-
» dance dans le pillage, en feraient
» leur unique occupation. Toutes les
» religions fourmillent de préjugés ;
» mais sans la crainte des tourmens
» éternels, et l'espoir d'un bonheur
» inaltérable, qui retiendrait dans

» la bonne voie les hommes que le
» naturel porte au mal? Vous le voyez
» donc, les préjugés ne sont pas sans
» utilité. Je sais qu'il en est que
» la raison repousse; mais que les
» hommes sensés les méprisent en
» silence, sans risquer, par de vaines
» déclamations, de renverser l'édifice
« social. »

Ce raisonnement fit quelqu'impression sur Gros-Jean, sans pour cela le convaincre tout-à-fait. « Il me » parle, disait-il en lui même, de » hordes de barbares, de viol, d'in- » cendie, etc.; voilà, j'en conviens, » une perspective qui n'est pas des » plus riantes; mais si tous les hom- » mes étaient philosophes, ces bar- » bares n'existeraient pas. Il prétend » que les préjugés, en matière de » religion, sont indispensables pour » contenir les méchans; mais encore

» un coup, une philophie universelle
» n'admet pas de méchans, et puis,
» s'il s'en rencontrait, une religion
» simple et qui s'accorderait avec
» le bon sens, ne suffirait-elle pas ?
» Adorer le grand esprit qui remplit
» tout de son immensité, et le
» représenter comme voulant le bien
» et punissant le mal, voilà une
» religion que le plus inepte des
» hommes comprendrait facilement.
» Dieu n'est-il pas assez grand de sa
» propre grandeur ? et n'est-ce pas
» ravaler la majesté divine, que de
» l'affubler de mystères et de dogmes
» ridicules ? Je le vois, Paris est un
» lieu corrompu, où le germe des
» bons principes ne saurait fructifier.
» A peine paraît-il, que l'ambition,
» le despotisme et mille autres fléaux
» l'étouffent; mais tout cela, loin de
» me prouver que mes principes sont

» faux, ne sert qu'à m'y attacher davantage ; et dussé-je faire le tour du monde entier, je trouverai où leur faire prendre racine. »

Plein de ce nouveau projet, il ne tarda pas à faire connaissance d'un capitaine de navire, qui devait sous peu mettre à la voile pour les Indes. Notre villageois résolut aussitôt d'entreprendre ce voyage. Le capitaine lui paroissant assez disposé à philosopher, il ne lui fit pas un mystère de son projet et l'engaga à le seconder dans sa noble entreprise. Celui-ci vanta fort la philantropie du jeune fou, appela sa folie *l'héroïsme de la philosophie*, lui promit aide et protection, et le prit à son bord avec tout ce qu'il possédait. Voilà donc Gros-Jean voguant vers le nouveau monde, et raisonnant avec son patron qui l'écoutait avec une complaisanse peu com-

mune chez les marins; mais celui-ci avait ses vues.

Bientôt on passa sous la ligne, et le capitaine, par respect pour les principes de son passager, le dispensa de la cérémonie du baptême. Quelques jours après, on relâcha dans une petite île déserte, pour y faire de l'eau, dont l'équipage avait grand besoin. Le temps était superbe, et un grand calme étant survenu, on proposa d'aller à terre chasser une foule d'oiseaux marins qu'on remarquait sur le rivage, et dont quelques uns étaient fort curieux.

Jean s'étant avancé dans les terres, et poursuivant une pièce qu'il avait blessée, se trouva séparé du reste de l'équipage ; il ne s'aperçut qu'au bout d'une heure, de son isolement; mais étant loin de soupçonner la perfidie dont il était la victime, il

regagna tranquillement le rivage. Quelle fut sa douleur, lorsque du haut d'un rocher, il aperçut le navire voguant à pleines voiles, à plus de deux lieues au large ! Le cou tendu, la bouche béante, il fut quelques instans sans pouvoir quitter le lieu d'où il découvrait ce spectacle déchirant. Enfin réfléchissant que le capitaine avait peut-être eu le dessein de l'effrayer, pour s'égayer ensuite à ses dépens, et que la chaloupe qui l'avait conduit à terre, l'attendait sans doute à l'endroit où il l'avait laissée, il tourna ses pas de ce côté... Vain espoir !.... Tout avait disparu ; seulement il aperçut sur le sable, un paquet de hardes que le capitaine avait eu l'attention de lui laisser, et dans lesquelles il trouva la lettre qui suit :

» Je crois rendre un grand service » à la société, en la débarrassant

» d'un homme dont les principes
» ne tendent qu'à la bouleverser.
» Puisqu'il est de votre nature de
» philosopher, vous pourrez, ici,
» vous livrer à ce penchant, sans
» que personne s'avise de vous con-
» tredire. Le pays que vous habitez
» est très-fertile en toutes sortes de
» fruits, et vous n'aurez désormais
» d'autre soin, que celui de pour-
» voir à votre subsistance. Débarras-
» sez-vous des préjugés que vous
» haïssez tant, suivez sans contrainte
» la bonne loi naturelle que vous
» m'avez tant vantée, et vous ne
» pourrez manquer de vous trouver
» très-heureux, puisque, selon vous,
» l'état de pure nature peut seul faire
» le bonheur des hommes. »

Cette lecture attéra notre philoso-phe; il déclama à son ordinaire contre la corruption des hommes, et finit

par se consoler un peu d'en être séparé. « Je suis seulement fâché, » disait-il, que cette île ne soit point » habitée par quelque peuplade sauvage, je l'aurais éclairée du divin » flambeau de la philosophie, et l'âge » d'or aurait commencé pour moi. »

Il fit ensuite l'inventaire de ce que le capitaine lui avait remis, et qui consistait en quelques chemises, des souliers et deux habillemens complets. Il avait encore le fusil avec lequel il avait chassé, environ une livre de poudre, des balles et du petit plomb. Il trouva aussi une hache qu'on lui avait laissée pour construire une habitation, et, nouveau Robinson, il se résigna à vivre séparé du reste de l'univers. Mais le lecteur attend peut-être l'explication de cette conduite du capitaine. Je vais la lui donner. Jean, par ses principes, s'é-

tait fait beaucoup d'ennemis dont quelques-uns étaient très-puissans, et ces derniers avaient juré sa perte ; ils firent épier ses démarches ; ils apprirent sa liaison avec le capitaine, le dessein qu'il avait de passer aux Indes ; et trouvant l'occasion favorable, ils comptèrent au patron une somme considérable, à condition qu'il les débarrasserait pour toujours de ce jeune fou.

Cependant Jean, livré à lui-même, abandonna peu à peu les chimères de son imagination. Il leva, avec son couteau, plusieurs écorces d'arbres qu'il fit sécher, fit fondre plusieurs balles dont il forma un crayon, et commença à écrire ce qu'il appela ses confessions, que nous nous faisons un devoir de rapporter sans y rien changer.

« Comme il est probable que je » suis destiné à mourir dans ce dé-

» sert, je désire que les erreurs qui
» m'y ont conduit, éclairent la pos-
» térité.

» J'ai long-temps couru après un
» vain fantôme que j'appelais philo-
» sophie, et qui, lorsque je croyais
» le tenir, m'échappait comme une
» ombre. Je m'en prenais à l'igno-
» rance et à la méchanceté des hom-
» mes, des maux que je n'aurais dû
» imputer qu'à moi seul. Cette pré-
» tendue philosophie, loin de m'é-
» clairer, m'égarait chaque jour da-
» vantage, et m'entraînait dans un
» labyrinthe de réflexions abstraites
» qui pensèrent me rendre fou. Elle
» me rendait la société des hommes
» insupportable, et me faisait détes-
» ter de tous ceux qui me connais-
» saient; enfin, j'étais devenu plus
» intolérant qu'un prêtre; car tout,
» sur la terre, n'était, selon moi, que

» préjugés révoltans. Mes opinions ont
» allumé le flambeau de la discorde
» dans les familles les mieux unies.
» Je rétorquai par des sophismes
» les argumens de la prudence; mais
» Dieu me punit sévèrement de tou-
» tes ces fautes, et cette punition me
» rend à la raison, avec laquelle j'a-
» vais fait divorce depuis long-temps;
» Je reconnais enfin que la véritable
» philosophie est inséparable de la
» tolérance; que loin de nous porter
» à persécuter les hommes, elle nous
» les fait plaindre et secourir; et je
» jure, si je revois un jour ma patrie,
» de ne jamais professer d'autres
» principes ».

Lorsque Jean eut écrit cette profession de foi, il se sentit plus tranquille.

Je n'entretiendrai pas le lecteur de ce que fit notre exilé pendant les trois

mois qu'il passa dans cette solitude : bien des gens ont écrit avant moi ce que le besoin peut inspirer aux hommes, et ce vieil adage, *nécessité est mère d'industrie*, dit en quatre mots, tout ce que les fleurs de rhétorique possibles ne diraient pas mieux. Seulement j'ajouterai que la réflexion produisit ce que n'auraient pu faire les raisonnemens les plus solides, d'où je conclus que *patience et longueur de temps font plus que force et courage*.

Mon héros n'était pourtant pas destiné à mourir dans l'obscurité ; il eut le bon esprit de se tirer de ce mauvais pas, ce dont je lui sais bon gré, attendu que, sans cela, il m'eût été un peu difficile de vous continuer son histoire.

Un jour que, suivant encore la loi naturelle, faute de pouvoir mieux faire, il cherchait sur le rivage de

quoi satisfaire son estomac qui ne se contentait pas de réflexions, il aperçut un navire qui semblait se diriger vers l'île. L'espoir de revoir sa patrie ne l'avait jamais abandonné, et cet événement vint ranimer la lueur d'espérance qu'il avait conservée. Il courut à sa cabane, prit son fusil, revint sur le rivage, attacha une de ses chemises au bout d'une perche qu'il plaça sur l'endroit de la côte le plus élevé, et tira quelques coups de fusil en signe de détresse. Au bout d'une demi-heure, le bâtiment parut changer de direction, ce qui l'affligea sensiblement; mais, comme il continua à le voir le reste du jour, il pensa que le capitaine avait fait mettre en panne pour rester en vue de l'île, et qu'il avait l'intention de faire de l'eau à la pointe du jour, et continuer sa route ensuite. Sur le soir, il rassembla quel-

ques broussailles auxquelles il mit le feu, et recommença de nouveau à tirer des coups de fusil ; on y répondit par un coup de canon. Jean continua toute la nuit cette manœuvre, à laquelle l'équipage répondait de temps en temps. Enfin, dès que le jour parut, il aperçut deux chaloupes qui venaient à terre à force de rames. Les gens de l'équipage étaient français; Jean courut à eux et leur apprit la manière dont il avait été abandonné sur cette plage. Ces braves gens témoignèrent tous l'indignation que leur causait la conduite infâme dont il était victime ; le capitaine le prit à son bord sans difficulté, et fit voile pour la France.

Lorsque le nouveau converti aperçut les côtes de sa patrie, son cœur battit avec violence, ses yeux se mouillèrent de larmes : « Ah ! s'écria-t-il,

» je le sens plus que jamais, la phi-
» losophie que j'ai abjurée ne s'ac-
» corde point avec la nature. La
» première veut que l'univers entier
» soit la patrie des hommes : d'où
» vient donc l'émotion que j'éprouve
» en revoyant le pays qui m'a vu naî-
» tre ? pourquoi donnerais-je la moi-
» tié de ma vie pour passer l'autre
» sur cette terre ? pourquoi, d'un
» mouvement spontané, verserais-je
» mon sang pour sa défense ?... Non !
» non ! ce ne sont point là des pré-
» jugés ! c'est la nature qui parle,
» et le seul nom de *Patrie* enflamme
» mon cœur, et semble m'élever
» l'âme. Mais aussi, pourquoi le
» grand Être a-t-il mêlé tant de maux
» parmi ses bienfaits, car l'abnéga-
» tion que j'ai faite de mes faux prin-
» cipes, ne peut m'empêcher de voir
» le mauvais côté de toutes choses ?

» pourquoi la religion ne peut-elle » exister sans fanatisme ? pourquoi » la liberté traîne-t-elle presque toujours à sa suite l'anarchie et tous les » maux qui forment son cortége ?.... » Oh ! que les hommes qui raisonnent sont à plaindre ! et que c'est » avec raison que le fils de Marie a » dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit !* Ne raisonnons donc plus, » puisque tous les raisonnemens ne » peuvent nous conduire à la solution de ces problèmes ».

Ce fut dans ces dispositions que Jean revit le berceau de son enfance : la philosophie y avait toujours quelques prôneurs ; mais la majorité était revenue à des idées plus saines, ce qui fit que le ci-devant frondeur assembla une seconde fois tous les jeunes gens dans la grange où il avait, la première fois, déclamé contre les pré-

jugés, et il leur tint le discours suivant :

Mes amis,

« Je vous ai prôné la loi naturelle, » en vous reprochant votre simplicité ; mais j'étais moi-même un » grand sot. Si on suivait l'impulsion de cette loi, tous les hommes » deviendraient des brigands, toutes » les filles feraient des enfans qu'il » leur serait impossible de nourrir, » et qui, par conséquent, mourraient de faim ; tout le monde voudrait commander et personne ne voudrait obéir ; de sorte que le » pauvre genre humain serait, d'après la réforme que j'avais proposée, mille fois plus à plaindre » qu'auparavant : c'est pourquoi je » vous conseille de suivre la route

» que nos pères ont tracée, sans » nous inquiéter du reste. »

L'auditoire consentit d'autant plus volontiers à ce que Jean proposait, que sa doctrine avait nui à plusieurs d'entre eux : chacun épousa la fille dont il avait eu les faveurs : on obéit au bailli, on changea le curé. Gros-Jean épousa Aminte, et ne s'avisa plus de philosopher.

Puissent quelques-uns de nos philosophes modernes imiter Gros-Jean!

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

60613042